

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 354

1962

LECTURE NOTES

BY

ROBERT H. DICKINSON

À Madame J. Bédal

Ces stances qu'elle écrit

de haut longtemps

et le tout me est

Amant
Mant

1840

...

...

...

...

...

LES SOUVENIRS D'UN AUTRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- LE SCRIBE.* — Bruxelles, Hochsteyn, 1883.
- PIERROT LUNAIRE.* — Paris, Lemerre, 1884.
- LE PARNASSE DE LA JEUNE-BELGIQUE.* — Paris, Vanier, 1887.
- HORS DU SIECLE* (1^{re} partie). — Paris, Vanier, 1888.
- PIERROT NARCISSE.* — Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- LES DERNIERES FETES.* — Bruxelles, Lacomblez, 1891.
- HORS DU SIECLE* (2^e partie). — Bruxelles, Lacomblez, 1894.
- HORS DU SIECLE* (édition définitive). — Bruxelles, Lacomblez, 1897.
- HEROS ET PIERROTS.* — Paris, Fischbacher, 1898.
- VICTOR HUGO.* — Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- ALFRED DE VIGNY.* — Bruxelles, Weissenbruch, 1902.
- ANTHOLOGIE DES ECRIVAINS BELGES.* — Bruxelles, Dechenne, 1908.
- LA GUIRLANDE DES DIEUX* (ouvrage couronné par l'Académie française). — Bruxelles, Lamertin, 1910.
- LA FRISE EMPOURPREE.* — Bruxelles, Lamertin, 1912.
- EROS ET PSYCHE.* — Bruxelles, La Vie Intellectuelle, 1921.
- LE CONCERT DANS LE MUSEE.* — Bruxelles, La Vie Intellectuelle, 1923.
- LE MIROIR CACHE.* — Bruxelles, La Vie Intellectuelle, 1924.

ALBERT GIRAUD

Les Souvenirs d'un autre

Toutes ces choses sont passées,
comme l'eau courante et le vent.

VICTOR HUGO.



BRUXELLES
LA RENAISSANCE DU LIVRE
12, PLACE DU PETIT SABLON, 12

—
1929

Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires sur papier Japon, hors commerce, marqués H. C., et 100 exemplaires sur papier antique de luxe, numérotés de 1 à 100.

NOTE DE L'AUTEUR

Ce petit livre, auquel j'ai travaillé sans le dire, au hasard, pendant des années, et qui n'est que le premier chapitre de mes Souvenirs, manque, hélas! entièrement de plan.

J'ai renoncé à lui en donner un après coup.

Je me décide à publier ces pages éparses parce que j'y ai pris du plaisir; et que je désire les relire imprimées.

A. G.



Copyright by *La Renaissance du Livre*, 1929. Tous droits
de traduction, de reproduction et adaptation réservés pour
tous pays.

PRÉFACE

J'entreprends d'écrire ces mémoires à l'heure du crépuscule de la jeunesse. Heure mélancolique et charmante, où le soleil couché laisse traîner dans l'ombre des souvenirs de lumière pareils au sourire de Monna Lisa! Heure de l'étape, où, comme dit lord Byron, la destinée change de chevaux. Il est permis au voyageur, pendant que le postillon fait claquer son fouet et boit le coup de l'étrier, de rester un instant pensif sur le seuil de l'auberge, et, tournant le dos à l'avenir, de contempler en silence, d'un regard avide, la route parcourue et le pays pour toujours quitté...

Ces mémoires, je les écris au jour le jour, à la va comme je rêve, sans autre plan que ma fantaisie. N'y cherchez pas, vous seriez déçu, l'ordonnance sévère d'une tragédie ou d'un sonnet. Le cordeau est un instrument nécessaire au bâtisseur; mais je ne bâtis point. J'assemble des souvenirs comme on gonfle des bulles de savon.

Je les suis des yeux dans le ciel qui les irise, et je vous invite, si vous êtes désœuvré, à les regarder avec moi. Je les choisirai selon mon caprice, la couleur du temps et le son de l'heure. Sans ordre, au hasard, je vous promènerai dans la béate province où je suis né. Je ferai chanter pour vous, comme ils chantèrent pour moi, les carillons qui sèment leurs fleurs musicales sur le sommeil des petits enfants. J'évoquerai les vieilles places publiques, bordées de marronniers, où le poète voit le silence, penché sur la margelle d'un puits, contempler les étoiles dans une eau étroite et lointaine. Tour à tour, j'évoquerai la petite école tapie dans une rue tortueuse, à l'ombre de l'église des Dominicains, ou l'antique collège de la Haute Colline, dans la cour duquel les grands arbres du parc Saint-Donat versaient sur nos jeux puérils le parfum des tilleuls et le gazouillement des oiseaux, ou bien aussi les Halles trapues et noires, qui ne s'étonnaient pas de voir passer en cortège les professeurs revêtus de la toge et coiffés de la toque, derrière l'emphatique robe violette ou rouge d'un recteur redouté. Tantôt je vous entraînerai dans le dédale des rues populaires, où l'odeur du tan et l'haleine de la bière qui fermentent vous prendront à la gorge et vous pique-

ront délicieusement les yeux. Tantôt, le doigt sur la bouche et sans offenser par de vaines paroles les divinités du foyer, je vous introduirai dans de vieilles maisons pleines de féeries naturelles. Nous resterons, pendant des heures, dans le grand escalier de chêne, aux paliers vastes comme des chambres, et sur les degrés enchantés duquel montait et descendait, de l'aube à la nuit, le peuple de mes jeunes rêves. Ou bien nous musurons dans la cuisine embaumée, toute reluisante de faïences et de cuivres, et nous y assisterons, avec le recueillement d'un enfant de chœur, aux rites du travail sacré. Nous y surprendrons, dans l'attitude familière de la songerie, un petit garçon qui, selon la rude expression des vieilles Flamandes, avait les yeux plus grands que le ventre, et le cœur, hélas! plus grand que le monde! Nous monterons avec lui, à l'heure où passe l'homme au sable, dans la haute chambre à coucher, spacieuse comme un dortoir de collègue, mais peuplée de meubles au visage familier, de bahuts fleurant la lavande, et dans laquelle, comme une barque attachée au sillage d'un navire, sa couchette semblait flotter derrière le lit maternel. Nous l'accompagnerons dans ses promenades. Nous nous perdrons avec lui dans le vieux bois d'Héverlé, qu'éveille parfois

encore une chasse seigneuriale, et nous gravirons avec lui le mont César, dont le nom éclatant lui donna, mieux que toutes ses leçons d'histoire, le frisson du passé, ce gouffre plein d'âmes. Nous le suivrons à l'église, où sa jeune imagination, à son insu délicatement païenne, cueillait les petites flammes des cierges et les reflets des vitraux pour en faire les pétales d'une voluptueuse rose d'amour. Il vous montrera ses jouets, ses livres d'images, son cœur ardent et divers, à la fois violent et doux, malin et tendre. Peut-être, si vous lui inspirez confiance, vous racontera-t-il ses aventures avec les chiens, les chats, les cochons d'Inde, les fillettes moqueuses et les très vieilles personnes qui ont plus de vingt ans. Peut-être même, mais il faudra que vous l'écoutez avec une gravité enfantine, vous révélerait-il ce que lui chuchotent, les soirs de printemps, les hauts peupliers du jardin, qui parlent tout seuls dans la brise. Peut-être aussi vous chantera-t-il, d'une voix incertaine et capricieuse, des chansons de nourrice qui ne vous sont pas inconnues. Peut-être enfin vous dira-t-il comment, pour la première fois, a fleuri son cœur...

Si ma sincérité n'est pas trop maladroite, j'espère vous intéresser à cette simple histoire d'une petite âme, dont je suis, hélas! le seul

confident. Vous la verrez vivre, déjà un peu fermée aux curiosités vulgaires, mais ouverte à toutes les voluptés du monde sensible, tendue et comme projetée à la rencontre de tous les baisers errants. Petite âme de luxe, grisée par les couleurs et les sons comme les chats par le parfum de la valériane, petite âme farouche et câline, bondissante, mordante et caressante, comme un jeune animal, brûlée par la fièvre de la justice et travaillée sans le savoir par l'insatiable désir de l'Harmonie voluptueuse, de la Beauté sans effort et sans douleur! Petite âme de guerre et d'amour, contradictoire et passionnée, capable de tout le mal et de tout le bien, et que l'art a sauvée des bassesses de la vie!

L'enfant dont je veux raconter l'histoire est pour moi comme un frère jumeau que j'aurais perdu à vingt ans. Il m'a ressemblé; je ne lui ressemble plus. Je le ferai vivre devant vous comme un romancier fait vivre une créature de sa verve. Ce n'est pas le « moi » qui est haïssable : c'est le « je ». Aussi ne parlerai-je pas pour lui; mais il parlera pour moi. Je l'appellerai Jean, Jean Heurtaut, comme le personnage falot du Scribe. Pour vous, et comme si je me livrais au jeu poétique, il rêvera, il agira et, mêlant le rêve à l'action, l'action au rêve, il

tressera la corde versicolore de sa destinée. Il vous livrera tous ses secrets, je veux dire tous ceux qui lui appartiennent sans partage. Quant à ceux des autres, même s'ils lui appartiennent à demi, il saura les taire. Le myrte ridicule de Pagello ne me tente pas; encore moins l'immonde laurier de Jean-Jacques Rousseau. Aussi, les amateurs de confessions indiscretes feront bien de ne pas lire ces pages légères : elles leur sembleraient vides. Certes, quelques personnes s'y reconnaîtront; mais elles seront seules à s'y reconnaître. Je leur adresse la parole à mi-voix et à mi-mot. Plus elles me sont chères, plus je les voilerai d'ombre et de clair-obscur. Il est des images si frêles qu'on a peur, en les regardant trop, de leur faire du mal...

Je serai donc sobre de traits personnels, ménager de détails intimes. Il vous importe peu, je suppose, de savoir si le petit Jean est blond, dans quelle rue, dans quelle maison il vit le jour, ni quels furent les gestes lointains de ses ascendants. Vous l'en aimerez mieux, car il vous ressemblera davantage. Vaniteux, qui crois que tu n'es pas moi! Insensé qui t'imagines que tu n'es pas tout le monde! Lecteur, capricieux lecteur — Baudelaire disait « hypocrite » — vous êtes mon pareil, mon double, mon frère. Si vous

ne me ressembliez pas, mes mémoires vous paraîtraient obscurs comme de l'hébreu, et aussi incompréhensibles que s'ils étaient écrits dans cette langue perdue dont parle M. Anatole France, qui n'était plus employée que par une vieille femme et son perroquet. Ne vous y trompez donc pas : le petit Jean, c'est moi d'abord, vous ensuite et puis tous les enfants de notre race et de notre temps. Ces mémoires fragiles, ce sont mes mémoires, les vôtres, les leurs. Mon désir était de les appeler Souvenirs d'un autre. Malheureusement, le titre a déjà servi; mais la réminiscence dont je fus victime, si elle me contrarie, me donne ironiquement raison. Mon titre même est le titre d'un autre!

D'ailleurs, même en ce qu'ils ont d'étroitement personnel, ces souvenirs sont encore d'un autre. Qui donc pourrait se vanter d'être aujourd'hui ce qu'il était il y a trente ou quarante ans? Vous le voyez bien : ces confidences sont les confidences des autres, murmurées pour les autres, par un autre!

Je vous le jure aussi, lecteur, mon sosie, ces souvenirs ne sont pas des souvenirs d'artiste. Sans doute, mon petit héros, enfant précoce et solitaire élevé par des femmes, est parfois poète sans le savoir; sans doute, il tend une oreille

passionnée aux appels mystérieux que lui lancent les fées de la couleur et de la musique; mais sa vocation d'écrivain fut tardive, longtemps inconsciente, et déterminée enfin par un choc du hasard. Non, non, mon petit héros, s'il est un enfant précoce, n'est pas un enfant-prodige. Non, non, mon petit Jean n'est pas un petit Jean de lettres. Et moi-même, pour mieux l'évoquer, je veux dépouiller tout ce qui me reste de gendletterie. J'en ai trop lu, de ces naïfs et prétentieux mémoires d'artistes, ingénument bâtis sur le plan de l'histoire universelle de Bossuet, et qui représentent les êtres et les choses travaillant de concert, sur un ordre providentiel, à la formation du génie unique! Non, non, je suis trop peu homme de lettres, j'ai trop l'homme de lettres en horreur, pour faire subir à mon personnage une injure imméritée. Je ne lui administrerai aucun des sacrements littéraires, et le baptême de l'encre ne souillera pas son front...

Et maintenant, je vous emmène au pays des morts, vers la prairie des asphodèles, dans une Cimmérie peuplée de visages familiers, dans des Champs élyséens où se croisent, parmi le brouillard argentin, des ombres lointaines. Qu'on me joue en sourdine, pour me préparer l'esprit, un menuet du chevalier Gluck ou quelque scène en-

fantine de Robert Schumann! Les fantômes sont sensibles à la musique. Déjà le charme opère. Des profondeurs de ma mémoire jaillit un vers oublié, doux comme le soupir de cristal, et qui tourne en chantant à mes oreilles: Le vin du souvenir, dont l'ivresse est conteuse, mousse dans mon hanap, semblable à celui du roi de Thulé. L'heure est grave et souriante. Les portraits de famille, dans leurs cadres brunis, me regardent avec des yeux pleins de paroles. Au dehors, une claire nuit de juin marche sans les courber sur les herbes du jardin et, par la fenêtre ouverte pose sur mes tempes, comme pour une caresse, ses pâles mains bleues toutes fraîches d'étoiles. Là-bas, cachant le mur vermoulu, un lilas vénérable, fils transplanté de ceux qui jadis, en province, parfumèrent les soirs de ma jeunesse, répand, comme une confidence, sa chère odeur d'autrefois. Le vin est versé. Baissez les lampes. Je commence.

LE ROMAN DE PHILOMÈNE

Je la vois encore, dit Jean Heurtaut, telle qu'elle était lorsque j'avais quatre ans et qu'elle aidait ma mère à m'élever.

Elle m'aimait tendrement. Elle entourait de sa sollicitude l'enfant fragile que j'étais et le maniait comme un bibelot précieux descendu vivant d'une étagère.

Philomène avait alors vingt ans. Petite, à peine plus haute que moi, contrefaite, elle portait, sur de courtes jambes torses, un buste disproportionné d'adulte.

Le visage, fortement coloré, n'était qu'une masse molle, indécise, où le nez de Kalmouk s'écrasait, mais où brillaient des yeux d'un brun foncé, d'une tendresse profonde et comme endormie. Des cheveux noirs, épais et lustrés, luisaient sous un bonnet sombre, toujours le même.

La voix, basse et caressante, s'accordait par son timbre à la couleur des regards; mais elle parlait peu, et comme à regret.

Elle m'emmenait parfois chez sa mère, la mère Thérèse, qui, veuve d'un maître menuisier tombé victime d'un accident, tenait, dans une ruelle populeuse cachée derrière le dos de la rue de la Station, une petite boutique d'images d'Epinal,

de caramels et de « boules », assurée de la clientèle de tous les enfants des écoles voisines.

La mère Thérèse, impotente, était clouée derrière son comptoir. J'étais un de ses meilleurs clients et elle me nommait, dans son patois flamand, le « petit Monsieur de sa fille ».

Philomène ne me quittait guère. Nous passions de longues heures, assis à la fenêtre, attentifs au spectacle mouvant de la rue. Devant nous des magasins et des restaurants nous exhibaient leurs enseignes et leurs inscriptions en grandes lettres peintes. Philomène m'apprit leurs noms, me fit épeler les mots qui nous obsédaient la vue et, bientôt, à quatre ans, je sus lire sans avoir pâli sur l'alphabet. Et *les Petites Affiches* de la ville et *l'Echo du Parlement* de Bruxelles eurent en moi un lecteur émerveillé et précoce. Cette façon d'apprendre à lire aux petits enfants est bonne et rapide. Je la recommande à toutes les jeunes mères.

Quand nous étions fatigués de la lecture, Philomène chantait à voix timide des chansons vieilles comme les rues, que je connus vite par cœur et qui m'évoquaient de lointaines féeries. Que de fois Malbrouck s'en alla en guerre et que de fois sur sa tombe romarin l'on planta ! La musique attendrissait Philomène. Elle s'interrompait de chanter, poussait un profond soupir et, soudain, comme absente, regardait longuement devant elle...

Que voyait-elle ? Elle n'en disait rien ; mais que vint à passer devant la fenêtre quelque beau

lancier avantageux, moulé dans son uniforme et faisant sonner ses éperons sur le pavé, la petite servante le contemplait les yeux béants et soupirait : « C'est un bel homme ! ».

Philomène était sage, mais elle avait le cœur sensible. Elle fut, lorsque j'avais cinq ans, l'héroïne d'un drame que je ne connus que par sa péripétie, et que je compris plus tard.

Un employé au bureau télégraphique de la gare, bellâtre aux allures conquérantes, vêtu avec des recherches de « calicot », passait plusieurs fois par jour devant notre fenêtre. Il frisait sa moustache avec le geste présomptueux d'y suspendre des cœurs. La petite Philomène l'eut vite remarqué. Elle le suivait des yeux, soupirait et murmurait naïvement : « C'est un bel homme ».

S'aperçut-il de l'effet qu'il produisait sur la pauvre nabote ? Essayait-il de l'attirer à lui par jeu ? Je l'ignore ; mais, un jour qu'elle portait une dépêche à la gare, elle lui parla, et le bellâtre, à travers son guichet, se complut à ensorceler sa victime. Depuis ce jour, Philomène, dès qu'elle pouvait s'échapper, retourna au guichet, comme une dévote au confessionnal. Elle soupirait plus que jamais. Se rendait-elle compte de l'absurdité de son rêve ? Je n'en jurerais pas. Cependant, ses allures avaient attiré l'attention des miens. Ma mère la grondait doucement, et la pauvre folle soupirait de plus belle, lorsqu'un coup de théâtre mit fin au roman.

Un matin, Philomène revenant du marché, rentra pâle et défaillante : le beau commis, qui avait, pour courir la prétentaine, puisé dans la caisse, s'était, sous le coup d'une vérification imprévue, brûlé la cervelle.

L'épreuve fut rude pour la pauvre nabote. Elle tomba malade et dut rentrer chez la mère Thérèse, où, avec ma mère et ma tante, j'allai, quinze jours durant, prendre de ses nouvelles.

Rétablie, elle rentra chez nous, et nous nous remîmes à lire, devant la fenêtre, *les Petites Affiches* et *l'Echo du Parlement*. Elle semblait sortir d'un rêve et, touchée par les attentions féminines qu'on lui prodiguait, me serrait contre elle avec une tendresse reconnaissante. La première fois que, sur mes instances, elle se remit à chanter, elle éclata en sanglots quand Malbrouck fut porté en terre.

Mais, peu à peu, elle redevint la Philomène d'autrefois et parut ne plus en vouloir à la vie, si bien qu'un jour, suivant le conseil de sa mère, elle ne repoussa point les avances honnêtes d'un brave ouvrier qui avait travaillé chez nous. Ce n'était pas un bel homme, mais un robuste et loyal garçon qui avait lu dans les beaux yeux de la nabote qu'elle serait une compagne fidèle et dévouée.

Le mariage fut célébré et la petite Philomène rentra chez sa mère avec son mari. Je pleurai beaucoup et j'allai les visiter souvent dans leur humble boutique.

Leurs affaires prospéraient, et bientôt j'appris qu'elle était mère d'un petit garçon, à qui elle chantait *Malbrouck* comme à moi.

Des années s'écoulèrent. J'étais devenu un adolescent féru de beaux livres et de belles musiques. J'achevais mes études à l'Université, lorsque mes parents quittèrent notre ville natale pour Bruxelles.

Je ne révis plus Philomène; mais bien que son image eût pâli dans ma mémoire, occupée à retourner tant de choses nouvelles, je n'avais pas oublié la nabote.

Je devais la revoir une dernière fois.

Un jour, après bien des années rapides, je dus montrer ma petite ville à de belles dames de Bruxelles. Après leur avoir fait admirer les monuments et les vieilles rues, je reconduisais à la gare mes belles amies, lorsque nous passâmes au coin de la ruelle où Philomène avait sa pauvre boutique. Sans leur dire où je les menais, je conduisis mes élégantes, dont la toilette ébahit les voisins, jusqu'au seuil de la vieille boutique. Rien n'avait changé. Philomène, comme jadis la mère Thérèse, était assise derrière son comptoir. Nous entrâmes. Les belles dames achetèrent des images d'Epinal, qui leur semblèrent délicieuses, et je leur offris des « boules » que la circonstance leur fit trouver meilleures que leurs pralines et leurs fondants. Je ne parlais point. Je regardais Philomène. Le bonheur lui avait réussi. Ses épais cheveux noirs grisonnaient légèrement aux tempes, mais ses yeux avaient gardé

toute leur tendresse. Elle nous dévisageait, étonnée. Je sentis qu'il fallait abréger l'aventure. Nous allions nous en retourner, quand, tout à coup, comme si toute mon enfance me remontait à la tête, je soulevai dans mes bras la nabote éberluée et je fis claquer mon baiser sur ses joues. Je lui jetai ces mots : « Bonjour Philomène! » Et j'entraînai mes belles amies.

Nous tournions le coin et nous allions entrer dans la grande rue menant à la gare, lorsque j'entendis — ou je crus entendre — la petite Philomène sortie de sa stupeur et debout sur le seuil de sa boutique, s'écrier d'une voix étranglée : « Monsieur Jean! Mon cher petit Jean! ».

L'ÉCOLE DE MADAME HANLET

« Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur, elle se trouvait malheureuse d'être immortelle... »

Ce matin-là, en entrant dans la chambre de Jean Heurtaut, je le surprends, un vieux livre sur les genoux, qui murmure rêveusement les premières phrases des *Aventures de Télémaque*.

— Pourquoi, fit-il en allant au-devant de ma question, je me chante à moi-même la prose de Fénelon? Vous pensez peut-être que je m'offre un régal littéraire? Sans doute j'aime beaucoup le joli livre écrit par l'évêque de Cambrai pour son royal élève le duc de Bourgogne et je me délecte à scander les périodes de cette langue harmonieuse et souple; mais je ne relis jamais les *Aventures de Télémaque* sans voir surgir des limbes de ma mémoire une lointaine et silencieuse rue de la ville natale : la petite rue des Dominicains; c'est dans cette rue qui mène par un porche à une pauvre église dont les cloches fêlées jettent leur musique dans l'ombre humide, que s'ouvrait, pour les petits garçons de la bour-

geoisie, encore trop jeunes pour affronter le collège, l'école de M^{me} Hanlet.

M^{me} Hanlet, veuve d'un instituteur réputé, avait, vaillamment aidée de ses deux filles, continué l'œuvre de son mari. C'était chez elle que les petits garçons de Louvain apprenaient l'alphabet, la lecture, la grammaire, un peu de syntaxe et les belles manières. La maison, spacieuse et sombre, recevait les élèves, au bout d'un large vestibule dallé de pierres grises, dans une grande salle toute blanche dont les fenêtres s'ouvraient sur une cour intérieure. Cette salle contenait deux groupes de bancs à pupitres noirs. Le premier groupe était l'empire de M^{lle} Emilie, la fille cadette; le second était celui de l'aînée, M^{lle} Jeannette. Au milieu, dans un antique fauteuil ramagé, siégeait, comme un arbitre, M^{me} Hanlet elle-même.

La vieille dame, toujours vêtue avec le plus grand soin, montrait sous son bonnet de dentelles, aux rubans couleur feu, un vénérable visage plein de souriante dignité, et ses yeux brillaient de bonne malice au travers de ses grosses lunettes qui tombaient sans cesse de son nez. Elle était la reine de ce petit empire scolaire, mais son premier ministre était M^{lle} Jeannette, à qui elle déléguait tous les pouvoirs.

Celle-ci, grande, maigre, brune, aux traits hardiment découpés, montrait une âme décidée, énergique, presque virile. Sans doute la déesse qui préside à la répartition des sexes avait hésité à lui conférer le genre féminin et c'est de cette

hésitation divine que M^{lle} Jeannette avait gardé, sous son nez violent et autoritaire, une petite moustache qui faisait son désespoir.

Sa sœur ne lui ressemblait en rien : elle était blonde comme le beurre d'hiver, ses yeux étaient d'un bleu décoloré et presque blancs. Et son visage, sans forme, sans couleur, surprenait par une indécision, une mollesse, une passivité pleine de douceur. Sa voix incertaine était pareille à son visage, et quand elle faisait réciter l'alphabet aux tout petits garçons, sa mère, du fond de son fauteuil de commandement, lui criait souvent : « Plus haut ! Plus haut ! ».

Toutes les trois portaient, comme attribut du pouvoir exécutif, une réglette noire. La veuve la brandissait dans les circonstances solennelles pour faire connaître les décisions de l'autorité supérieure ; M^{lle} Emilie ne se servait guère de l'instrument qu'elle laissait tomber dans le creux de son giron ; mais M^{lle} Jeannette, nature guerrière, jouait de la réglette avec maîtrise et s'en servait pour rappeler à la réalité des leçons « les grands », bavards ou bayant aux corneilles.

Il y avait aussi un bonnet d'âne, un classique bonnet d'âne en carton, qui sortait d'une armoire dans les cas désespérés. Le gamin qui le portait restait à genoux au mitan de la classe, en butte à la réprobation générale.

Ce bonnet d'âne me rappelle un petit drame enfantin. C'était par un beau matin de printemps, favorable à la révolte. Travaillé par le renouveau, un de mes camarades, le petit Léo-

pold Lorentz, avait déclaré, non pas à la barbe mais à la moustache de M^{lle} Jeannette, qu'il n'étudierait pas sa leçon de géographie. Il avait même ajouté, avec des airs de Masaniello en réduction, qu'il se moquait des caps et des golfes. C'en était trop : il dut s'agenouiller au milieu de la classe, coiffé du bonnet de honte. Il subissait sa peine, lorsqu'un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée. On entendit dans le vestibule les éclats d'une voix irritée. C'était M^{lle} Jeannette qui introduisait dans la classe la mère du petit Lorentz venue quérir son garçon.

Le hasard est un grand auteur dramatique. A l'aspect de son enfant voué à l'opprobre, M^{me} Lorentz s'écria en pleurant : « Léo! Léo! ». Et Léo, à son tour, eut une crise de sanglots. La scène était belle. M^{lle} Emilie, dans un coin, pleurait comme une source. M^{me} Hanlet elle-même avait l'œil humide. Mais M^{lle} Jeannette, animée d'une sombre énergie, désignait le coupable au mépris public, impassible et vengeresse comme Némésis...

Dans cette école enfantine, les études, pour ne pas être ambitieuses, n'en étaient pas moins solides. Quand M^{lle} Emilie avait appris à lire aux petits, ils passaient aux mains de M^{lle} Jeannette qui les initiait aux mystères de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe. Elle nous menait, d'un pied sûr, brouter les prairies de Noël et de Chapsal. Elle nous apprenait les quatre règles de l'arithmétique, et nous révélait le monde dans un cours de géographie sommaire

mais sûr, réduit à des nomenclatures de caps, de golfes, de détroits et d'isthmes qu'elle nous indiquait, à coups de réglette, sur une carte aux couleurs magiques.

M^{lle} Jeannette était une passionnée. Elle voyait les choses qu'elle nous nommait. Son cours de géographie lui dilatait les poumons et lui donnait l'illusion du grand air et de l'espace.

Mais les *Aventures de Télémaque* la passionnaient encore plus que la géographie. Elle les vivait et nous les faisait vivre. Elle était tour à tour Calypso, Mentor, Adraste, Idoménée. Fénelon lui procurait une extase toujours renaissante, et que nous finissions par partager.

C'est dans les *Aventures de Télémaque* que j'appris à aimer les beaux mots de la langue française. J'en garde une vive reconnaissance à M^{lle} Jeannette, qui, malgré son profil violent, son nez en cap Spartivento et sa moustache guerrière, avait le cœur d'un apôtre et chérissait les petits enfants.

J'ai revu, l'autre soir, la petite rue des Dominicains, qui n'a guère changé. La grande maison austère, où fut l'école, est encore debout. Mais il y a longtemps que les femmes qui l'animaient de leur zèle sont mortes. Dans quel coin de terre dormez-vous, M^{me} Hanlet, M^{lle} Jeannette et M^{lle} Emilie? C'est un de vos anciens petits élèves qui pense encore à vous. Et qui en votre honneur, relit Fénelon : « Calypso ne pouvait se consoler du départ d'Ulysse... ».

LE PETIT BATEAU

Ce jour-là, Jean Heurtaut me sembla moins distant qu'à l'ordinaire.

Il m'avait promené dans sa bibliothèque, parmi ses portraits et ses bibelots. Il s'était abandonné jusqu'à me raconter une histoire, et lui qui ne parlait jamais de soi, s'oubliait, en se souvenant, jusqu'à me laisser lire dans ses souvenirs d'enfance.

Le hasard fit que nous nous arrêtâmes devant un vieux bahut, encombré de bouquins poussiéreux. Parmi eux, dans un coin obscur, j'avisai un objet étrange. C'était un petit bateau de bois blanc, grossièrement sculpté par une main timide. C'était une relique, assurément, mais de quel saint? Je montrai du doigt le petit bateau et je m'enhardis jusqu'à dire : « Un de vos premiers jouets, sans doute? » Il me regarda longtemps en silence, puis, tout à coup, et comme se décidant : « Un jouet avec lequel je n'ai jamais joué, auquel je tiens de plus en plus, car il me rappelle un petit drame de mon enfance et je ne le contemple jamais sans éprouver un remords... »

Je ne dis rien, ce qui était ma façon de lui dire : « Parlez ! » Et doucement, d'une voix lointaine, il me raconta l'histoire que voici, qui est restée inscrite et comme phonographiée dans ma mémoire :

— C'était il y a très longtemps, dans la petite ville provinciale où je suis né. Je venais d'entrer au collège. J'étais un enfant d'une dizaine d'années, d'apparence délicate et fragile, en qui rien ne laissait deviner la force vitale qui, plus tard, me permit d'affronter impunément les orages de l'existence. Elevé et choyé par des femmes, je devais ressembler à un dauphin de la bourgeoisie et mon costume aidait à l'illusion : j'étais habillé de vêtements qui semblaient avoir commencé par être des caresses. Je portais de grands cols rabattus ornés de dentelles. Mes petites mains longues et minces avaient l'habitude du gant de Suède. Mon visage pâle, à peine rosé aux pommettes, mes narines palpitantes et les soyeuses boucles blondes de ma chevelure me donnaient l'apparence d'une fille travestie en garçon.

Mes nouveaux camarades m'apprirent vite que différer des autres, c'est les offenser. Je fus en butte aux taquineries, aux violences, aux brimades de quelques sauvages chiens de cour. Un jour, poussé à bout, je me révoltai, je me jetai sur eux, un contre vingt, tapant des poings et des pieds, leur crachant des injures qu'ils m'avaient apprises. Je disparus sous la meute, broyé, écrasé, pantelant. Mais tout à coup j'entendis un cri rauque, et l'un de mes condisciples,

que je ne connaissais point, et qui était bâti en Hercule, se jeta sur mes agresseurs, assomma les plus acharnés, balaya les autres et leur cria : « Ne le touchez plus où je vous étrangle ! »

Relevé, et comme sortant d'un mauvais rêve, je le regardai.

C'était un grand garçon aux larges épaules, aux mains énormes et déformées, au corps lourd et mal dégrossi. La tête était petite, hérissée de cheveux durs comme des crins et flanquée d'oreilles pointues fortement écartées du crâne. Le visage, qui peut-être avait été beau, était couvert de petite vérole et formait une masse confuse et gonflée, d'un rouge sombre, où luisaient des yeux bleus d'une singulière douceur. Le contraste de ce masque rouge et de ces prunelles céruléennes était saisissant...

... Je le connaissais à peine. Cancre relégué aux derniers bancs de la classe et de qui les maladroites réponses bégayantes et comme arrachées du gosier excitaient l'hilarité de mes condisciples et de mes professeurs, c'était le fils d'un menuisier de mon voisinage, pauvre homme affligé d'une famille nombreuse et qui peinait dur. Nous vivions à deux ou trois pas l'un de l'autre, et très loin.

Je remerciai mon défenseur et je l'entraînai chez moi. Je présentai aux miens mon nouvel ami, mais, pour ne pas inquiéter ma mère, je ne dis pas l'origine de cette amitié, qui parut la déconcerter. Récus, c'était le nom de mon protecteur, après avoir admiré mes jouets, me

suivit dans le grand jardin de la maison aux peupliers, tout joyeux de fleurs, de bêtes et d'oiseaux.

Et ce fut l'aurore d'une courte idylle amicale.

Récus venait chez moi tous les jours, hésitant comme la première fois et mélancolique comme si c'était la dernière. Il parlait peu, m'écoutait des yeux encore plus que des oreilles et s'enhardissait parfois jusqu'à me serrer la main; mais vite il dénouait son étreinte, comme s'il avait peur de me meurtrir. Il me suivait partout, comme une ombre et comme un chien. Je lui racontais les livres que je lisais : Jules Verne fit pleurer les étranges yeux bleus, et pour me témoigner sa reconnaissance, il m'offrit, le jour de ma fête, ce petit bateau que vous voyez et qu'il avait creusé et sculpté gauchement, avec tant d'amour. Ah! comme les yeux bleus brillaient ce jour-là!

Mais, hélas! quelqu'un troubla l'idylle. Le directeur du collège, qui avait remarqué que Récus et moi nous ne nous quittions plus pendant les récréations, vint jeter le trouble dans l'esprit de ma mère, que cette amitié mal assortie n'avait pas cessé d'effaroucher. Le magister, qui croyait faire son devoir, fut éloquent. Il brandit ce que, dans ma petite ville flamande, on appelle les mots d'hôtel de ville. Ma mère prit peur : on nous sépara.

Je fus mis en pension pendant une année. Quand je revins chez moi, aux grandes vacances, je m'enquis de mon ami aux yeux bleus. J'appris

que ses parents avaient quitté la ville, et l'image de Récus s'effaça peu à peu dans les ombres du souvenir.

Ce fut longtemps, longtemps après, qu'un indifférent m'apprit la mort du pauvre garçon, terrassé, à vingt ans, par la tuberculose.

Du coup, son image m'emplit la mémoire. Elle ne m'a plus quitté depuis. J'ai retrouvé, au grenier, parmi de vieux jouets, le petit bateau de bois blanc, et je n'ai pas besoin de le regarder pour revoir le visage d'autrefois, ces yeux d'un azur si limpide dans la face rouge et presque sanglante, pareils à deux myosotis dans une flaque de pourpre.

Cet étrange regard se mouille parfois d'un reproche. Il me dit que je l'ai oublié trop facilement et trop vite. Et ce reproche mérité me frappe droit dans le cœur. Parmi toutes les amitiés de ma vie, il en est donc une, la plus vive et la plus désintéressée sans doute, à côté de laquelle j'ai passé distraitemment. J'ai mal agi inconsciemment, car, je le crois bien, mon cœur d'enfant gâté n'était pas encore tout à fait éclos. Je vous demande pardon, Récus!

Ah! si j'avais su, si j'avais su!

LA HAUTE-COLLINE

Jean Heurtaut parle : Ce collège, qui est devenu depuis un athénée, se nommait le Collège de la Haute-Colline, parce qu'il est juché au sommet d'une rue montante qui court vers le bois d'Héverlé, un peu plus haut que l'église Saint-Michel.

C'était un ancien couvent, bien près de tomber en ruines et dont la chapelle avait été transformée en salle d'études. La chaire avait été adossée à un mur occupé par l'autel, et l'on discernait encore sous le badigeon, maintes fois renouvelé, la trace de légers ornements dans le style du XVIII^e siècle, qui m'apparaissaient comme un rêve lointain.

Une loge de portier servait de parloir aux professeurs. Quant au préfet des études, il trônait à l'étroit dans un cabinet encastré entre les appartements du directeur du pensionnat.

Une large cour s'étendait derrière le collège, que de hautes murailles à meurtrières séparaient des futaies du parc Saint-Donat.

Je ne crois pas qu'en devenant un athénée, le vieux collège de la Haute-Colline se soit essen-

tiellement modernisé. C'est là que je passai, comme interne d'abord, comme externe ensuite, sept années de ma jeunesse, parmi lesquelles il en est deux que je voudrais recommencer.

Mes camarades, je vous en ai parlé plus d'une fois. C'étaient pour la plupart de petits bourgeois, dont l'éducation avait été négligée et dont la sauvagerie native s'exprimait dans une sorte de jargon hybride, mi-flamand et mi-français.

Je vous ai dépeint ceux qui — très rares — furent les amis de mon cœur.

Des autres, je ne dirai rien, sinon que j'ai eu la charité de les oublier.

Mais je n'ai oublié aucun de mes professeurs, qui forment dans ma mémoire un groupe vêtu à la mode de 1780, digne d'un Traviès ou d'un Daumier.

J'aurai du plaisir à les faire défiler devant vous, mais je ne les nommerai pas de leur vrai nom, car ils ont peut-être des descendants et je ne veux blesser personne.

Le professeur de septième qui dirigeait le pensionnat était connu — je vous demande pardon! — sous le surnom de Lepouilleux. Il l'avait mérité, encore jeune, par l'aspect négligé de son opulente chevelure poivre et sel en rupture avec le démêloir et qui semblait hospitalière. Cette chevelure, en perpétuel mouvement, s'harmonisait avec la couleur grise de ses vêtements poussiéreux et ballants, en agitation constante autour de lui. Le visage ridé, plissé, couturé, était d'un rouge brique. Un violent accent wallon

achevait de lui donner la physionomie d'un gros fermier du Condroz ou de la Hesbaye. Mais le pauvre homme devait encore son méchant surnom à la difficulté avec laquelle, professeur mal payé et père de famille surchargé d'enfants, il parvenait à équilibrer le budget de son pensionnat.

Au moment critique des échéances, les parents de ses pensionnaires le voyaient arriver éperdu, évoquant la fatalité et faisant mine de s'arracher des cheveux superflus.

Les parents donnaient : « C'était pour le petit ». Mais parfois le petit avait eu vent de l'emprunt, se montrait insolent envers le marchand d'épinards et lui reprochait d'être un « teneur ». De là, des scènes orageuses, qui mettaient le collège en émoi.

Ce n'était pas un méchant homme et, comme professeur, il montrait du zèle. Mais le trait caractéristique de cet éducateur hirsute était un amour sans bornes pour les figures de rhétorique. Elles étaient pour lui une sorte de sérail syntaxique. Il les connaissait toutes par leur nom et menaçait du pire avenir le potache capable de prendre la métonymie pour une catachrèse.

Un jour, nous eûmes une friction. M. Lepouilleux, véhément, comme à l'ordinaire, se ruait sur *le Chêne et le Roseau*. Il faisait bien le chêne et le vent du Nord. Arrivé au dénouement du petit drame de La Fontaine, il répéta une dizaine de fois les vers célèbres :

*Celui de qui la tête au ciel était voisine
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,*

et, m'interpellant tout à coup : « Hé! dites donc, vous, là-bas! Qu'est-ce que ces deux vers? »

Je demeurai ahuri.

« Voyons, reprit-il avec plus de véhémence encore, qu'est-ce qu'ils représentent? »

Et je répondais d'une voix mal assurée : « Ils me représentent un très grand chêne dont les branches s'élèvent vers le ciel et dont les racines pénètrent profondément dans le sol » lorsque la foudre tomba sur moi : « Imbécile! c'est une antithèse! »

Je courbai le front, mais je pensai qu'il y avait un imbécile dans la classe et que peut-être ce n'était pas moi!

Le professeur de sixième ne portait aucun surnom.

C'était injuste; mais la justice ne règne nulle part, pas même au collège. Peut-être ce bonhomme avait-il découragé tous les donneurs de sobriquets. Qu'on se figure un fantoche tout d'une pièce, à corps automatique, dont les bras et les jambes se mouvaient à peine.

On prétendait qu'il était incapable de s'asseoir, mais qu'il faisait semblant, grâce à un mécanisme ingénieux qui lui permettait de rentrer les jambes, jusqu'aux genoux, dans le torse. Rapetissé de la sorte, et dans sa chaire, il semblait assis. Son visage poupon et rose avait l'air d'un masque et ne se plissait jamais. Il était

vêtu d'habits aussi raides que lui et notamment d'une redingote vénérable, qui devait avoir plus de souvenirs que moi, et dans laquelle il montait la garde professorale comme dans une guérite noire. Il était coiffé en toute saison d'un chapeau de haute forme qui devait avoir été témoin des Journées de 1830 et qu'il posait à côté de lui sur son pupitre.

D'une voix de ventriloque, cette marionnette solennelle nous faisait réciter la règle des participes et conjuguer un verbe par jour. Je ne crois pas qu'il m'ait appris quelque chose, sinon qu'il ne connaissait pas le latin.

Un jour, en effet, comme il avait dû descendre de sa chaire à l'improviste, il laissa tomber un petit livre qu'il cachait à tous les yeux. Avec une politesse pleine de curiosité, nous nous précipitâmes pour ramasser le petit livre, et nous découvrîmes que c'était une traduction française de l'*Epitome*!

Je dois beaucoup à mon professeur de cinquième.

Comment était-il entré dans cette galère?

C'était un jeune homme encore, d'un visage régulier et fin, couronné d'une chevelure bouclée d'un blond presque blanc, et dont les yeux d'un bleu très pâle semblaient éclairer tout ce qu'ils regardaient.

Et pendant qu'il nous parlait d'une voix douce et ferme, ses yeux rendaient clair aussi tout ce qu'il disait. Il nous ouvrit Cornelius Nepos et La Fontaine et nous nous y promenâmes avec

lui, enveloppés de lumière, apprenant tout avec une telle facilité que nous semblions nous le rappeler. Il nous révéla ainsi que les études classiques servent à quelque chose. L'année que je passai avec lui fut courte comme un beau jour.

Il ne resta pas longtemps à la Haute-Colline et finit, si je ne me trompe, inspecteur de l'enseignement de l'Etat. Je serais un ingrat si j'oubliais son nom : il se nommait Kleyntjens.

De mon professeur de quatrième, je ne dirai pas grand'chose.

Louvaniste pur sang, et du vieux Louvain, il en avait l'accent et les manières. Habillé à la diable, coiffé d'un large feutre à la mousquetaire, il nous laissa comprendre César et Xénophon comme nous l'entendions.

Et, le soir, après minuit, en compagnie de quelques amis de son espèce, il dissertait sur l'art dans un vieil estaminet, d'ailleurs fort honnête, mais dont l'enseigne portait : *Au Peigne de chameau*. Il travaillait à un traité d'esthétique, qui parut plus tard et qui n'est pas plus sot qu'un autre, qui ne le serait qu'à demi.

Bon et juste, il traitait un peu son enseignement par-dessous la jambe; sa mine négligée était peu professorale. Sa chemise faisait, entre son pantalon et son gilet, un perpétuel hiatus. Il criait beaucoup et n'était pas méchant. Musicien fanatique et beaucoup plus cultivé qu'il ne le laissait paraître, il commentait *Au Peigne de chameau*, les symphonies de Beethoven et les drames de Wagner.

Son collègue de troisième doit à une exclamation familière son surnom de Cétipossip. C'était un robuste campagnard wallon, chevelu, moustachu et barbu de brun, vêtu d'habits bruns comme son poil et qu'il paraissait avoir secrétés; professeur, il était la proie d'une idée fixe : toutes les leçons qu'on récitait, tous les devoirs qu'on écrivait devaient reproduire à la lettre la version corrigée qu'il en possédait, soit dans ses notes, soit dans ses livres.

L'élève le mieux noté était celui qui devinait juste.

Je lui jouai un jour le tour de copier dans un roman de Dumas père une *Démence de Charles VI*, dont il avait dicté le canevas et dont son corrigé, dans le livre qu'il broutait, n'était pas attribué au père du *Vicomte de Bragelonne*. Il n'y comprit rien, alla dire au préfet que j'avais fait de grands progrès en langue française et me regarda pendant des mois avec une sorte d'étonnement. Ne souriez pas trop de sa manie. Gustave Flaubert ne croyait-il pas que toute idée a une forme parfaite, unique et qu'il s'agit de découvrir?

Cétipossip ne ressemblait guère au pauvre homme qui était notre professeur de poésie. C'était un petit bossu malingre et piteux, dont les yeux suppliants et la voix grêle semblaient nous implorer.

Nous l'écoutions avec déférence, mais son enseignement était pauvre et languissant comme sa personne. On le surnommait la tmèse, parce

qu'un jour, commentant Homère, il nous avait montré dans le texte grec une figure de rhétorique portant ce nom bizarre. Le sort en fut jeté et ce fut lui, et non la figure d'Homère, qui se nomma la *tmèse* pour des générations d'écoliers.

Heureusement pour moi, le professeur de rhétorique acheva l'œuvre commencée par le professeur de cinquième. C'était un homme, dans le plus noble sens du terme, un homme d'esprit et de cœur. Liégeois, très français de culture, il introduisit dans notre collège flamand un ton et un langage qui commencèrent par scandaliser. Comme il parlait correctement et sans accent, ses premiers élèves se moquèrent de lui. Il les laissa dire sans sourciller, puis, un beau jour, les arrêta net : « Messieurs, dit-il, vous me trouvez ridicule parce que je tâche de parler la langue française comme ceux qui l'ont créée. Vous vous trompez, c'est vous qui êtes ridicules, parce que vous vous faites gloire de parler le français avec un abominable accent flamand. Ce n'est pas moi qui pince mon français, comme vous dites. C'est au contraire vous qui le pincez et vous lui faites mal! »

On ne rit plus, et quelques-uns profitèrent de la leçon.

Charles Tilman — je le nomme aussi, celui-là! — nous fit faire une admirable rhétorique.

Après avoir mis le temps qu'il fallait à l'explication des auteurs français, latins et grecs qui figuraient au programme, il nous promena librement à travers Tacite et Démosthène; il piquait

notre curiosité par le jeu de la traduction à vue. Il nous fit lire tout Racine, tout Corneille, tout Molière, nous distribuant les rôles, et jouant les pièces. Après les classiques, il nous fit lire de la même façon Shakespeare et Hugo.

Et il nous faisait les honneurs de leurs œuvres comme un grand seigneur ferait à ses amis les honneurs du château de ses ancêtres.

On allait à son cours comme à une fête. La plupart de ses élèves lui durent le goût des lettres. Aussi fut-il en butte à l'hostilité des « hommes-programme » et de leur chef, le préfet, qui essayèrent de le brouiller avec le bureau administratif du collège et avec l'autorité communale; mais les conspirateurs en furent pour leurs frais et le préfet ne put cacher sa colère.

Ah! ce préfet, qui était notre professeur de mathématiques, comme je l'ai honni et détesté! Nous nous étions pris en grippe dès le premier abord.

Je vous préviens que je ne puis pas être équitable pour ce pédant blond fade, aux yeux cliquotants derrière des lunettes d'or, à la voix fausse et mince, toujours à cheval sur les règlements, les programmes et les bons usages, qui, en parlant, passait continuellement sur ses lèvres une langue de reptile et qui est encore aujourd'hui, pour moi, le type du sectaire en toutes choses.

Nous eûmes des disputes mémorables. Il méprisait les belles-lettres. Il m'apprit à mépriser

les sciences exactes. J'avais tort sans doute, mais il avait commencé par ne pas avoir raison.

Il fut, pendant que j'étais en rhétorique, le héros d'une aventure dont je me délectai et dont je me délecte encore. ?

Le professeur de mathématiques de la section professionnelle était une sorte de colosse qu'un déboîtement de la hanche obligeait à s'appuyer sur une béquille. Il était savant, ce qui ne l'empêchait pas d'être bon; mais comme il était taillé en Hercule et qu'il avait une voix de Stentor, sa bonté s'exprimait rudement. Son rire aussi.

J'ai remarqué que les mathématiciens ne s'aiment guère entre eux. Il était donc naturel que le préfet, professeur de mathématiques dans la section des humanités, et le professeur de mathématiques dans la section professionnelle se regardassent de travers.

Mais le préfet et M. Martin — je lui donne ce nom d'ours, qui lui va bien — n'avaient point la même méthode. Or, un jour, à propos du concours général, l'autre mathématicien s'avisa d'entrer, comme préfet, dans la classe de M. Martin et d'intervenir, de sa voix mielleuse et fiel-leuse, dans la manière dont M. Martin résolvait je ne sais plus quel problème. Ce fut épique : M. Martin se leva, rugit qu'il donnait son cours comme il l'entendait et marcha, béquille en l'air, sur le préfet, qui eut tout juste le temps de déguerpir pour ne pas être béquillé.

L'affaire fit grand tapage et le préfet alla se plaindre en haut lieu. Mais M. Martin, qui

n'avait tort que dans la forme jouissait de la sympathie générale et l'administration communale décida d'arranger les choses.

Un échevin, qui avait de l'esprit, se présenta un matin au collège et, flanqué du préfet, pénétra dans la classe de M. Martin. L'édile apprit aux élèves qu'un malentendu... non, un dissentiment s'était élevé entre deux savants sur une question de méthode, que ce malentendu avait pu être mal interprété par les deux parties, mais que, chacun des deux savants demeurant responsable de son enseignement, il ne restait rien, il ne pouvait, il ne devait rien subsister de l'incident.

« N'est-ce pas, messieurs, fit l'édile en regardant tour à tour les deux mathématiciens, n'est-ce pas que tout est aplani? »

Le préfet acquiesça de la tête. M. Martin, qui arrachait les uns après les autres les boutons de sa redingote et qui tourmentait sa béquille, fit entendre un grognement équivoque.

« Alors, reprit l'édile, tout est aplani ». Et il entraîna le préfet pendant que M. Martin grognait : « Oui! à condition qu'il s'en aille! » Et il le disait militairement.

Le préfet avait disparu. Les élèves firent une ovation à M. Martin qui, ému, laissa tomber sa béquille. Un élève se précipita, la ramassa et la tendit à M. Martin, en disant : « Elle n'est pas brisée! » « Tant mieux, grogna l'ours, elle pourra encore servir! »

Elle ne servit plus, car le préfet ne se hasarda plus jamais dans la classe de M. Martin.

En somme, conclut Jean Heurtaut, tous ces professeurs, même les plus médiocres, étaient de braves gens, dont j'ai tort de me moquer. Tous, oui, sauf le préfet!... Ah! celui-là, je le déteste encore... et si je le rencontre au jugement dernier, je lui...

Mais Jean Heurtaut s'interrompt en poussant un grand éclat de rire et me dit :

« Je crois, ma parole d'honneur, que j'ai de nouveau quinze ans! »

L'ATLAS

Ce jour-là, Jean Heurtaut ne se contenta pas de me raconter l'histoire du petit bateau.

Plongé dans ses lointains souvenirs d'enfance, il continua de parler, comme en songe, d'une voix contenue et ardente :

— Où sont-ils, tous ces camarades d'enfance que j'ai perdus de vue au sortir du collège et dont la plupart, sans doute, sont morts?

Je n'ai pas besoin, pour me rappeler leurs traits, de jeter les yeux sur la vieille photographie décolorée qui les représente en groupe, sous la surveillance d'un pauvre pion, dans la cour du couvent désaffecté où nous broutions Xénophon et Tite-Live. Il me suffit d'évoquer le Collège de la Haute-Colline pour les revoir tous, pareils à un grand bouquet dont chaque fleur serait un visage, passer sur le fleuve des jours enfuis, emportés par l'eau courante et le vent...

Dans la vie réelle, la plupart d'entre eux, auxquels je ne tenais que par la fièvre des jeux et l'émulation de l'espièglerie, ne m'intéressaient pas beaucoup. Aujourd'hui qu'un demi-siècle nous sépare, ils m'intéressent davantage et quelques-uns sont devenus les personnages familiers de ma mélancolie souriante...

L'un de ces compagnons était surnommé l'Atlas.

Non pas qu'il fût un jeune géant de taille à porter le monde, mais parce que, cancre accompli, il nous battait tous en géographie et qu'à la dérobee, placé au dernier banc de la classe, il suivait tous les cours sans jamais lever les yeux, la tête plongée dans un atlas usé dont il feuilletait les cartes.

C'était le fils d'un petit médecin de quartier, besogneux et très dur pour ses nombreux enfants. Les punitions tombaient sur lui comme la grêle, mais il se secouait comme un chien mouillé et persistait à s'hypnotiser de plus belle en interrogeant les belles taches de couleur, roses, rouges, bleues et vertes, des pays et des océans mystérieux, dont les noms bourdonnaient dans ses oreilles.

C'était un cancre, parce qu'il le voulait bien, mais il ne manquait point d'intelligence. Il aimait les livres presque autant que les cartes du monde, mais il ne lisait que des récits d'aventures, de voyages et de découvertes. Lecteur passionné et boulimique, il dévorait Mayne Reid, Daniel de Foë et Jules Verne. Pour qu'on lui prêtât un de leurs livres, il aurait passé par le feu. Quand il voyait entre nos mains une de leurs œuvres, sa physionomie irrégulière et comme taillée à coups de hache se transfigurait. Ses yeux nous lançaient des éclairs et si on ne lui avait pas prêté le bouquin, je crois bien qu'il l'aurait volé...

Hélas! s'il n'allait pas jusqu'à la violence, il allait jusqu'au vol. Les livres prêtés ne suffisaient pas à rassasier sa faim sans cesse renaissante. Je le vis un jour, chez le libraire où nous fréquentions, glisser dans son sac d'écolier un livre dont la vue lui avait donné la fièvre. Très pâle, j'avais surpris son geste et il l'avait vu.

Au dehors, comme j'ouvrais la bouche pour lui reprocher son larcin, il se redressa, le poing tendu et me cria : « Tais-toi ou je t'assomme! D'ailleurs, je les rends quand je les ai lus!... »

Je me tus, mais je ne l'accompagnai plus chez le libraire.

Mais ce petit drame, qui m'avait bouleversé, semblait avoir glissé sur l'Atlas. Le lendemain, il vint à moi, souriant, mais les dents serrées et me dit : « Mon père m'a rossé parce qu'il a trouvé dans ma poche un roman de Gustave Aimard..

» Mais j'en ai d'autres, que j'ai cachés. Il ne les trouvera pas. J'irai les lire loin de la maison. Que c'est beau!...

» La lutte des blancs et des Indiens dans la prairie... Et les Pampas... Le cri de la hulotte bleue!... L'Hacienda Moralès... La Grande Flibuste... Montbars l'Exterminateur!... Ah! je ne resterai pas ici... Tu verras!...

Il fit l'école buissonnière.

On était aux plus beaux jours de l'année, lorsque le printemps qui s'éloigne étreint l'été qui arrive.

Pendant quarante-huit heures, le jeune fou

disparut. Le père ne disait rien et caressait sa canne. J'appris le lendemain que le fugitif, emportant ses cartes et ses bouquins, avait passé deux jours dans le bois, lisant furieusement, le ventre dans l'herbe, dormant un sommeil rapide dans l'une ou l'autre grange, se nourrissant de navets et de carottes crues, harcelé et mordu par les chiens de garde... Il finit par rentrer chez lui, non qu'il eût faim et qu'il regrettât son lit, mais parce qu'il n'avait plus de livres à dévorer!

Son père, qui l'attendait, se jeta sur lui sans mot dire, éparpilla ses romans et ses cartes géographiques, et lui géographia le dos et les reins à grands coups de rotin...

L'Atlas trouva-t-il encore des livres?

En vola-t-il? Ou bien résolut-il de passer du rêve à l'action?... Un matin, le collège fut en émoi. On venait d'apprendre que l'Atlas, après avoir fracturé le secrétaire paternel et dérobé quelques billets de banque, s'était enfui, nu-tête, haletant, courant vers la gare et qu'il s'était jeté dans le premier train en partance, pour aller retrouver les personnages de Gustave Aimard et de Jules Verne.

Toute la petite ville retentit de l'escapade, et le collège de la Haute-Colline trembla sur ses bases. Le préfet des études fit le tour des classes et nous mit en garde contre les lectures malsaines. Nos parents firent la chasse aux romans et pendant quelques mois Jules Verne passa chez nous pour un malfaiteur. Puis, l'oubli se fit peu à peu sur l'aventurier et sur l'aventure.

Qu'était-il devenu? Nul ne le savait... Un jour, le grand frère d'un de mes condisciples prétendit l'avoir rencontré à Aix-la-Chapelle, où il était devenu garçon de café.

Il ne vit jamais, pas plus que le romancier lui-même, les beaux pays décrits par Gustave Aimard. Il végéta quelques années, errant dans les petites villes rhénanes, toujours de plus en plus misérable, et finit, nous l'apprîmes plus tard, d'une fièvre typhoïde à l'hôpital.

Un vaurien, dira-t-on, sans doute. Un voleur! J'en conviens; mais aussi un rêveur trop rossé et qui, en d'autres temps et en d'autres moments, en 1914, par exemple, aurait sans doute été un héros.

**MA TANTE AURORE,
LA FOLLE ELMIRE, CASSE-NOISETTE**

Ce soir, fit Jean Heurtaut, que le vin du souvenir rendait plus content qu'à l'ordinaire, je vous parlerai encore de ma petite ville natale. .

Ne vous avisez pas d'aller la découvrir d'après mes récits. Elle n'a guère conservé que son vieux nom brabançon. Depuis la guerre et le sac dont elle a été victime, elle a ressuscité de ses cendres. Mais elle ne ressemble plus à ce qu'elle fut. C'est une autre ville, plus grande, qui a surgi du sol, transformée, modernisée, embellie aux yeux des bourgeois, enlaidie et gâtée aux yeux des artistes.

Je ne retrouve plus ses rues pittoresques, dont les maisons deux fois centenaires semblaient s'arrêter et regarder par dessus les toits je ne sais quel spectacle. Elles ont été démolies et remplacées par des constructions correctes, gardant l'alignement et qui, lorsqu'elles ne se ressemblent pas toutes entre elles, ne se distinguent que par un prétentieux et ridicule ornement ar-

chitectural. Le pavé d'autrefois, dont je connaissais toutes les pierres, ce pavé inégal, montagneux et raviné, a fait place à des dalles sur lesquelles la rêverie du passant ne peut plus buter. Quelques quartiers lointains subsistent encore, mais on dirait que la ville moderne en a honte et les cache au touriste. Seuls, deux ou trois monuments se dressent, de-ci, de-là, désorientés, étrangers à ce qui les entoure et comme redoutant la pression et l'assaut des bâtisses nouvelles. Le carillon ne sonne plus comme autrefois et là-haut, sur la tour de l'antique église, la corne du veilleur ne blesse plus le silence, la nuit, dans le clair de lune.

Cette vieille petite ville, qui a disparu, je l'ai gardée en moi, je l'y conserve comme un bijou dans son écrin. Et quand je veux, je la ranime, je lui rends la vie et je la projette hors de moi, sur l'écran pâle de mes souvenirs. La voici, de nouveau, comme elle était il y a un demi-siècle, à la fois sombre et riante, avec son dédale de rues enchevêtrées, ses églises à l'heure mélancolique, ses béguinages béats, son odeur de brasserie et de tanin, ses arbres mirés dans le sourire de sa rivière, et là-haut, dans le ciel changeant, la petite pluie sonore de ses carillons chantants, tombant goutte à goutte dans le silence. Et quand je veux, je revois des ombres familières, que l'on connaissait par leur surnom et par leurs allures toujours les mêmes. Défilé de fantoches enfantins et ponctuels, pareils aux figures des vieilles horloges à musique.

Trois de ces marionnettes me hantent.

Peut-être vivent-elles encore dans la mémoire d'un camarade oublié de mes jeunes années. Mais si personne ne se souvient d'eux, je les ranime pour moi seul.

*

* *

Un soir d'automne. La jeunesse universitaire, qui donne parfois à la vieille petite ville l'illusion d'être bruyante, assiège tous les estaminets. Tout à coup, au coin d'une rue, une forme frêle surgit, drapée dans un châle et qui tient une harpe. Elle avance à pas rythmés, et soudain la voici sous la lumière d'un réverbère. C'est la tante Aurore qui, depuis des années sans nombre, promène de rue en rue, en les rendant de plus en plus frêles sous ses doigts menus, des plaintes déjà usées aux jours de sa jeunesse. Elle entre dans un café, qui l'accueille d'un cri cordial : « Bonsoir, tante Aurore ! » Contemplons-la !

Elle n'a plus d'âge. Elle montre un petit visage ridé et rose, apaisé sous deux bandeaux de cheveux couleur de poivre que recouvre un bonnet blanc orné de rubans autrefois roses. Elle est serrée dans un châle ramagé, qui se souvient peut-être des Indes, et si mince et si rapiécé, qu'il a l'air d'être transparent. Elle est petite et rapetisse encore de jour en jour, si bien que sa harpe, instrument du grand modèle, semble

grandir et la couvrir de sa courbe protectrice. On entend quelques vieilles cordes qui chantent, comme chantent des souris, et ma tante Aurore, une sébile à la main, passe silencieuse et digne entre les buveurs attablés. Elle accueille leur aumône en inclinant la tête, et si, par hasard, quelque étudiant, mal dégrossi, arrivé hier de sa province, lui lance un quolibet, elle passe devant lui, les yeux baissés, avec des airs de marquise, et de sa robe traînante et misérable efface l'injure qui ne l'atteint pas.

Les gros sous tombent dans la sébile. La tournée sera fructueuse. Bonne nuit! ma tante Aurore!

*

* *

Et voici qu'une autre apparition se lève dans ma mémoire. C'est le matin, le matin affairé des employés, des servantes et des gens de peine. Une rumeur de travail emplit les rues et l'on entend le pas précipité d'une femme aux cheveux gris, la tête nue et les vêtements flottant au vent, des rouleaux de musique dans les bras, qui passe, l'air égaré, et se parlant à voix rapide. C'est Elmire, la folle Elmire, qui court donner ses leçons.

Son visage ravagé a été beau. Les yeux, quand ils se posent, ont encore de l'éclat.

Elle n'est pas folle, comme on le dit; elle est réveillée d'un rêve; d'une réalité peut-être. Elmire est la fille d'un vieux soldat pensionné,

qu'elle adore et désespère par ses lubies. Toute jeune, elle était férue de musique et promettait d'être une artiste. Marie Pleyel, qui l'entendit pendant une de ses tournées, lui avait promis un magnifique avenir de pianiste. Mais à vingt ans, Elmire s'éprit d'un officier de marine, pareil sans doute au bel Axel pour qui notre Marie Nizet alluma un si ardent feu de strophes et qui, comme lui, disparut subitement. Trente ou quarante ans ont passé sur cette idylle interrompue, et depuis, Elmire, brouillée avec la réalité, donne des leçons de solfège et de piano à toutes les petites filles de la ville. Elle a gardé une âme ingénue et charmante.

On l'aime et on ferme les yeux sur ses extravagances.

Elle est charitable et généreuse à la manière de François d'Assise. Elle a comme pauvres tous les pauvres de la ville qui la guettent au passage quand elle a touché le prix de ses leçons. Elle donne à tous, la menue monnaie d'abord, puis les pièces d'argent.

Quand elle a tout donné, elle se dépouille d'un manteau fourré reçu d'une belle dame et rentre chez elle, frissonnante et les mains vides. « Ne grondez pas, dit-elle à son père : il y a des pauvres plus pauvres que nous ! » On raconte que, dînant un jour chez le bourgmestre, elle saisit des mains d'une servante une magnifique poularde que les convives mangeaient déjà des yeux, l'enveloppa dans sa serviette et disparut comme en rafale criant : « Je sais une pauvre qui

n'a pas mangé! » Les accès de charité d'Elmire étaient surtout nombreux pendant la mauvaise saison, aux approches des équinoxes et quand le vent, soufflant dans les cheminées, semblait lui parler du fiancé disparu.

Pendant les beaux jours de l'été, elle était calme et raisonnable et, le soir, les habitants du quartier excentrique qu'elle habitait, l'écoutaient dans la nuit, fenêtres ouvertes, jouer avec son art d'autrefois quelque vieux morceau de Mozart, de Clementi ou de Steibelt.

*

* *

Mais la plus falote de ces ombres, c'était Casse-Noisette.

Casse-Noisette était un marchand ambulante. Il vendait, de porte en porte, le sable qu'il poussait devant lui, dans une brouette.

Peut-être avait-il vingt ans, peut-être en avait-il soixante. Figurez-vous un petit corps gibbeux, juché sur de longues jambes et surmonté d'une tête d'oiseau, dont les yeux aigus se noyaient dans une mêlée de plis rougeoyants. Il était le jouet des écoliers, qui, à tout coin de rue, le saluaient en criant : « Hou! Hou! Casse-Noisette n'est pas un homme! ».

A ce cri, Casse-Noisette s'arrêtait, saisissait sa bêche plantée dans le sable de sa brouette, et se lançait, en trépignant de colère, à la poursuite de ses persécuteurs.

Il ne les atteignait jamais, et leurs cris redoublés lui donnaient la danse de Saint-Guy. Un jour pourtant, les choses faillirent tourner au tragique.

Notre bande joyeuse, plus cruelle encore qu'à l'ordinaire, l'avait harcelé pendant une heure. L'écolier qui nous conduisait était un jeune Anglais aux cheveux blonds, aux joues roses, qui ne reculait devant rien.

Casse-Noisette au paroxysme de la fureur, nous pourchassait, la bêche en avant. Nous courrions, certains de lasser ses pauvres jambes, et le jeune Anglais — nous l'appelions Milord — s'amusait à danser, loin de nous, devant Casse-Noisette écumant.

Tout à coup, un cri : Milord avait trébuché, et Casse-Noisette l'avait empoigné à l'épaule. Nous fîmes volte-face et quand nous arrivâmes sur le lieu du combat, nous assistâmes à une scène étrange. Casse-Noisette desserrait son étreinte et d'une main tremblante caressait les cheveux blonds de Milord pâle et muet.

Et le pauvre homme, brusquement, éclata en sanglots.

Que se passait-il dans cette âme obscure ? Il cessa de sangloter mais de longues larmes coulaient sur ses joues...

Dégrisés de notre joie cruelle, nous nous enfûmes, entraînant Milord silencieux et comme vieilli par cette aventure.

Depuis, sans nous être concertés, nous laissâmes Casse-Noisette exercer en paix son misé-

rable métier et nous remarquâmes que, lorsqu'il croisait le jeune Anglais, celui-ci, confus, détournait la tête, tandis que le marchand de sable murmurait d'une voix rauque et douce : « Bonjour, Monsieur Milord! »

Chaque fois que je revois, dans la réalité ou dans le rêve, les pavés de ma ville natale, ces trois ombres falotes, ma tante Aurore, la folle Elmire et Casse-Noisette, sortent pour moi des limbes du passé, comme les Jacquemarts d'une vieille horloge.

LES DEUX FRÈRES. — L'ANTHOLOGIE

C'est grâce à vous, mon ami des derniers jours, me dit Jean Heurtaut, que je raconte mon enfance et ma jeunesse. Pourquoi êtes-vous mon confesseur? Pourquoi me faites-vous évoquer des ombres condamnées, semblait-il, au silence et à l'oubli? Comment êtes-vous parvenu à ouvrir un vieux cœur fermé depuis tant d'années, sous la double serrure de la solitude et de l'orgueil? C'est votre ardente et secrète sympathie qui a réchauffé mon hiver et rendu la vibration de la vie à tant de paroles refroidies et, comme dirait Rabelais, gelées dans l'air. Oui, c'est votre affection qui a opéré ce miracle, et le soin que vous avez pris de ne jamais m'interroger. C'est vous qui, sans le vouloir, sinon sans le savoir, avez proposé ce dégel de souvenirs.

Retournons au collège de la Haute-Colline. J'y étais à peine assis sur les bancs de la septième lorsque je fus attiré par deux de mes nouveaux condisciples. Ils étaient frères, et presque jumeaux, puisque l'aîné naquit au mois de janvier et le cadet au mois de décembre de la même année. Ils se ressemblaient comme des jumeaux,

et leur ressemblance devait encore s'accroître plus tard. L'un était noir, l'autre blond. Les cheveux du premier étaient frisés comme l'astrakan, les cheveux de l'autre étaient soyeux et lisses. Le noir avait des yeux bruns, pareils à du velours ardent; ceux de l'autre étaient d'un bleu tendre, voilé et comme humide. De corps égaux tous deux, ils se ressemblaient à s'y méprendre. Le premier était turbulent et nerveux; le second lent d'allures et flegmatique. Ils s'aimaient à leur insu, en se disputant sans cesse. L'un rêvait, l'autre voyait. Ils se complétaient sans le savoir, inséparables.

Comment j'entrai dans leur intimité et comment, transformant en trio ce duo légendaire au collège, je partageai leur existence pendant plus de dix ans, je ne me le suis jamais expliqué. Ce dont je suis sûr, c'est que, loin de les séparer, mon amitié les rapprocha davantage. Peut-être, comme ma nature complexe tenait à la fois de la nature de l'aîné et de celle du cadet, les ai-je aidés à mieux s'entendre encore. Et désormais nous fûmes trois, étroitement unis pour le meilleur et pour le pire de la vie d'écolier, et marchant, le cœur gonflé d'espoir, vers la clarté qui rendait si belles les portes encore fermées de la vie virile.

Nos parents étaient liés et nous ne nous quittions guère. Tantôt, ivres de grand air, nous galopions dans la campagne ou dans les allées du bois d'Héverlé et nous rentrions chez nous fleurant l'odeur des feuilles, du gazon foulé et

des écorces d'arbres où nous venions d'inscrire au couteau nos noms accolés. Tantôt — et plus souvent — possédés du démon de la lecture, nous restions courbés sur nos livres, devinant le monde à travers un bouquin, mettant au pillage toutes les bibliothèques, dévorant à belles dents gourmandes, avec un appétit de jeunes ogres que rien n'apaisait, ce qui nous semblait la chair fraîche des romans et des poèmes.

En quelques années, notre lecture devint immense et nous nous livrions, sur beaucoup de nos auteurs favoris, à des jeux intellectuels et à des commentaires qui eussent étonné nos professeurs si nous leur avions confié le secret de nos idéales orgies. C'était pour nous, nous n'en doutions pas, que Lamartine avait écrit *les Méditations*, Vigny *Eloa*, et Hugo *les Burgraves*. Et nous broutâmes les petits romantiques, parmi lesquels nous introduisit Gautier et les Parnassiens, avec lesquels nous familiarisa Banville. Ah! quelle fête secrète, quel feu de joie allumé dans la nuit provinciale!

la Nous passions des heures enchantées à sucer moelle des chefs-d'œuvre, à pénétrer les secrets du vocabulaire, à déchevêtrer l'écheveau soyeux de la syntaxe, à nous fleurir les yeux en contemplant sous la lumière changeante de nos esprits, cette incomparable opale du langage français, au regard duquel les autres langues ne sont que pierres mortes.

Les peseurs d'or de Quentin Metsys ne pèsent pas leurs écus avec l'amour que nous mettions

à peser les mots, à les caresser par la vue et par l'ouïe, à les imaginer vivants, pareils les uns à des oiseaux, les autres à des reptiles ou à des fauves dont nos mains flattaient l'échine. Personne, pas même Camille Lemonnier, ne connut de pareilles ivresses, et nous eussions fait l'étonnement de Gustave Flaubert.

Henri — l'aîné de mes amis — se laissait-il emporter trop loin par sa fantaisie? Louis — le cadet — le ramenait à la réalité, et moi j'essayais de les réconcilier en leur prouvant que la réalité n'est complète qu'avec des ailes et qu'il y a dans le nombre et la cadence des phrases une musique idéale, supérieure à toutes celles qu'on peut tirer d'un Stradivarius ou d'un Amati!

Le plus étrange, c'était que nous ne rimions pas et que notre puberté littéraire se manifestait par des audaces de critique, et que nous commencions par faire lyriquement ce par quoi les autres finissent sèchement et désabusés!

Phénomène unique, que peut-être un psychologue un peu précieux expliquerait en disant que, réunis, nous avions ensemble soixante ans et que, plus tard, séparés, nous n'en eûmes plus chacun que vingt!

Ce fut alors que nous conçûmes un grand projet.

Frappés par la pauvreté de notre enseignement littéraire, nous résolûmes d'écrire *le Trésor de la Poésie française au XIX^e siècle*. Certes, nous ne méprisions pas l'Anthologie de Charles-André, dont nous connaissions par cœur les

moindres pages; mais elle était avant tout classique et s'arrêtait, comme tremblante, devant les premiers poèmes de Hugo. Nous décidâmes de réunir, pour nos écoles moyennes et nos athénées, les chefs-d'œuvre du siècle d'or de la poésie française et de compléter le recueil par des études sur chacun des auteurs cités. La matière était vaste et nous nous y plongeâmes avec ivresse. Après avoir discuté la part de chacun et chaque morceau cité, nous nous mîmes au travail. Louis, dont le bon sens aigu nous détourna de mainte bravade, copia des centaines de pages choisies; Henri et moi nous rédigeâmes des notices érudites et enthousiastes assaisonnées d'un esprit critique précoce et mordant. Certaines d'entre elles, abondantes en points de vue nouveaux, étaient destinées à faire du bruit dans le monde. Non seulement nous fîmes place aux poètes du premier rang, mais aussi aux poètes mineurs, connus et inconnus, dont nous admirions les fleurs modestes et même des fleurettes.

En moins d'un an, l'œuvre fut sur pied et l'énorme manuscrit, qui comptait des milliers de feuilles, prêt à être imprimé.

Cette anthologie, que nous étions seuls capables de composer, devait réformer notre enseignement et donner aux générations nouvelles le goût et l'amour des lettres. Quant à la question de savoir comment nous la publierions, elle nous paraissait résolue d'avance. Les éditeurs se la disputeraient et le Conseil de perfectionnement s'empresserait de l'adopter pour toutes ses éco-

les. Cette aventure prodigieuse était réglée comme un menuet.

Un beau jour, chez moi, nous relûmes une dernière fois notre œuvre. Elle nous parut louable et, comme le Créateur après l'œuvre des six jours, nous nous accordâmes un dimanche, un long dimanche d'une quinzaine de jours, avant d'aller à Bruxelles tenter les éditeurs. Nous étions en proie à une béatitude profonde et nos rêves presque réalisés nous faisaient la courte échelle vers notre idéal. Au soir tombant, je reconduisis les deux frères chez eux. Nous devions traverser, en zigzags, toute la petite ville. C'était par une grisante et rose soirée d'été. L'âme du monde semblait planer dans l'air. Les rues étaient joyeuses; les maisons, devant lesquelles nous passions si souvent, nous regardaient de leurs fenêtres pleines de soleil, et les habitants, sur le seuil de leurs portes, nous suivaient de leurs yeux familiers. Une bienveillance universelle émanait des choses et le jeune bonheur nous chantait aux oreilles de vivaces chansons.

Nous allions, échangeant de subtils propos.

Nous gravissions la rue montagnaise, au sommet de laquelle habitaient mes deux amis; l'aîné dit soudain au cadet : « Sais-tu ce que voudrait Jean? Il voudrait que nous n'arrivions jamais chez nous! »

Nous nous regardâmes et je fis: « C'est vrai! »

Et nous nous quittâmes sans ajouter un mot.

Quelque temps après cette soirée plénière, la vie passa entre nous et nous sépara.

Le Trésor de la Poésie française au XIX^e siècle languit à Bruxelles, dans mes cartons.

La lutte pour l'existence nous poussa dans des voies opposées et nous nous perdîmes dans la foule.

Ce fut seulement pendant les épreuves de la guerre que nous nous retrouvâmes, et pour peu de temps, car ni l'un ni l'autre ne survécut à la tourmente.

Des trois auteurs de l'Anthologie, deux sont morts et presque oubliés. Le manuscrit du *Trésor* a disparu, je ne sais où; mais les ombres des deux frères me visitent encore souvent. Elles marchent parfois à mes côtés pendant mes promenades solitaires. Nous conversons comme jadis, mais en silence, et les passants qui me croisent, s'imaginent que je suis seul.

MADemoiselle Zoé

Ce jour-là, Jean Heurtaut, d'ordinaire silencieux, semblait intarissable. En proie à ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, il parlait, il se parlait à soi-même, à mi-voix, comme si je n'eusse pas été là.

Après l'histoire du petit bateau et celle de l'Atlas, sans aucune transition, il ajouta :

— C'est à cette époque que je m'enivrai de musique. Le monde sonore s'ouvrit tout à coup pour moi. J'y goûtai des ivresses qui m'enchantèrent, qui enchantent encore ma vie.

Pour m'apprendre le solfège et le piano, mes parents m'avaient donné comme professeur une fillette à peine plus âgée que moi de trois ou quatre ans, qui avait obtenu de brillants premiers prix aux concours de l'Académie de musique, et que la ruine soudaine des siens contraignait à courir le cachet.

Nerveuse et agile, les yeux brûlés de fièvre et de courage, maigre comme une sauterelle, elle arpentait les rues de ma petite ville, chargée de rouleaux et de cahiers de musique et, malgré les difficultés de l'existence, toujours gaie et le rire

aux lèvres. M^{lle} Zoé s'empara de mon esprit et de mon cœur. Je fus le meilleur et le plus soumis de ses élèves. J'appris avec elle, comme en me jouant, ce que mes camarades mettaient des années à mal savoir.

Mes parents l'accueillaient comme leur enfant et bientôt notre maison fut aussi la sienne. Elle m'ouvrit le monde de Haydn, de Mozart et de Beethoven. La musique devint pour moi une langue, une langue plus riche et plus belle que celle que des pédants m'enseignaient au Collège de la Haute-Colline. Et lorsque nous étions fatigués d'avoir voyagé dans le monde idéal, je l'entraînais dans le grand jardin aux peupliers; et comme elle n'avait pas encore cessé d'être une enfant, elle partageait mes jeux, s'extasiait avec moi devant mes fleurs et mes arbres, et le jardin s'emplissait de son rire ailé qui ajoutait à mes oiseaux mille oiseaux qu'on ne voyait pas.

Cette fête dura pendant des années. Nous grandissions tous les deux. M^{lle} Zoé était devenue une grande jeune fille, jolie à force de sourire et dont les yeux noirs faisaient valoir les dents blanches. J'étais devenu un adolescent maigre, aux allures saccadées et gauches, qui passait de l'enthousiasme le plus fou à de brusques torpeurs profondes.

Elle remportait des prix au Conservatoire de Bruxelles et moi j'en remportais à l'Académie de Louvain.

Les concours de l'Académie avaient lieu dans la salle des concerts de cette vieille Table Ronde

où défilèrent jadis les grands virtuoses du siècle, et que les Allemands brûlèrent en 1914.

L'édifice était laid et la salle des concerts était banale. Mais de quelles féeries ma jeune imagination l'embellissait ! Je la revois encore, blanche et dorée, avec ses fenêtres qui regardaient l'église Saint-Pierre, ses bancs de soie rouge usés et son estrade où, parmi les violons, les violoncelles et les contrebasses tendant leur maigre cou de héron, traînait un superbe, éblouissant et redoutable piano à queue !

C'est dans cette salle que, cinq ou six semaines avant le concours, avaient lieu les répétitions. Elèves des classes de chant et des classes de piano venaient s'y familiariser avec l'acoustique du local ou avec le clavier résistant du Pleyel farouche. Les échos de l'édifice se renvoyaient les airs du *Freyschütz*, de *Fidelio*, les concertos de Mendelssohn, de Mozart et de Weber. Il y avait surtout un concerto de Tield, bien oublié aujourd'hui, dont la grâce et la tendresse enfantines étaient délicieuses. Il était réservé aux jeunes filles.

J'en entends encore la ronde en *mi bémol majeur* : « Si sol, si mi sol, si mi do, si, la... » Après avoir travaillé, et même parfois avant, gamins et gamines jouaient des rondes et, en chantant les rondes du bon vieux Field, se poursuivaient avec des yeux luisants. Des baisers s'échangeaient, sur le compte de la musique. Une des fillettes, une roussotte aux prunelles de topaze brûlée, menait la danse avec entrain.

Quant à moi, je ne dansais guère, les regards rivés à ceux de M^{lle} Zoé, professeur aux allures sérieuses, assise sur un banc, mais dont les petits pieds, cachés sous la jupe, battaient la mesure du rondo.

Mais, malgré ses vingt ans, et sa gravité d'emprunt, elle ne restait pas assise dans notre jardin et se surprenait encore à redevenir fillette. Et quand elle y venait à ma rencontre, les fleurs fleurissaient d'abord pour moi. Tout ce qui chantait m'adressait la parole.

Hélas! le charme fut brusquement rompu.

J'appris, au hasard d'une conversation entre camarades, que M^{lle} Zoé allait se marier.

J'interrogeai les miens. C'était vrai. M^{lle} Zoé épousait un riche industriel de Liège, point amateur de musique, qui l'arrachait à la médiocrité de la course au cachet. « N'en es-tu pas heureux pour elle? » demanda ma mère. Et je répondais : « oui! » d'une voix que je ne me connaissais pas.

Le lendemain, M^{lle} Zoé vint, à la fin de l'après-midi, me faire répéter le *Concerto en sol mineur*, de Mendelssohn, que je devais jouer, quelques jours après, aux concours de l'Académie.

Une lourde soirée d'août pesait sur nous, grosse d'un orage semblable à celui qui s'amasait dans ma poitrine.

M^{lle} Zoé était distraite. Je jouais mal. Elle m'arrêta. « Tu ne fais rien de bon, dit-elle. Allons au jardin! »

Nous nous promenâmes quelque temps sans parler.

Alors, au tournant d'une allée, il me sembla qu'un être nouveau fit irruption en moi. Je lui mis la main sur l'épaule et m'écriai d'une voix rauque :

— C'est vrai... vous vous mariez?...

— Oui! dit-elle, je croyais que tu le savais.

A ces mots, mon cœur battit à se rompre. Le jardin tourna autour de moi comme une grande roue verte et je m'entendis gémir : « Et moi, et moi?... ».

Je me tus, effrayé. M^{lle} Zoé me regarda, étonnée et puis, tout à coup, ses joues de brune, d'ordinaires pâles, se colorèrent d'un rose pareil au léger pourpre d'une rose du Bengale.

— Rentrons, fit-elle d'une voix qui tremblait, et rejoue-moi la fin de ton concerto.

Si je le jouai bien ou mal, je l'ignore. Je ne revis plus seule M^{lle} Zoé qui, quelques jours après, s'en alla, mariée...

Vous savez maintenant, ajouta Jean Heurtaut avec un lent sourire, pourquoi je ne puis entendre sans trembler le concerto de Mendelssohn et pourquoi, par-dessus toutes les fleurs, j'aime le léger pourpre des roses du Bengale.

LE SAMEDI SOIR

C'est aujourd'hui samedi, fit Jean Heurtaut avec un sourire rêveur. Samedi! Ce mot ne vous dit rien, car vous n'êtes pas né, comme moi, en province. Samedi! Pour vous c'est un mot comme un autre, qui n'évoque rien, qui ne chante pas! Pour vos pareils, s'il veut dire quelque chose, c'est « semaine anglaise », fuite en automobile loin du foyer abandonné, fatigues sans autre plaisir que la folie de la vitesse, rentrée tardive, sommeil abêti!

Non, le samedi n'a jamais existé pour vous; seuls s'en souviennent et l'ont connu les enfants nés dans une petite ville de province, il y a longtemps.

Non, le samedi n'était pas un jour comme les autres. On le sentait, on l'entendait venir, à pas lents et mystérieux, dès le lundi. Que de voluptés il nous promettait!

Au collège, les visages n'étaient plus les mêmes. Ceux des pions les plus rébarbatifs s'éclairaient d'un sourire. Quant à nous, nous regardions les vieux murs de notre prison avec

la joie d'un prisonnier qui sait que, demain, il respirera l'air libre. Et quand la cloche sonnait, quel bond vers la porte, et quels cris sauvages! Et quelle rentrée dans la maison paternelle!

Là aussi, les choses n'avaient pas leur visage des autres jours.

La vieille maison familiale, d'ordinaire si calme, était en proie à je ne sais quelle puissance invisible. Un vacarme l'emplissait, qui descendait des greniers jusqu'aux cuisines. Son silence coutumier retentissait d'un bruit de brosses et de balais, d'un flic-flac de torchons mouillés, d'un heurt éperdu de seaux et de cuvelles, d'un ruissellement d'eau fraîche dégoulinant des escaliers. Kermesse de brosses, ducasse de seaux! Une divinité mystérieuse, obéie à genoux par les habitants, guerroyait contre les poussières amassées pendant la semaine.

Sous son travail énergique et joyeux, tout redevenait neuf et nouveau, tout brillait, tout reluisait, tout reprenait sa beauté première. Et quand l'orage lustral s'était répandu, comme un torrent, sur les dalles noires et blanches du vestibule, il éclatait, une dernière fois, avec un irrésistible tumulte, dans les larges cuisines. Une odeur de savon montait des grandes tables de bois blanc et s'élevait comme un encens vers l'invisible divinité du foyer.

Et dans l'ombre du crépuscule tombant, les casseroles de cuivre, sur les dressoirs, donnaient l'illusion de soleils couchants, rongés lentement par l'ombre vespérale.

Le grand labeur était achevé. Tous les rites de ce culte étaient observés. Vesta et les dieux lares étaient obéis.

Aujourd'hui encore, après tant d'années, il me suffit d'une table de bois blanc, fraîchement savonnée, pour évoquer à mes sens ces lointains mystères du samedi provincial.

Une étrange béatitude emplissait notre âme d'écolier. Nous nous répandions dans le jardin, dont les allées étaient pieusement ratissées et dont les roses elles-mêmes, comme plongées dans une fontaine de Jouvence, semblaient avoir renouvelé leur pourpris. Et nous nous pâmions d'aise pendant le repas du soir, dont les convives fatigués par leur labeur, et comme plongés dans une délectation silencieuse, n'exprimaient plus guère que par de profonds et joyeux soupirs, leur volupté du devoir accompli.

Et comme on se couchait heureux, pensant à la grasse matinée du dimanche, au déjeuner abondant en friandises, à la lente et délicieuse toilette interrompue dix fois par des rires et des jeux, au plantureux dîner familial dont on respirait en rêve l'odeur inaccoutumée! Et comme on s'endormait, le bonheur aux lèvres, d'un sommeil gourmand!

Ah! la grand'messe du dimanche, en province! Quelle cérémonie exquise et plaisante, préludant, par des sons de cloches et des grondements d'orgue, à tous les bienfaits d'une journée songeuse et béate.

On savait gré aux heures d'être lentes, surtout quand M^{lle} Zoé venait nous tirer de l'assoupissement du dessert en chantant, au piano, les airs des opéras à la mode, qu'elle animait de tout l'emportement et de tout le diable au corps de sa pétulante jeunesse.

Mais souvent, quand le soir tombait, le parfum des roses, plus pénétrant, semblait nous avertir de la brièveté de notre ivresse. Le lundi était en marche. Une vague mélancolie nous envahissait. Et comme dans le poème de Bourget, la dernière chanson de M^{lle} Zoé semblait dire :

« Encore un soir perdu pour le bonheur! »

Ah! mon ami, conclut Jean Heurtaut, qui a goûté ces jours de province ne les oublie jamais. Et celui qui les a savourés a connu jeune que ce qu'il y a de meilleur dans le dimanche, c'est le samedi.

MES TROIS MAISONS
LES PREMIÈRES LECTURES
LA TANTE BOURRASQUE

Puisque, me dit Jean Heurtaut, je vous ai ouvert le lointain pays de mes souvenirs, je vais vous évoquer les trois maisons de mon enfance et de ma jeunesse.

Ma maison natale, où mes grands-parents vendaient du tabac et des cigares, était située près de la gare, à l'entrée de la rue principale, non encore percée tout entière, et qui, aujourd'hui, mène vers l'Hôtel de ville. La maison était grande, pleine de coins et de recoins, où la lumière jouait avec l'ombre. C'est devant la vitrine du magasin, luisant de cuivres et de faïences de Delft, que la petite Philomène, dont je vous ai conté le roman, m'apprit à lire lorsque j'avais à peine quatre ans. Derrière le magasin, une salle à manger obscure, éclairée presque toute la journée par de vieilles lampes à l'huile, une large cuisine plus claire, prenant jour sur

un petit jardin mystérieux, ombragé par un abricotier géant, qui, vers la fin de l'été, penchait sur nous de lourdes branches chargées de fruits jaunes et rouges. J'aimais cette cuisine qui fleurrerait le pain frais, les épices, l'ordre, la propreté flamande, la santé et la vie plantureuse. Mais j'aimais surtout le grand escalier de chêne noirci par le temps, aux paliers spacieux comme des chambres, bordé de barreaux bizarrement sculptés, et qui montait, sans se rétrécir, jusqu'aux combles. Oh! cet escalier! J'y jouais, j'y chantais, j'y rêvais éveillé, j'y dormais... et mon jeune sommeil prolongeait mes rêves. Au premier étage, deux chambres très vastes, occupant toute la profondeur de la maison et qui me semblaient immenses : le salon bas avec ses vieux meubles d'acajou massif, ses chaises dures recouvertes de housses et sa pendule de cuivre doré qui, seule, rendait vivant le silence. Puis à côté, la chambre de mes parents, toute fleurie de rideaux ramagés, à l'abri desquels mon petit lit se blotissait contre celui de ma mère, comme une barquette au flanc d'un bateau. Un des paliers du grand escalier conduisait à la petite chambre donnant sur le jardin, et dans laquelle ma grand'mère maternelle, douce vieille paralysée coiffée d'un haut bonnet à rubans de couleur, conversant avec un moineau familier, achevait de vivre.

J'ai peu connu cette aïeule et je ne garde d'elle qu'une image usée par le temps. Un jour, la maison s'emplit de sanglots. Les stores baissés

firent descendre la nuit sur la couche de la bonne vieille, au chevet de laquelle brûlaient des cierges. Je ne la revis jamais.

L'image de mon père reste pour moi presque aussi vague que celle de mon aïeule. Il mourut quand j'étais encore enfant. Je connus peu mon frère, mon aîné de onze ans, dont je vécus séparé par le pensionnat d'abord, par l'école militaire ensuite, enfin par la vie de garnison et par un mariage précoce.

Deux figures obsèdent mon souvenir : celle de ma mère et celle de sa sœur cadette. Ma mère était jolie et sa sœur était belle. La première, cruellement blessée par ma naissance, était grande, blonde, douce et languissante. La seconde, petite, brune, saine comme la vie et pétulante et bruyante comme elle. Elles s'aimaient tendrement, ne se quittaient guère et tout en s'adorant, n'étaient d'accord sur rien. Elles me gâtaient follement et chacune déplorait les gâteries de l'autre. C'est entre ces deux robes que j'ai passé une délicieuse enfance, qui fit de moi pour toujours un être différent des autres.

Ma mère, souffrant du mal que je lui avais fait en venant au monde, était condamnée à la chaise longue. Sa sœur tournait autour d'elle, la soignait avec emportement et sans le savoir, la fatiguait par sa voix sonore et ses gestes incessants. Quand elle disparaissait, la chambre de la malade et la malade elle-même respiraient comme le petit jardin après un orage d'été.

Ma mère alors lisait de beaux livres choisis

par mon père. C'étaient, le plus souvent, les merveilleux romans imaginés par les romantiques, les chefs-d'œuvre de Dumas et de Balzac, édités à vil prix, par des contrefacteurs établis à Bruxelles et qui étaient presque tous français. C'est pourquoi je ne puis pas feuilleter ces vieux bouquins rencontrés dépareillés dans la poussière des ventes sans revoir la chaise longue de ma mère et sans me rappeler que plus d'une fois je lus en cachette le livre que le sommeil avait fait tomber de ses mains...

Il me semble qu'on n'a jamais décrit le trouble délicieux, la joyeuse surprise des premières lectures. Jusqu'au moment où l'enfant ouvre un livre, il croit qu'il n'existe rien en dehors du petit monde où il se meut. Ce petit monde, c'est une maison, un jardin de quelques arbres, une rue qui se hâte à la rencontre d'une autre là-bas, mystérieusement. Quelques êtres vivants, autour de lui, toujours les mêmes et au-delà, rien que du vide, du silence et de l'ombre...

Les premiers livres lui apprennent qu'il existe un monde différent du sien, des villes abondantes en maisons étranges, qui ne ressemblent pas à la sienne, des rues qui ne ressemblent pas à sa rue, cette rue dont il connaît tous les pavés et dans laquelle passent chaque jour, à la même heure, des figures familières. Il connaît tout à coup qu'il y a des êtres vivants, lointains, qui diffèrent profondément de ceux qui l'entourent et qui se mêlent dans des actions dont le sens, qui lui

échappe encore, va bientôt lui être révélé. Les livres contiennent l'univers...

Vous me demandez quels sont les premiers livres que j'ai lus? J'hésite à vous répondre. Pour me croire, il faudra que vous fassiez un effort et que vous vous rappeliez que je ne cède jamais au grossier plaisir d'étonner.

Les deux premiers livres que je lus furent *Rose de Tannenburg*, du chanoine Schmid et *La Fille aux yeux d'or*, de Balzac!

Oui, j'avais sept ans, peut-être moins, et je lus en même temps ces deux livres. Le premier m'avait été donné par un parent. Le second, vous le pensez bien, je le lus en cachette, au pied de la chaise longue de ma mère, qui, en s'endormant, l'avait laissé tomber.

Oui, je lus en même temps, avec une passion égale, l'attendrissante aventure du pauvre chevalier captif et l'effroyable roman de la belle fille prisonnière massacrée, dans un accès de jalousie, par Lady Dudley. Si je compris le vertueux récit du bon chanoine, par contre, je ne compris rien à la sanglante idylle de Balzac. Je n'y compris rien, mais j'en retins le décor, les personnages et le mouvement. Je lus, en cachette encore, d'autres parties de *la Comédie humaine*. On lisait beaucoup Balzac en province, quand j'avais six ou sept ans. Ses œuvres me donnaient, me donnent encore une fièvre singulière, que nul autre romancier ne me fit jamais ressentir plus tard. Et si *la Fille aux yeux d'or* demeurait pour moi mystérieuse, je compris — oui, j'affirme que

je compris — l'extraordinaire chef-d'œuvre qui s'appelle *le Médecin de Campagne*. Je le gardai dans ma jeune tête tout entier, décor, personnages, intrigue, depuis l'arrivée du colonel Genestas jusqu'aux fantastiques récits de la veillée et jusqu'à la mort du bon docteur. Je ne pense pas que Balzac ait eu un admirateur plus jeune. Je lui suis resté fidèle, et je le considère encore comme le rival du bon Dieu.

La deuxième maison de mes souvenirs ne ressemblait pas à la première. Autant celle-ci me plaisait par son mystère, par son obscurité, par la vieillesse de son décor plein de surprises, autant la deuxième, banale et spacieuse maison de rentier, aussi claire que l'autre était sombre, me paraissait étrangère. Mais elle avait un jardin, un de ces grands jardins provinciaux pareils à ceux que les Bruxellois entrevoient dans leurs rêves. Il était grand et je le revois en songe, encore plus grand que dans la réalité.

Ah! ce jardin! S'il m'avait été donné de joindre à ma première et sombre maison, le grand, l'immense jardin de la deuxième, j'aurais connu le Paradis sur la terre et je serais encore là-bas!

Ah! ce jardin, ces pelouses, ces parterres de fleurs multicolores, ses murs tapissés d'arbres en espalier, ses petits bocages, et surtout, jaillissant d'un groupe de vieux lilas de Perse, les peupliers sveltes et frémissants, dont le feuillage chuchotait à mes oreilles et, selon le caprice du

vent, me racontaient des histoires joyeuses ou tristes.

Ah! ces peupliers, comme je les comprenais, et comme ils m'apprenaient l'art de la vie : Ils étaient souples et s'inclinaient au vent, mais ils ne cessaient jamais de se redresser vers le ciel. Je voudrais pouvoir dire que mon âme fut toujours, comme eux, souple et droite.

Vous pensez bien que ce grand jardin, où se dressaient des escarpolettes, devint vite le paradis de mes compagnons de collège qui s'y ébrouaient avec moi, les jours de loisirs, en toute liberté. Au milieu des fleurs et des arbres, comme nous nous essayions à la vie, comme nous dansions, sous le ciel, au devant de l'avenir ! Comme j'ai savouré là, en plein soleil, la joie d'être au monde, et comme j'étais heureux de la faire partager par mes jeunes compagnons !

Parfois pourtant, sans raison, au plus ardent de notre joie, mes parents, de leur fenêtre, me voyaient soudain tourner le dos à la bande allègre et m'isoler, muet et sévère, dans un coin. Pourquoi ? Je ne le savais pas. Ces moments d'absence et de solitude intérieure au milieu des fêtes les plus joyeuses, je les ai toujours connus. Pourquoi ? Je ne sais pas.

La maîtresse, la divinité de ce grand jardin n'était pas ma mère, qui s'y promenait quand il faisait beau, suivi de ses chiens fidèles, mais sa sœur, cette sœur dont je vous ai déjà parlé, que nous avions surnommée la tante Bourrasque, et

qui régnait sans partage sur les plantes et les fleurs, les arbres et les fruits. Il nous semblait que sa volonté s'imposât aux choses et qu'elle encourageât, par le commandement de ses regards, les rosiers à porter des roses et les pêchers à nous tendre, ainsi que de jeunes joues, la tentation de leurs pêches gorgées de soleil. La tante Bourrasque régnait sur le jardin et le défendait contre la bise. Tout le long du mur de plus de cinquante mètres où s'alignaient pêchers et brugnoniers, elle avait imaginé de tendre des stores de paille qu'elle courait baisser à la moindre menace de gel, pendant les nuits perfides du printemps.

Ne croyez pas que la tante Bourrasque fût un homme manqué, une virago. Elle était fine, élégante et féminine autant qu'une femme peut l'être. Mais la richesse de sa santé l'inclinait aux paroles violentes démenties, au moment même où elle les proférait, par l'inépuisable bonté de son cœur.

Une de ses bourrasques était demeurée célèbre dans la chronique de la famille. C'était un clair et magnifique dimanche de Pâques et nous nous préparions à aller entendre la grand'messe à l'église Saint-Pierre. En ce temps fabuleux, c'était le jour de Pâques que l'on exhibait, au sortir de l'office, les chapeaux inédits et les modes nouvelles.

Ma mère et moi, nous attendions, dans notre chambre du premier étage, que la tante Bourrasque eût achevé sa toilette. Le temps passait.

Au-dessus de nos têtes, au deuxième étage, nous entendions un pas de plus en plus précipité, des bruits d'armoires dont on faisait claquer les portes. Une tempête s'amassait là-haut, quand, tout à coup, le bruit redoubla, l'escalier gémit sous une dégringolade furibonde et la tante Bourrasque apparut, coiffée d'un nouveau chapeau qui lui allait d'ailleurs fort bien mais qu'elle étreignait de ses deux mains comme s'il eût été un casque de torture. « En vérité, cria-t-elle, cette modiste est folle ! Jamais je ne porterai une horreur pareille ! » Et elle saisit le chapeau, le froissa, le chiffonna, le piétina et, comme nous restions muets, courbés sous la rafale, elle ramassa le chapeau et remonta d'un pas de plus en plus sonore dans sa chambre.

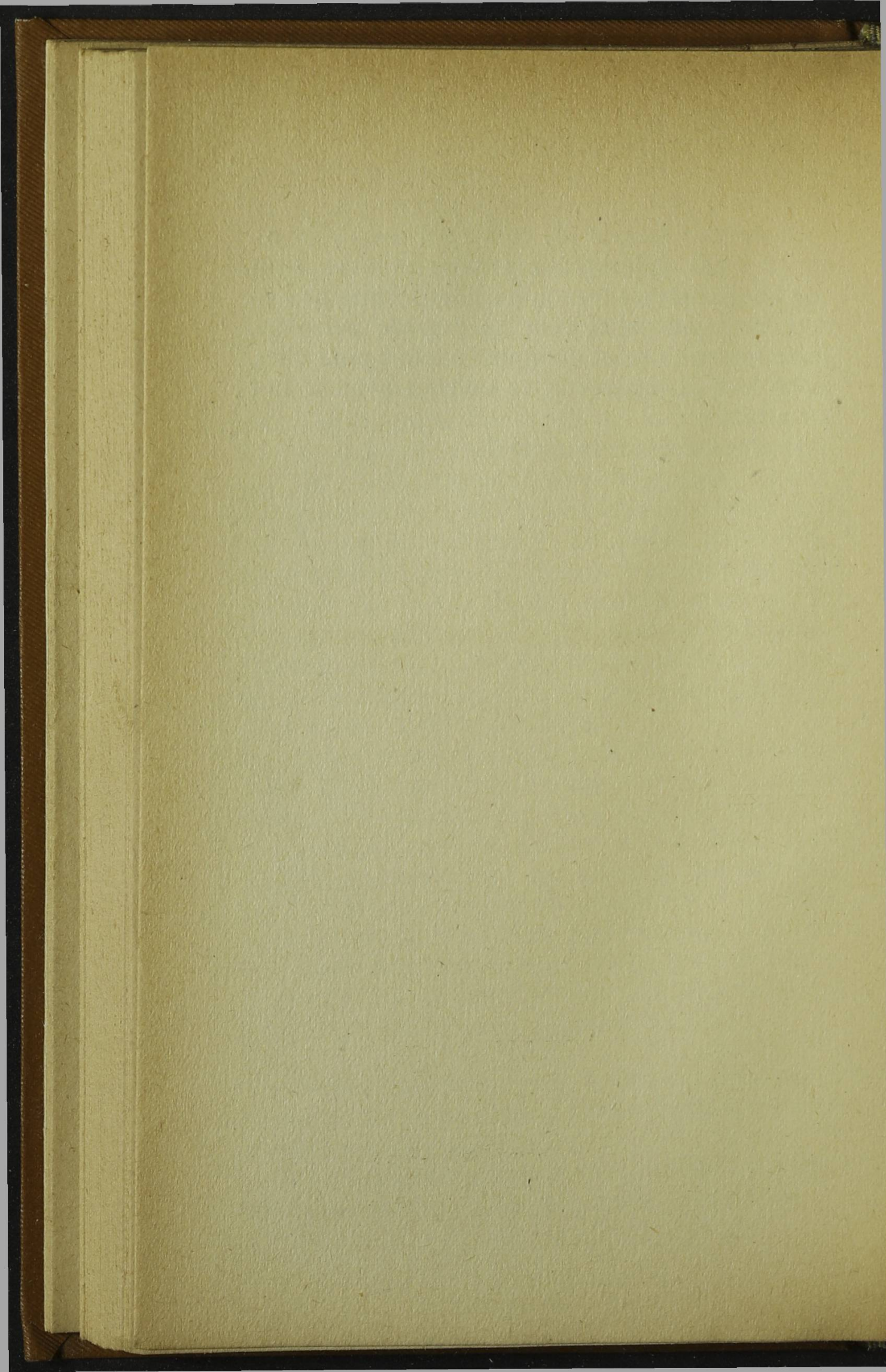
« Nous allons manquer la messe », disait ma mère. Mais peu à peu l'orage s'apaisait. Le pas était moins précipité et soudain, nous vîmes la tante Bourrasque se dresser devant nous, calmée et souriante sous son chapeau. Et elle dit, de l'air le plus naturel du monde : « Il est très bien maintenant ! ». Nous partîmes pour l'église. La tante Bourrasque était d'une humeur charmante. Mais ma mère et moi nous n'osions pas nous regarder de peur d'éclater de rire !

De ma troisième maison, je ne vous dirai rien, sinon qu'elle ressemblait à la deuxième et qu'elle n'avait pas de jardin.

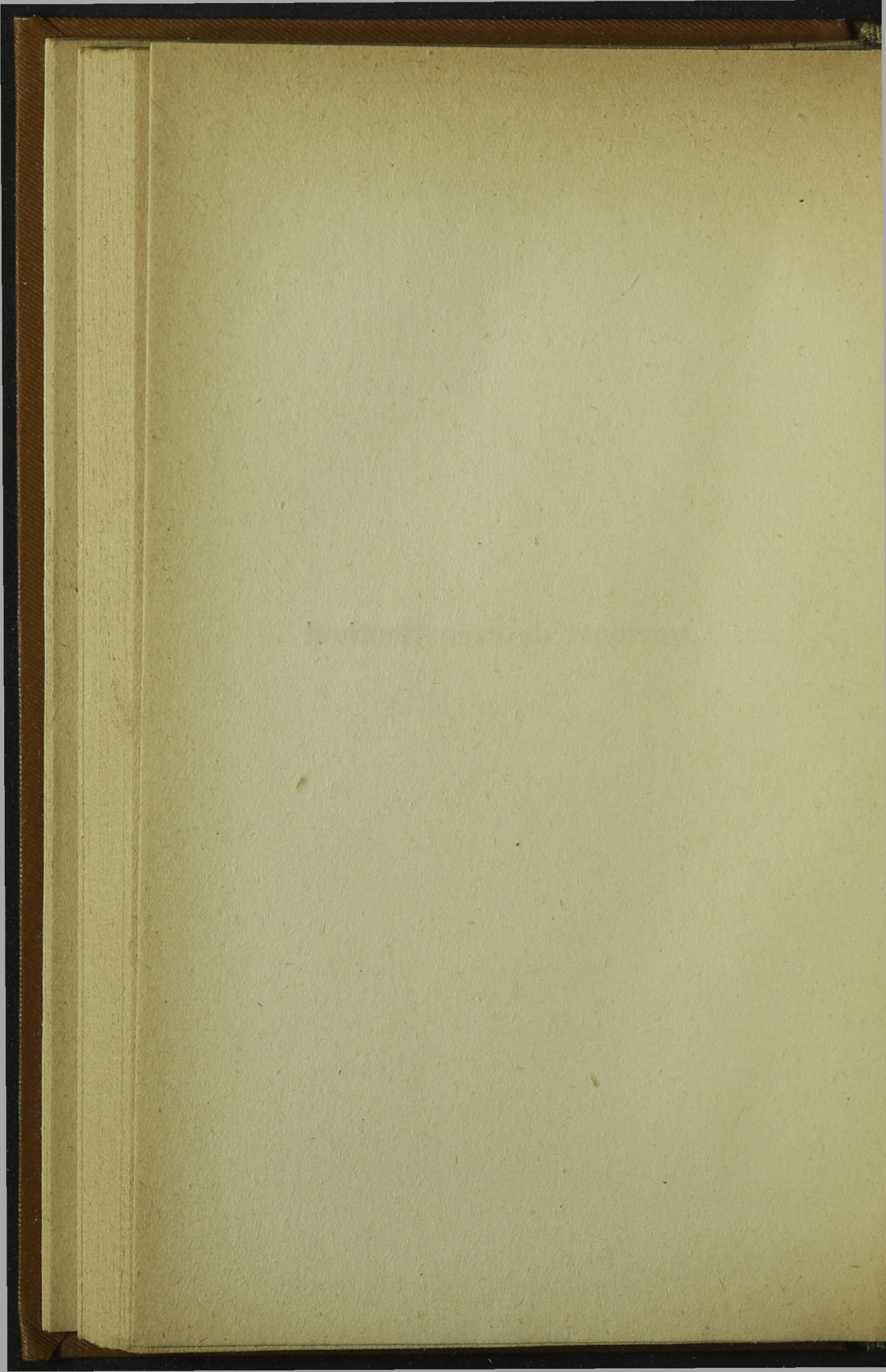
Nous l'abandonnâmes bientôt, poussés par des revers de fortune à quitter notre petite ville.

Quels sacrifices je fis, et à quel avenir je renonçai pour assurer à ma mère et à sa sœur une fin d'existence tranquille, elles-mêmes ne s'en doutèrent jamais et cela ne regarde personne. Je ne regrette rien et quoique j'aie fait pour elles, je ne leur ai pas rendu ce qu'elles avaient fait pour moi.

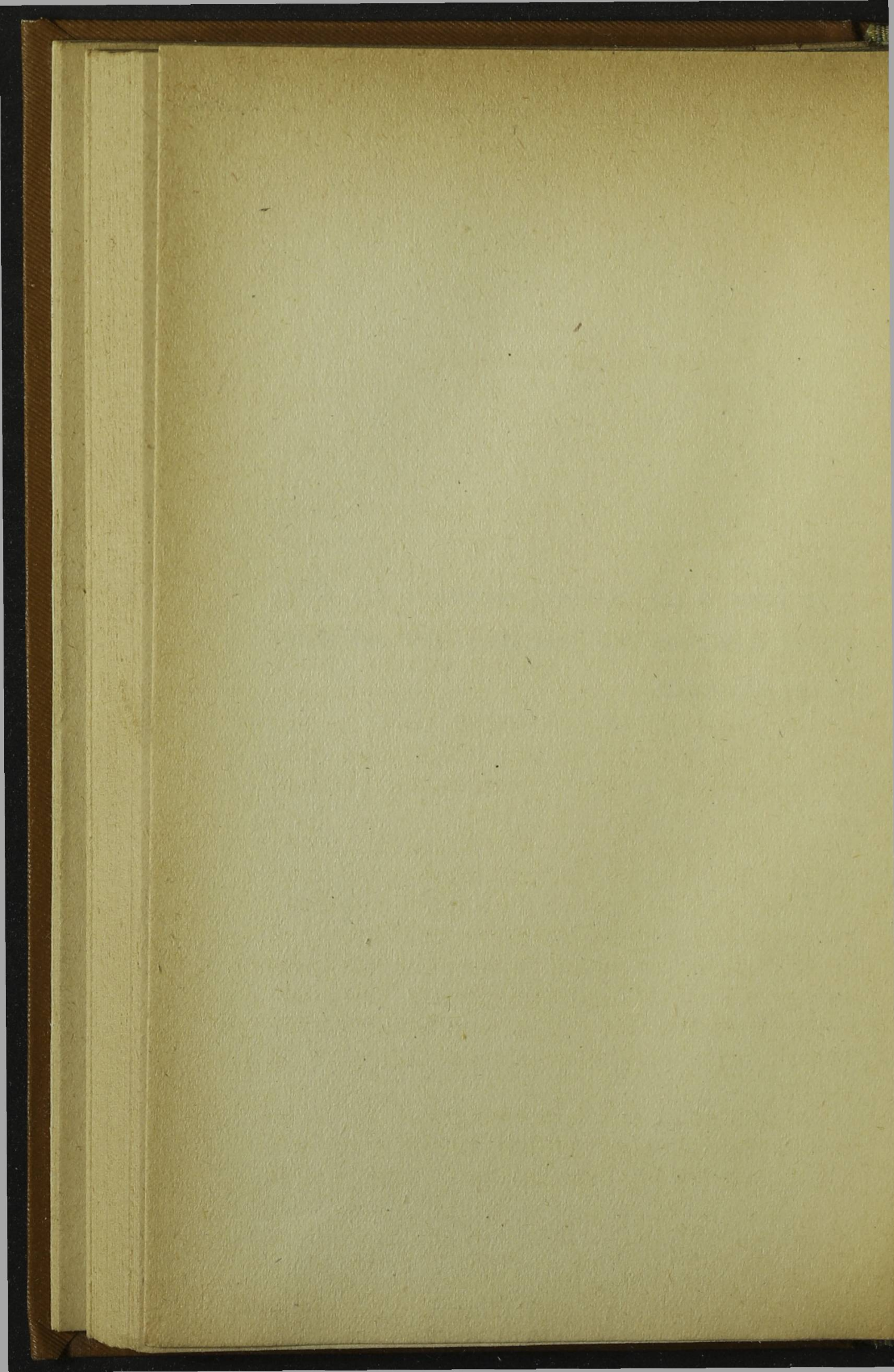
Dormez, mes deux mères!



Les Chroniques de Jean Heurtaut



Je joins à ces premiers souvenirs ces chroniques lointaines qui sont aussi des entretiens et des souvenirs.



LAZARINE HARMAX

Lazarine Harmax, fit Jean Heurtaut, plongé ce soir dans ses souvenirs d'opéra, vit le jour, il y a presque cent ans, dans une petite ville brabançonne. Ses parents tenaient, au coin de la vieille place d'Armes, tout près de l'Université, un café fréquenté, aux heures nocturnes, par la jeunesse dorée de l'endroit. Ils avaient pour l'attirer toute une nichée de belles filles, dont la destinée fut singulière et dont l'éblouissante carnation témoignait de la richesse du sang hollandais.

Le père Harmax, en effet, était de souche batave mais fixé en Brabant depuis longtemps. L'une de ses filles entra dans les ordres, une autre tourna la tête à un riche Anglais qui l'épousa et en fit une lady; les autres continuèrent à faire les délices du cabaret paternel détesté des bourgeois irréprochables et dont les adolescents parlaient à voix basse, en se donnant des coups de coude.

On prétendait que le père Harmax ne savait pas au juste combien de filles il avait et la chronique scandaleuse insinuait qu'il était non le

père, mais le grand-père de la dernière venue, Lazarine, dont on attribuait la naissance aux visites clandestines d'un grave professeur de droit. Si l'on mettait en doute cette historiette, la chronique scandaleuse faisait remarquer malicieusement combien Lazarine ressemblait aux filles du grave professeur.

Croyez en ce que vous voudrez. Je ne ressuscite ces antiques commérages provinciaux que pour évoquer le milieu où se développa Lazarine.

Jolie et belle sous son abondante chevelure brune, et déjà avertie de bien des choses, la fillette, qui semblait une femme en réduction, grandissait librement, dans l'animation du cabaret paternel.

Assise dans un coin, sur un tabouret, pendant que les habitués sablaient le champagne, elle chantait pour elle-même, d'une voix délicieuse qui s'éveillait et de jour en jour devenait plus forte et plus ardemment timbrée. Un musicien de passage, qui revint souvent pour l'entendre, s'extasia. On était au temps romantique des grands virtuoses. Il s'écria que Lazarine serait une étoile et détermina le père Harmax à envoyer la petite au Conservatoire de Bruxelles.

Elle fit en quelques années des progrès rapides.

On la dressa pour la scène lyrique et la petite ville apprit bientôt que sa jeune concitoyenne, âgée à peine de dix-huit ans, était engagée à l'Opéra de Paris, mais que, la veille de son dé-

part pour la France, elle chanterait *Lucie de Lammermoor* sur le théâtre communal.

Ce fut un début mémorable et Lazarine alla aux nues. Belle à damner les anges, pareille à une fleur venant d'éclorre et qui serait grisée de son propre parfum, elle chantait naturellement, comme un oiseau, d'une voix dont le timbre ressemblait à je ne sais quel métal sonore, qui mêlait la légèreté et la souplesse d'un soprano aigu à la richesse profonde d'une falcon.

Lazarine avait une voix de fête et de triomphe. Etrangère à la passion et aux malheurs de la fiancée de Lammermoor, elle s'enivrait d'elle-même, de sa beauté, du trésor de sa voix et elle communiquait à tous sa jeune ardeur. Jamais la joie de vivre n'avait été célébrée ainsi.

Adoptée tout de suite par le public parisien, elle fut une des reines du Second Empire. Paris s'énamoura de cette belle fleur humaine qui chantait. Elle fut l'enfant gâtée de cette brillante bande de casseurs d'assiettes et de cœurs dont le duc de Morny était le coryphée. Célèbre dans l'espace qui séparait l'Opéra du Jockey-Club et du Grand Seize, sa vie fut une fête vertigineuse. L'abeille impériale elle-même, dit-on, bourdonna parfois autour d'elle et le retentissement de ses triomphes scéniques et mondains émerveillait et scandalisait à la fois sa petite ville natale.

Elle y revint deux ou trois fois. Elle chanta *le comte Ory* et fut acclamée dans les concerts.

Elle était belle toujours, d'une beauté un peu endormie qui se réveillait soudain aux premières vocalises qu'elle égrenait. Elle jouissait de l'éclat de sa voix et plus peut-être que le public et souriait à tous, ceinte, selon l'image de Hugo, du flamboiement des yeux fixés sur elle.

Puis elle disparaissait, et Paris sans doute, l'eût gardée encore longtemps si la guerre de 1870 et le siège n'eussent mis en fuite les étoiles de l'Opéra. Elle revint en Belgique et fit pendant des années les délices du public bruxellois. Sa voix s'était épanouie comme une rose largement ouverte et jamais Marguerite de Navarre, la princesse de Sicile et la comédienne Philine n'eurent une interprète plus séduisante. Jamais sa voix ne fut plus triomphale. « Quand elle lance sa première note, disait un poète, il semble que s'allument à la fois tous les lustres d'une salle de bal ! »

Elle continuait d'avoir à la ville autant d'aventures que sur la scène. On raconte qu'un musicien de grand talent, chef d'orchestre de notre Opéra, qui brûlait pour elle d'un profond amour, essaya de la relever en l'arrachant à sa vie de plaisirs. Elle le regarda d'un œil étonné et ne l'écouta guère. Ce fut lui qui dut lui apprendre, note par note, le rôle de Vénus dans le drame de Wagner. Elle était musicienne dans l'ancien sens du mot et demeurait rétive au récit allemand.

Aussi, malgré les efforts du fidèle ami, fut-elle la Vénus malgré elle.

Mais tout passe et aussi l'enthousiasme des abonnés.

Un art nouveau envahissait notre scène lyrique. Elle quitta le théâtre après une suprême et inoubliable représentation de *Lucie*, acclamée par un public où l'on remarquait les admirateurs de sa jeunesse, accourus du fond de leur ville de province et qui firent de sa soirée d'adieux une soirée pareille à sa soirée de début.

Mais elle ne cessa pas de triompher dans les concerts. Sa voix demeurait inaltérable. Je me souviens de l'avoir entendue un soir sous les arbres du Waux-Hall. Elle chanta la vieille valse d'*Une Folie à Rome*, des frères Ricci. Une phrase voluptueuse et frémissante, puis un trille dans le médium de la voix, pendant que l'orchestre reprend la phrase initiale. Le long trille, sous les arbres, balancé d'une voix qui semblait éclore, fut un délice que je n'oublierai jamais.

Mais, hélas ! d'année en année, la voix perdit de son timbre.

Retirée dans sa ville natale, recueillie dans le cabaret où elle naquit par une vieille sœur qui survivait à toute la famille, elle entra peu à peu dans l'ombre et le silence. Elle chanta encore, une ou deux fois, dans des bals où l'on avait annoncé sa présence. Les musiciens de l'orchestre qui — le hasard est charitable — connaissaient l'accompagnement de la polonaise de *Mignon*, esquissèrent la ritournelle et Lazarine Harmax retrouva un instant sa voix de jadis. On la

reconduisait chez elle en triomphe, aux flambeaux.

Mais ce soir n'eut pas de lendemain.

Quelques jours après, elle essaya de chanter pour elle : sa voix était morte.

Elle ne lui survécut pas. Saisie d'un transport au cerveau, elle voulut, dans son délire, se punir d'avoir perdu la voix et, profitant d'un instant où elle n'était pas surveillée, se coupa la gorge au moyen d'un tesson de bouteille.

UN PETIT MONDE D'AUTREFOIS

L'autre jour, flânant le long de ces murs fleuris d'affiches multicolores qui font la joie des badauds, je tombai en arrêt devant l'une d'elles, peu criante et presque timide. Elle annonçait aux citadins que le Théâtre du Peuple préparait une saison d'opéra. On leur promettait *Le Trouvère*, *La Favorite* et quelques autres œuvres vénérables, chantées sans doute par des amateurs.

Je demeurai pensif, dédaigneux des plaisanteries faciles, évoquant la joie que doivent éprouver des Manriques et des Fernands d'occasion, arrachés pour un soir aux banalités de la vie ordinaire, lorsque tout d'un coup, par un mystérieux déclic de la mémoire, un souvenir d'enfance se réveilla dans mon esprit et je murmurai : « Ah ! oui ! *Les Adelpiques dramatiques !* »

Ces trois mots ne vous représentent rien ; en moi, ils ressuscitaient tout un petit monde d'autrefois, comme aurait dit Foggazaro.

C'était, car j'exhume ici des souvenirs de souvenirs, que je tiens de mes parents et de leurs amis, dans une petite ville flamande du Brabant, vers le milieu du siècle passé. Le romantisme

français avait gagné la province, lentement, car, en ce temps-là, les ondes d'un mouvement littéraire ne se répandaient pas avec la rapidité d'aujourd'hui. Vingt ans après 1830, le romantisme était encore, pour les provinciaux brabançons, une nouveauté. La jeunesse bourgeoise patricienne de ma petite ville, dont les représentants les plus riches avaient vu Paris et s'étaient grisés de musique, eurent l'idée de fonder un théâtre d'amateurs. Les uns avaient de la voix, les autres, de l'argent. Tous étaient audacieux et brûlés d'un feu admirable qu'ils communiquèrent à leurs parents, à leurs amis, à la société tout entière. Ils louèrent une grange, une caserne désaffectée, que sais-je? et en firent un théâtre, un vrai théâtre. Ils prirent un nom sonnante bien aux oreilles naïves qui ne le comprenaient pas et le retenaient d'autant mieux et *Les Adelphiques dramatiques*, prenant le taureau par les cornes, jouèrent et chantèrent, aux applaudissements de leurs concitoyens, les opéras célèbres du répertoire.

Ce fut, pendant quelques années, une ivresse, une contagion, un délire. *Norma* fit le maximum, et *Lucie* et *La Somnambule!* Les Adelphe avaient recruté, parmi leur entourage, des ténors, des barytons et des basses qui avaient du galoubet ou du creux et qui ne doutaient de rien.

Pendant le jour, Pollion, qui était dans le commerce, tenait ses livres et servait la clientèle; mais, certains soirs, en un éclatant costume de chevalier romain, il compromettait la drui-

desse avec élégance. On voyait, le lendemain des représentations périodiques, le moine Balthazar, se rendant à son bureau, échanger un salut fraternel avec le mélancolique Edgar courant au Palais de Justice plaider une affaire de mur mitoyen.

Et les rôles de femme?

Les Adelpmiques dramatiques avaient eu la sagesse de ne pas les offrir à leurs concitoyennes, bien que la petite ville comptât un certain nombre de Malibran et de Stolz restées injustement dans l'ombre, mais dont les rivalités n'eussent pas manqué de gâter les choses. Non! ils engagèrent deux ou trois chanteuses en renom, autour desquelles les plus galants papillonnèrent avec grâce et qui soupèrent avec eux, après l'opéra.

Leur œuvre prospéra et se développa pendant plus de dix années et plus tard, lorsque les survivants de la compagnie entendaient à Bruxelles *Norma* ou *Lucie*, ils se disaient l'un à l'autre, avec un soupir un peu avantageux : « Vous rappelez-vous comment nous chantions cela, nous autres? »

Ah! c'était le bon temps, me racontait-on jadis. Et en effet, vers le milieu du siècle passé, le romantisme avait ébloui et conquis la province. Le panache était honoré et tout le monde croyait à la Tour de Nesle. Pendant plusieurs générations, le coup de soleil romantique provoqua de magnifiques insolationes et les enfants des *Adelpmiques dramatiques* reçurent avec l'eau

du baptême, des prénoms d'opéra, de poèmes et de romans.

Je me souviens d'un vieux docteur aux longs cheveux blancs, qui était mon voisin, et qui était le père de trois ou quatre filles longues, frêles, blondes, vaporeuses et pareilles à des élégies vivantes. Lorsque, de grand matin, petit écolier chargé de livres, je passais devant la maison du vieux docteur, sa fille Esméralda, en négligé, lavait le trottoir à grande eau; sa fille Indiana nettoyait les carreaux des fenêtres et sa fille Malvina, en rupture d'Ossian, s'évertuait à faire briller la plaque de cuivre de la porte. Mais à midi, quand je revenais de l'école, Esméralda, Indiana et Malvina, en robes de faille, remplissaient le salon de leurs grâces pâmées. L'une d'elles, au piano, jouait l'*Orage* de Steibelt ou les premières romances de Mendelssohn; l'autre feuilletait un roman déjà oublié et la troisième, accoudée à la cheminée dans une pose de Muse, regardait au loin ne pas venir le bel inconnu.

Indiana! Esméralda! Malvina! sœurs charmantes et plaintives, où donc êtes-vous? Dans le paradis romantique réservé aux âmes déçues par la vie? Et vous, ô vieil huissier de ma petite ville, qui aviez une si belle bibliothèque où nous polissonnions, votre fils et moi, pendant que dans la salle voisine vous noircissiez du papier timbré, où donc êtes-vous aussi? Vous possédiez tous les romantiques français, vêtus de douces reliures et, je m'en souviens aujourd'hui, dans leurs éditions originales, illustrées par Nan-

teuil ou Devéria. Il y avait même dans un coin, trois manuscrits reliés, d'une superbe écriture ornée. C'était *Notre-Dame de Paris*, mis en vers par vous, Victor Hugo n'ayant pas eu le loisir de le faire!

Qu'est devenue cette œuvre unique? Quel est le collectionneur qui la possède?

Ah! qu'il eût été bon de vivre, à cette époque, dans une petite ville de province, au temps où *Les Adelpiques dramatiques* jouaient *Norma* et où les huissiers mettaient en vers les romans de Victor Hugo!

LE JARDINIER DE PHOENIX-PARK

C'était à l'heure du thé, dans une compagnie où dominaient des écrivains et des artistes férus d'analyse ou, comme nous avons pris l'habitude pédante de dire, des psychologues.

De quoi aurait-on parlé, sinon du drame qui se jouait à ce moment devant la Cour d'Assises d'Anvers? On commentait les dépositions piquantes, et la maîtresse de la maison, se tournant vers celui qu'on nommait le psychologue en chef, lui dit : « Que pensez-vous du jardinier, frappé d'amnésie quasi complète, et qui, à toutes les questions, répond par un tranquille : « Je ne m'en souviens plus »? »

Le psychologue n'en pensait pas grand'chose; mais il profita de l'occasion pour essayer une analyse de la mémoire, et la conversation, nourrie soudain d'un sujet intéressant, rebondit. Tous les buveurs de thé parlèrent tour à tour, et même à la fois. Et d'amusants paradoxes se mêlèrent à la fumée bleue des cigarettes.

Les uns soutinrent que la mémoire est un don; d'autres, qu'elle est une habitude. On tomba d'accord pour admettre que, si elle est un don natif, ce don peut cependant se développer par l'exercice, sous la pression d'une nécessité.

« — Chaque profession, fit un auteur dramatique, a sa mémoire particulière... Ainsi, moi,

je retiens les pièces du répertoire grâce à certaines répliques et à certains jeux de scène... »

« — Les bergers de ma ferme, fit un gentleman-farmer, reconnaissent entre cent la brebis qu'on leur a volée! »

« — Napoléon, jeta un général, saluait de leur nom les vieux grognards de la Garde, qu'il avait entraînés derrière ses éperons par toute l'Europe... Des soldats dont on pince l'oreille et que l'on appelle par leur nom, on en fait tout ce que l'on veut!... »

« — Il n'y a pas seulement, interrompit un vieux beau dont les aventures avaient alimenté la chronique scandaleuse, la mémoire des professions! Il y a encore la mémoire des passions. Contrairement à ce qu'affirme Rostand dans son drame posthume, don Juan se souvient des *mille et tre* et pourrait les caractériser toutes, l'une après l'autre, par quelque détail amoureux... »

« — Peut-être, fit la maîtresse de la maison, qui avait la réputation de ne pas être cruelle; mais j'ai lu quelque part que certaine grande dame du temps de Louis-Philippe, laquelle, disait-on, avait eu des bontés pour Adolphe Thiers, répondait à ceux qui faisaient allusion à cette passade : « Je ne m'en souviens pas, mais ce n'est pas impossible : il est si petit, et j'ai la vue si basse! »

« — C'est La Rochefoucauld, fit le psychologue, qui a écrit cette maxime : Les femmes oublient jusqu'aux faveurs que nous avons reçues d'elles! »

Un magistrat remarqua sentencieusement que les cambrioleurs et les voleurs ont une merveilleuse mémoire topographique, et un mélomane passionné révéla qu'il était capable de reconnaître les gens à leur voix parlée, même quand il ne les avait guère rencontrés, et après des années d'absence.

« — Moi, s'écria un des maîtres de la chronique, je suis incapable de retenir une date, un chiffre quelconque, mais je retiens tous les noms propres, toutes les anecdotes et tous les bons mots qu'on refait de siècle en siècle... Et la mémoire visuelle est chez moi si forte, que je vous dirai dans quel livre j'ai lu telle historiette, à quel endroit du livre, en haut ou en bas, à la page de droite ou à la page de gauche... »

« — Et moi, fit un poète, je ne retiens que les vers, mais avec une sûreté qui stupéfie les profanes, qui ne savent pas combien le jeu des rimes et du rythme facilite cet apparent tour de force... »

Un professeur ajouta que ses élèves retenaient d'autant mieux un texte latin qu'ils en comprenaient moins le sens... C'est la mémoire mécanique de l'oreille. Chaque sens, conclut-il, a la sienne.

« — Le toucher, interrompit le vieux beau; mais on le fit taire et le poète reprit, s'adressant au professeur : « Ce que vous dites de la mémoire mécanique de l'oreille est profondément vrai... Quand parurent, dans les jeunes revues symbolistes, les premiers sonnets hermétiques

de Stéphane Mallarmé, nous n'y entendîmes goutte; mais nous les récitâmes par cœur avec une maîtrise imperturbable... Quelque temps après, on en fit de savantes gloses, d'ailleurs contradictoires, qui les éclairèrent pourtant un peu... Du coup, nous ne parvînmes plus à les retenir! »

On se mit à rire et le psychologue en chef s'efforça de résumer le débat.

La mémoire complète, professa-t-il, n'existe donc pas, il n'y a que des localisations de la mémoire, plus ou moins vastes, déterminées par la profession ou les passions de l'individu... »

« — Dites-nous, fit la maîtresse de la maison, quel est l'être le plus heureux, celui qui a une grande mémoire ou celui qui n'en a presque pas? »

« — Le bonheur, riposta le psychologue dans une forme un peu elliptique, c'est quand on ne sait pas qu'on est heureux... Mais ce qui est certain, c'est que la mémoire nous donne une profonde richesse vitale et qu'un être qui serait dépourvu de cette faculté serait peu vivant... Non! il ne vivrait pas, car il n'y aurait entre ses actes pas plus de lien qu'il n'y a entre les strophes d'un poème dadaïste! Mais ce qui est clair pour moi, c'est que la mémoire complète, si elle existait, créerait des êtres supérieurs. Imaginez, pour nous borner aux choses de l'art, un poète qui aurait ce don absolu. Il se souviendrait de tous les rapports qu'il a observés entre les choses et son cerveau serait le plus riche répertoire d'idées que l'on puisse imaginer. La mémoire complète, ce serait le génie, le génie d'un demi-dieu! »

APRÈS « COSI FAN TUTTE »

On vient de jouer, sur le théâtre de la Monnaie, *Cosi fan tutte*, l'œuvre charmante et radieuse d'un musicien incomparable, le seul qui ne connut point la contraction de l'effort.

J'ai lu, avec le plus vif intérêt, les articles que cette reprise a inspirés à mes grands et savants confrères de la critique musicale, et j'ai constaté que la plupart d'entre eux, s'ils sont unanimes à célébrer le génie de Mozart, sont aussi d'accord pour juger le livret de l'opéra enfantin, insignifiant et médiocre.

Ce jugement me semble injuste, et je demande la permission de le discuter.

La question qui se pose est de savoir pourquoi un livret d'opéra ou de drame lyrique est bon ou mauvais.

C'est une question fort simple et que l'on résoudrait aisément, si on ne l'embrouillait pas d'une série de données inutiles, étrangères au problème, et, par conséquent, postiches.

Depuis qu'elle est née, la critique musicale est pratiquée par des écrivains, musiciens ou non, qui jugent le livret d'un opéra comme s'il était une œuvre littéraire, vivant de sa vie propre.

Ils le jugent comme un poème, c'est-à-dire au sens originel et propre du terme, comme une création complète, à laquelle rien ne manque et rien ne doit être ajouté. Ils l'étudient au point de vue dramatique sec, je veux dire indépendamment de la musique, et au point de vue de la beauté formelle. Or, quand on pose la question de cette manière, on est amené à trouver que presque tous les livrets des opéras célèbres sont enfantins et médiocres, enfantins par leur intrigue et médiocres par leur exécution. Que d'anathèmes les paroliers des grands musiciens n'ont-ils pas encourus et que de plaisanteries, plus redoutables que les pires anathèmes, n'ont-ils pas essayées? A-t-on assez pleuré sur la niaiserie du livret de *Fidélio* et assez plaint Beethoven d'avoir été réduit à jeter les fleurs sonores de sa musique sur une étoffe aussi misérable? Ne regrette-t-on pas encore, et avec quelle amertume, que la musique d'*Eurianthe* soit liée à un livret d'un ennui profond? Aucune des œuvres de Mozart, sauf peut-être *Don Juan*, n'a échappé au reproche d'être édifiée sur un poème ridicule. Les lazzi dont fut victime le pauvre Scribe, lorsque Meyerbeer mit ses scénarios en musique, sont restés célèbres. Et le livret de *Guillaume Tell* exerça pendant des années la verve de Banville et de Méry. Tout cela est amusant, voire même étincelant et étourdissant. Tout cela serait juste et mérité si les livrets qui servirent de prétexte et de point de départ à ces compositeurs pouvaient être considérés et jugés en eux-mêmes.

Malheureusement pour les mauvais plaisants, et même pour les bons, leur point de vue est inadmissible. Quand on pose la question comme il faut la poser, la seule réponse logique que l'on puisse y faire est celle-ci :

Il n'y a, au point de vue littéraire, ni bons ni mauvais livrets. Leur valeur dépend de la musique qu'ils ont inspirée. Si l'œuvre musicale est belle, c'est que le livret était bon; et si l'œuvre musicale n'est pas viable, c'est que le livret était mauvais.

Comme toutes les vérités méconnues, celle-ci a l'air d'être un paradoxe. Mais veuillez y réfléchir un moment : elle vous apparaîtra simple, naturelle, évidente. Le livret de *Così fan tutte* n'est qu'une assez banale comédie à déguisements et à méprises, soit ! Mais il a dû parler ou plutôt chanter à Mozart, qui en a fait un rêve sentimental d'une grâce divine, que sans Da Ponte, nous n'eussions jamais connu. Le dramatique vulgaire du livret de *Fidèlio* a fait éclater dans le cœur tumultueux de Beethoven l'orage pathétique qui s'y amassait en secret. Et tous les grands musiciens ont agi de même (*Così fan tutti*).

Il arrive que le musicien ne soit attiré que par un seul aspect du livret, et même qu'il le transfigure au point d'en changer le sens. Rossini n'a vu dans le *Barbier de Séville* de Beaumarchais que ce qui plaisait à son génie d'épicurien spirituel et brillant. Mozart, en empruntant au même Beaumarchais l'intrigue des *Noces de*

Figaro, nous a donné une idylle musicale qui se passe dans un monde supérieur.

Que le livret soit littérairement médiocre ou non, l'œuvre d'un rimailleur ou d'un poète de talent, peu importe ! Toute la question est de savoir s'il a inspiré un chef-d'œuvre. La musique, c'est une statue ; le livret, c'est le pieu intérieur qui la soutient. Il ne faut pas plus considérer à part le livret d'un opéra qu'il ne faudrait briser une statue pour étudier de près le pieu qui la tient debout.

C'est pourquoi l'autre jour, je me suis mis à rire en apprenant que le gouvernement met au concours un livret d'opéra. Le ministre a eu l'intention louable de piquer au jeu nos poètes et de faciliter le travail de nos compositeurs, je le reconnais ; mais il s'abuse s'il croit que ce concours fera surgir un bon livret. Si le livret couronné est bon, on ne le saura que s'il est repensé en musique par un compositeur de grand talent. En d'autres termes le jury chargé de juger ce concours, même s'il est composé d'hommes dont la compétence est incontestable, en sera réduit à couronner un livret qui sera peut-être bon ou qui sera peut-être mauvais, et dont le sort dépendra d'un musicien à venir.

Aussi conseillons-nous aux membres du jury de s'en remettre au hasard ou de consulter le phoque du Palais d'Été.

LE PÉCHÉ DES INTERPRÈTES

M. Lucien Guitry vient de s'essayer, sur le théâtre des Galeries, dans *Tartufe*. Il nous a dressé, avec sa carrure et sa maîtrise habituelles, un imposteur qui ne ressemble guère au personnage imaginé par Poquelin. Il n'entre pas dans mon sujet de discuter l'interprétation de M. Guitry, qu'il a cru devoir justifier dans une conférence préliminaire; mais je voudrais, passant du particulier au général, poser la question de savoir si le comédien a le droit d'aller à l'encontre d'une tradition solidement établie et jusqu'à quel point.

Il est évident que lorsqu'un écrivain de génie crée un type, il en fixe le caractère, au moins dans ses grandes lignes. Les premiers interprètes, le plus souvent stylés par lui, se conforment à ses intentions et c'est ainsi que naît ce que l'on nomme la tradition du rôle. Est-ce de cette manière que s'établissent les traditions, ce qui n'est pas la même chose que la tradition, et ce qui est même souvent le contraire? Les traditions sont des détails de costume, de jeux de scène, de diction, trouvés par tel ou tel comédien et qui, s'ils

paraissent heureux, sont adoptés par les comédiens qui lui succèdent et finissent par s'ajouter à l'image que l'on se fait du type inventé par l'écrivain.

Ces traditions, qui doivent souvent leur succès à la mode du temps, et que des régisseurs érudits se flattent d'imposer aux comédiens nouveaux, nul interprète n'est obligé de les adopter. Ce n'est point parce qu'un soir, dans la grande scène entre Agrippine et Néron, Mlle Georges, s'apercevant que Talma ne l'écoutait point, heurta d'un poing impatient le genou de Néron, qui tressaillit comme s'il sortait d'un rêve, que le geste de Mlle Georges et le frisson de Talma doivent être copiés par toutes les Agrippines et tous les Nérons à venir. Ce n'est point parce que Coquelin se mouchait bruyamment à tel alexandrin d'un couplet, que tous les comiques doivent se moucher à leur tour, avec bruit, au même endroit. Non ! Il est permis de rompre avec les traditions d'un rôle et, si l'on est applaudi, de remplacer de la sorte, sans le vouloir, des traditions caduques par des traditions nouvelles, d'ailleurs destinées à être remplacées à leur tour.

Mais il n'en est pas de même de la tradition, au singulier. Celle-là doit être, au moins dans une certaine mesure, respectée, car elle n'est en somme, que la pensée de l'œuvre et la volonté de l'auteur.

C'est cette règle qui n'est plus observée, c'est ce commandement qui n'est plus obéi. Sans doute

il est loisible au comédien, surtout quand il remplit un rôle complexe, d'en mettre en lumière certains aspects à peine indiqués par d'autres interprètes, à condition toutefois qu'il n'altère pas l'harmonie de l'œuvre et le caractère du personnage. Mais s'il va plus loin, s'il modifie essentiellement le type du héros, il n'est plus l'interprète fidèle et respectueux du génie, mais un déformateur vaniteux qui le trahit. S'il a beaucoup de talent, il intéressera peut-être les curieux, il scandalisera les lettrés et tirera quelque bénéfice du scandale; mais il commettra un gros péché contre l'esprit.

A transformer une comédie en drame, à faire par amour de la contradiction, le contraire de ce qui est logique et raisonnable, un acteur est assuré d'attirer violemment l'attention. Le courant de nos idées esthétiques est d'ailleurs favorable à ces tentatives paradoxales, qui sont le régal des snobs de tout acabit. Ce que l'on désire aujourd'hui, ce n'est pas créer, mais innover, c'est contrarier la raison pour la faire gémir, c'est bousculer le bon sens pour le faire crier. Etre différent, c'est le nouveau précepte. Et c'est pourquoi *Alceste* et *Tartufe* nous sont présentés comme des personnages de drame, en attendant que les héros de la tragédie nous soient présentés comme des personnages comiques.

On l'a déjà essayé. J'ai entendu un soir, à Bruxelles, jouer *Nicomède* de cette façon. *Nicomède* ne parvenait pas à éteindre la flamme lyrique de ses apostrophes, mais *Prusias* et son

épouse, pris d'un regrettable délire, introduisaient dans la tragi-comédie cornélienne, le couple ébauché par Alfred Jarry, le père et la mère Ubu.

De cette trahison, l'on passe aisément à d'autres, encore plus graves. Le travesti, qui est dans nos mœurs, sévit aussi sur les planches. La chronique parisienne raconte qu'un jour, dans une compagnie où brillait M. de Max, la grande Sarah confessait son désir de jouer Néron. « Alors, fit M. de Max, avec un beau geste de déférence, j'espère, ma chère amie, que vous me confierez le rôle d'Agrippine! »

Il est possible d'aller encore plus loin, et on l'a fait. Les interprètes refont la pièce qu'ils considèrent comme un scénario. Rossi, quand il nous jouait les drames de Shakespaere, coupait la plupart des scènes dans lesquelles il ne paraissait pas. Cette méthode n'est pas abandonnée, il s'en faut. Sarah n'a-t-elle pas emputé « Lorenzaccio » de son dernier acte? Et M. Gémier, tout récemment, allant encore plus loin que tous ses rivaux, n'a-t-il pas inventé de faire reparaître Shylock au dernier acte du *Marchand de Venise*, dans l'adorable idylle des jardins de Belmont? Il faut bien « être du dénouement », n'est-ce pas?

Si de grands artistes modernisent et tripataillent ainsi les chefs-d'œuvre, que n'osent les Delobelle, les Brichanteaux et le peuple subalterne des mentons bleus?

Ils ne sont pas faits pour la pièce : c'est la pièce qui est faite pour eux. Si leur rôle est le

plus long et le plus dramatique, la pièce est bonne. Sinon, elle ne vaut rien.

Un ténor méridional, qui faisait partie de la troupe du théâtre de la Monnaie, et que j'interrogeais un jour sur l'opéra nouveau que l'on répétait, me dit gravement et avec l'« assent », cette parole mémorable : « Cet opéra n'a pas le sens commun et je me demande si je ne vais pas rendre mon rôle... Figurez-vous, Monsieur, qu'au troisième acte, je dois me mettre à genoux devant le baryton, moi, un ténor ».

LA FORCE DE LA LÉGENDE

Un poète a dit que la Légende est la sœur de l'Histoire.

C'est la Légende qui est l'aînée. Née avant l'Histoire, elle a exercé, elle exerce encore, elle exercera toujours sur sa cadette une influence profonde et peut-être même est-elle destinée à lui survivre.

L'immortalité que donne la Légende est plus sûre, plus indestructible que celle que donne l'Histoire. La gloire appartient surtout à ceux qui se sont fait ou à qui l'on a fait une légende. Tâchez d'avoir une légende : la gloire vous viendra par surcroît.

Faut-il des exemples pour illustrer cet axiome, paradoxal seulement en apparence?

Quel autre exemple choisir, sinon celui de l'extraordinaire artiste qui vient de s'éteindre?

Essayez, par un effort d'imagination, de vous figurer ce qu'aurait été Sarah Bernhardt dépouillée de sa légende, et de toutes les légendes qui ont formé sa légende. Supposez qu'elle n'eût été qu'une comédienne rentrant dans l'ombre après avoir joué, une comédienne cachant sa vie, et dont la personnalité fût demeurée inconnue.

des spectateurs devant lesquels elle incarnait les grandes figures de la tragédie et du drame, en un mot une interprète fidèle employant son art à changer de visage et d'âme avec chaque rôle qu'elle remplissait. Aurait-elle connu cette célébrité universelle qui fit de son nom, pendant soixante ans, le nom le plus souvent prononcé et le plus sonore de notre époque?

Sans doute, elle eût été applaudie; sans doute on eût reconnu en elle une comédienne de grand talent; sans doute elle aurait eu ses partisans et ses fidèles; la critique eût été unanime à lui jeter des fleurs de papier; elle eût, comme dit Banville « mangé du sucre candi dans les feuilletons du lundi »; on eût salué en elle une dona Maria de Neubourg digne de Hugo, une Phèdre digne de Racine; bref, elle eût été l'égale de Mme Julia Bartet, mais elle ne fût pas devenue Sarah, la grande Sarah, la Muse, l'Inspiratrice, la reine des attitudes et la princesse des gestes, comme chantait Edmond Rostand, l'impératrice du théâtre et la personnification du génie français.

Cette gloire sans pareille, elle la doit à la légende qu'elle a créée et qu'on a créée autour d'elle; cette gloire, elle l'a obtenue en vivant lyriquement!

Oui, elle a vécu avec une audace lyrique. Loin de cacher sa vie, elle l'a, plutôt par élan naturel que par adroit calcul, étalée au grand jour. Elle est allée au-devant du reportage indiscret, de la badauderie importune. Elle a eu tous ses contemporains pour concierges. Elle a été célèbre

par sa maigreur, même après qu'elle eût cessé d'être maigre, s'il est vrai qu'elle l'ait été réellement. Elle a été célèbre parce qu'elle montait en ballon, parce qu'elle peignait, parce qu'elle sculptait, parce qu'elle couchait dans un cerueil en bois de rose, parce qu'elle apprivoisait des fauves, parce qu'elle avait cravaché Marie Colombier avec la cravache du maréchal Canrobert, parce qu'elle avait entraîné M. Jean Richopin à jouer *Nana Saïb* à son côté, parce qu'elle avait épousé Damala, parce qu'elle avait réclamé l'Alsace et la Lorraine à ses admirateurs de Berlin, en un mot, parce qu'elle avait traîné à sa suite, pendant plus d'un demi-siècle, tous les reporters, tous les chroniqueurs et tous les marchands de célébrité.

Assurément, si elle n'avait eu qu'un talent médiocre, le jeu n'eût pas réussi et la Légende ne l'eût pas baisée au front. Mais elle était belle et l'était devenue plus encore; elle avait une voix délicieuse, restée dans les oreilles du public lorsqu'elle eût perdu son timbre vanté; elle avait des gestes de strophe et des attitudes de déesse; elle portait avec un art incomparable des toilettes de rêve, qui semblaient émaner de son corps. Elle vécut à la lumière du jour, sur une scène agrandie, jouant le principal rôle d'un drame songé par elle, se contemplant dans tous les yeux, s'admirant dans tous les miroirs et continuant à être sur les planches, que le drame écrit s'y prêtât ou non, la créature unique qu'elle était dans la vie!

Elle était légendaire; elle ne cessera point de l'être; et l'Histoire, désarmée, s'inclinera devant la Légende.

Sarah est l'exemple le plus éclatant de la force de la Légende; mais elle n'en est pas l'exemple unique. Ils sont nombreux les écrivains qui doivent la gloire autant au rayonnement de leur vie qu'à la beauté de leur œuvre. Oui, Marie Dorval a fait plus pour la gloire de Vigny que la « Colère de Samson », George Sand a fait plus pour la gloire de Musset que « Lorenzaccio », et la proscription a plus fait pour la gloire de Hugo que « les Contemplations » et « la Légende des Siècles »! Et que serait Verlaine aujourd'hui, s'il n'avait pas connu le vagabondage, l'hôpital et la prison?

La Légende est le plus court chemin qui mène à la gloire.

J'ai rencontré, ce matin, M. Delautrecloche. Vous connaissez sans doute ce vieux Bruxellois, l'éternel ronchonneur, l'éternel mécontent, le contradicteur juré, qui est toujours d'un avis contraire au vôtre et qui, si vous faites mine d'abonder dans son sens, adopte votre opinion précédente afin de pouvoir encore vous contredire. Il a de l'esprit, du bagoût et un inépuisable trésor de mauvaise foi. Le rencontrer de temps en temps est un plaisir; vivre avec lui serait un supplice. Un tête-à-tête avec lui, s'il se prolongeait, se dénouerait fatalement par l'assassinat.

Or, ce matin, M. Delautrecloche était de belle

humeur contre la gendeletrie, comme il dit, et il fulminait :

« En avez-vous bientôt fini de vos centenaires et de vos banquets? Parce qu'un écrivain naquit il y a cent ans, vous le glorifiez comme s'il l'avait fait exprès et parce qu'un poète vient de publier sa première plaquette, vous organisez, en son honneur, un mauvais dîner, arrosé de vins douteux et de harangues ampoulées. Vous ne savez pas combien vous êtes ridicules!... »

Je l'interrompis doucement : « Centenaires et banquets, vous jetez tout dans le même sac. Moi, comme disent les députés, je demande la division ».

Malgré ses facéties, je lui dis que la coutume des centenaires ne me déplait point. J'affirmai qu'elle est pieuse, reconfortante et qu'elle honore le peuple qui l'adopte. J'ajouterai — je vous épargne la peine de lire mon discours — que l'on n'abuse guère de ces commémorations. Elles sont rares et presque toujours justifiées. Si l'on essayait de célébrer le centenaire d'un méchant écrivain, un grand éclat de rire ferait justice de cette entreprise téméraire. Pour que l'on célèbre le centenaire d'un écrivain, il faut qu'il ait eu du génie ou fait preuve d'un talent peu ordinaire. C'est la consécration du génie ou la consolation du talent. Ce sont des fêtes charitables qui, grâce au temps écoulé, ne ressemblent pas aux tapages de publicité menés par les cénacles autour d'écrivassiers vivants et qui débutent. La coutume des centenaires est excellente et, si elle

n'existait pas, il faudrait l'inventer. Revenez à Bruxelles, dis-je à M. Delautre cloche avec une ironie voilée, le jour de l'anniversaire de votre naissance et vous jugerez si je me suis trompé ce matin! ».

« Et les banquets, s'écria-t-il, vous allez aussi les défendre? Allez-y! Vous méritez qu'on vous en offre un! »

Je saluai — on m'en a déjà offert — et je poursuivis mon propos. Je n'aime pas beaucoup, lui dis-je, que l'on célèbre un événement d'ordre spirituel par l'absorption en commun d'un saumon sauce verte ou d'un homard à l'américaine; mais il ne faut pas être trop délicat, sous peine d'être seul. Les bonnes gens qui assistent à un banquet littéraire n'ont peut-être pas lu le livre dont ils célèbrent la publication, mais ils mangent et ils boivent en l'honneur de celui qui l'a écrit, et si cet hommage lui est agréable, je me demande pourquoi vous seriez plus difficile que lui. D'ailleurs il y a les toasts qui ne sont pas toujours des tartines... Vous n'avez certes pas oublié celui que porta, dans un banquet destiné à célébrer la publication du cinquantième livre d'un fécond romancier, un enfant terrible de notre corporation. Il proposa, pour clore la série des discours enflammés, de boire à la santé de celui des convives qui aurait lu les cinquante volumes.

Il ne faut pas condamner les banquets; mais on a le droit de penser qu'ils deviennent trop fréquents. Et surtout, il convient de ne pas sui-

vre la mode actuelle, qui consiste à saluer la naissance d'un premier livre par un repas-réclame en l'honneur du jeune auteur. Si son deuxième livre est mauvais et mérite, comme dit Oronte, d'être mis où vous savez, que ferez-vous? Direz-vous à l'auteur malheureux : « Ce n'est pas de jeu! Vous ne tenez pas vos promesses! Rendez le banquet! ». Attendez plutôt le cinquantième livre, ou même — ce serait plus sage encore — le centenaire de votre grand homme. Vous risquez moins de vous tromper.

Mais pourquoi donc M. Delautrecloche se fâchait-il ainsi contre les banquets? Ne tombait-il pas dans des plaisanteries faciles, usées et à la portée des calicots?

Le banquet, lorsqu'il est offert à tout le monde à tour de rôle, comme c'est le cas aujourd'hui, n'est-il pas un rite désuet? Quand tous les écrivains, par ordre alphabétique, auront eu leur banquet, ce sera comme si l'on n'avait jamais rien fait pour eux. Sans doute, quand M. Maurice Barrès, déjà conducteur d'esprits, imagina de célébrer par un banquet je ne sais plus quel livre de Jean Moréas, il eut une idée originale et profitable; mais le boulangisme littéraire, comme l'autre, n'est plus qu'un souvenir déjà effacé.

Non! si l'on veut forcer la main, je ne dis pas à la gloire, mais à la célébrité, il faudrait trouver autre chose. On est sur la voie de nouvelles méthodes, d'une modernité merveilleuse. Il y a d'abord l'accusation de plagiat qui, si

elle est adroitement provoquée et lancée, procure à l'auteur, au moins pendant quelques semaines ou quelques mois, une honnête notoriété. Il y a ensuite la publicité par le cinéma, qui n'est pas à dédaigner. On peut promener sur l'écran, par le monde crédule, le portrait du potache de dix-sept ans qui vient de publier un roman et le roman lui-même, orné d'écriteaux en lettres de dix pieds, dans un ruissellement de lumières multicolores et changeantes.

Si l'on veut être plus moderne encore, pourquoi l'auteur débutant ne ferait-il pas distribuer par la poste, dans des enveloppes illustrées d'un dessin prometteur, l'énumération des succès remportés, sous les myrtes de Vénus, par le poète des *Appendicites langoureuses*?

Pourquoi, puisque nous sommes d'une race qui se distingua dans le passé par son amour des cérémonies magnifiques, ne pas célébrer le premier livre de M. Durand ou de M. Dupuis par un cortège pédestre, équestre et à grand orchestre? Des trompettes thébaines annonceraient la cavalcade, où prendraient rang, sous des costumes dessinés par nos meilleurs artistes, des représentants du cénacle de l'illustre Durand ou de l'incomparable Dupuis. Des cartels grandiloquents apprendraient aux masses le chiffre du tirage, constaté par des huissiers de comédie. D'autres cartels voueraient au mépris public le critique qui aurait méconnu le héros et répandraient par la ville l'anathème : « Honte à Tartempion! ». Enfin, le jeune génie apparaîtrait

sur un char triomphal, éventé par les Aspasies du jour. Et l'on irait ainsi de faubourg en faubourg, de ville en ville, de province en province, aux acclamations d'un peuple conquis! en province, aux acclamatinos d'un peuple conquis!

M. Delautrecloche adopta mon avis; mais comme je ne le contredisais point, il me quitta en me lançant ce trait du Parthe : « C'est vieux, tout cela. Rappelez-vous le poète qui chantait jadis :

« Et l'on n'a pas été grand'chose
Tant qu'on n'a pas été bœuf gras! »

L'AGE DU BALCON

Il y a, dans la vie de la plupart des écrivains, une heure où ils éprouvent le désir de jouer un rôle politique. Ce désir les prend pendant leur maturité. C'est l'âge ingrat, une manière de retour d'âge, l'âge du balcon.

Pendant vingt ou vingt-cinq ans, l'écrivain a vécu pour son art, détourné de l'action publique qu'il méprise, n'ayant qu'une ambition : réaliser une chose de beauté, cette chose de beauté qui, selon Keats, est une joie pour toujours. Mais, si les œuvres de beauté pure portent leur récompense en elles-mêmes et assurent au poète le suffrage d'une élite, elles ne remuent guère le cœur de la foule, dont la grande voix confuse assourdit les oreilles du travailleur solitaire et fait monter jusqu'à lui, comme un ironique défi, les ovations décernées aux tribuns conducteurs d'hommes.

Alors, l'heure sonne où le poète se dit : « Je les vauds bien. Moi aussi, j'ai ma conception de la société et du monde. Moi aussi, j'ai un mot à dire. Pourquoi ne le dirais-je pas? ». Alors, il sort de sa chambre d'étude, ouvre toute grande

la fenêtre du balcon et, fatigué d'être la voix de quelques-uns, se flatte de devenir l'organe de tous.

C'est l'âge du balcon. Et l'on voit l'écrivain, la veille encore, indifférent au siècle, s'intéresser à tout, donner son avis sur tout, intervenir dans tout. Lui qui avait pour Cléon le mépris d'un Aristophane, le voilà qui brigue un mandat politique, court les meetings et les clubs et rêve de s'établir politicien et conducteur d'esprits. Du haut de son balcon il saute à pieds joints en pleine foule, en plein suffrage universel.

Le plus souvent, il est mal préparé à l'action publique et sa naïveté qu'il a gardée comme un trésor, et qui lui a inspiré de belles œuvres, le jette dans un monde inconnu et lui fait commettre des sottises. Mais il est acclamé, suivi et porté par une clientèle qui tire parti de son nom et bientôt la popularité l'enivre.

C'est l'âge du balcon.

En France, pays sonore, l'écrivain est plus exposé qu'ailleurs à la tentation du balcon.

Relisez l'histoire de la littérature française; vous serez ébahi de constater combien, depuis la Renaissance, s'est développé l'amour du balcon. Ronsard, le joaillier des sonnets et des odes, le connut lorsqu'il rimait son Discours sur les affaires du temps. Racine aussi ne succomba-t-il pas à la tentation lorsqu'il écrivit, pour Louis XIV, certain mémoire politique qui lui valut sa disgrâce? Au siècle suivant, presque tous les écrivains ont leur balcon. Tous sont travaillés

par l'amour des réformes et l'appétit des nouveautés. Au XVII^e siècle, les écrivains qui balconnent sont l'exception. Au XVIII^e siècle, ceux qui ne balconnent pas sont l'exception. Et depuis, le vertige du balcon a grisé la république des lettres.

Il y aurait, pour un érudit féru de littérature, un joli livre à écrire sur les tentatives politiques des grands écrivains du romantisme. Quand Lamartine, devançant l'âge ingrat apparut au balcon où l'appelaient à la fois la générosité de sa nature et la spontanéité d'une éloquence merveilleuse, la France tout entière lui fit fête. Il n'eut pas besoin, comme le lui conseillait ironiquement le poète de « Némésis », de demander un siège aux électeurs de Jéricho. Il eut tous les sièges qu'il voulut, mais hélas ! la lune de miel du chanteur et de la foule ne dura pas longtemps. Malgré son génie, il ne sut rien prévoir et sa chute fut aussi retentissante que celle d'Icare, et de toute son ivresse publique, il ne reste qu'un incomparable poème, qu'il aurait d'ailleurs pu composer sans paraître au balcon : « La Marseillaise de la paix ».

Victor Hugo balconna plus encore. Son évangile politique était vague et confus, et ses discours, qui excitèrent la verve de Louis Veillot, font aujourd'hui sourire à cause de leur emphase et de leur fer-blanc. Mais le balconnage lui valut l'exil sur un rocher et c'est à cet exil que nous devons les plus beaux poèmes de la littérature française. Le grand Mécène qui fit,

à son insu, éclore ces merveilles, c'est le tyran, Napoléon III! Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, ni à Jersey.

Sait-on que Vigny, lui aussi, fut tenté par la vie publique et qu'il brigua un mandat de député? « Brigua » n'est pas le mot, car l'idéaliste Stello écrivit aux électeurs qu'il les estimait trop pour venir solliciter leurs suffrages. Stello eut sept voix.

Balzac eut des velléités d'action et, comme Voltaire se passionna pour l'affaire La Barre, se passionna pour l'affaire Peytel. Emile Zola s'en souvenait-il, quand il prit parti pour Dreyfus?

Faut-il citer, parmi les écrivains contemporains, ceux dont le balcon est pavoisé aux couleurs de l'Action française, et qui se vantent de dresser sur le cadavre du romantisme démocratique la nouvelle politique traditionnelle et classique?

En Belgique, jusqu'ici, les écrivains n'ont pas ouvert leur balcon; mais ils ne manqueront pas de le faire un jour, et ce jour-là on ne s'ennuiera pas au Parlement, mais encore Pégase deviendra cheval de course.

L'OBJECTION DU PHILISTIN

Le cénacle s'était réuni, un soir. C'était dans une mansarde, mais quelle mansarde ! Une mansarde modern-style, dernier cri, et décorée de si étrange manière qu'elle devait ressembler au cerveau des jeunes esthètes qui la remplissaient. Des rapins l'avaient ornée de peintures cubistes, où les vieilles lois de la perspective et de la pesanteur des corps étaient niées avec la plus amusante frénésie. On brûlait des parfums anonymes et l'on buvait dans des récipients bizarres des liqueurs qui donnaient du génie à ceux qui avaient déjà la foi. Il y avait réunion plénière : poètes, philosophes, peintres, sculpteurs, musiciens. Quelques muses, débutant dans la carrière, étaient prêtes à l'extase intellectuelle ; et, pour raffiner le plaisir, on avait invité deux ou trois philistins, parmi lesquels votre chroniqueur indigne et un receveur de l'enregistrement qui avait des lettres.

Les philistins, qui avaient conscience de leur infériorité ne disaient rien et les autres parlaient tous à la fois, ce qui, dans les cénacles, est la meilleure façon de s'entendre.

Ayant l'oreille fine, exercée par le métier de reporter parlementaire, je parvins, sans trop de peine, à suivre trois ou quatre conversations parallèles. Je compris qu'on récitait l'Évangile selon Cocteau, Picasso et Picabio, tandis qu'on célébrait à grands bouquets d'interjections le jeune poète slave qui a proclamé dans une strophe enflammée que sa tête est pareille à une lampe à pétrole. Un autre groupe murmurait et hurlait tour à tour : « La Vie! La Vie » et la manière dont les coryphées prononçaient les majuscules était profondément impressionnante. Un autre groupe encore poussait une sorte de cri de guerre où revenaient sans cesse les mots « automobile », « avion », « cinéma ». Profitant d'un moment où les célébrants étaient fatigués de crier, un poète récita une « promenade-état d'âme » dans laquelle il avait noté les numéros des tramways qu'il avait rencontrés. Les muses transportées l'acclamèrent tellement qu'il ne put continuer. Et le joyeux tumulte recommença de plus belle.

Je compris aussi qu'on était en train de régler définitivement le compte des classiques, des romantiques, des naturalistes, des parnassiens et même — j'en frémis encore — des symbolistes. Un joli jeune homme timide s'écria en rougissant que le vers n'était pas encore libéré et que Laforgue ressemblait à une sorte de Casimir Delavigne. Un autre, excité par cette prouesse, promulga, monté sur une chaise, que Dante fut un petit Gezelle et Victor Hugo un précurseur de Saint-Pol-Roux le Magnifique.

Le jeu de massacre se poursuivit de la sorte avec une furie admirable et personne ne fit remarquer que les « haut-parleurs » dont l'érudition était cubiste, brouillaient singulièrement les noms, les œuvres, les dates et les écoles.

Les philistins se tenaient très bien. Ils criaient plus fort que les autres et déployaient une intransigeance féroce. L'un d'eux proposa d'aller bouter le feu aux Musées, à la Bibliothèque royale et au Palais des Académies.

Seul, le vénérable receveur de l'enregistrement gardait un silence impénétrable. Ce silence, à la longue, finit par être remarqué, par devenir gênant, énervant, intolérable. Et tout à coup, le dernier symboliste étant massacré, vingt poings menaçants se tendirent vers celui qui faisait scandale et vingt voix exaspérées clamèrent : « Qu'est-ce que vous dites ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Je ne vous permets pas de dire cela ».

Ce fut un moment critique ; mais le receveur de l'enregistrement ne broncha pas. Avec un bon sourire et d'une voix très douce, il dit : « Messieurs et Mesdames, je n'ai rien dit et je n'ai rien à dire. Mais je vois bien que vous désirez que je dise quelque chose... Eh bien ! puisque vous l'exigez et pour vous payer mon écot, je vais vous confesser l'inconsolable regret qui ronge ma vie. Vous le savez peut-être, je possède une bibliothèque et j'ai de la lecture. Jusqu'au jour où je vous ai connus, j'admirais les écrivains dont vous venez de démontrer l'infériorité. Maintenant, c'est vous que je lis, que je dévore

et que j'admire. Seulement, mon bonheur n'est pas complet. Ces écrivains des époques périmées, que je cultivais naguère et dont je confesse aujourd'hui le néant, m'étaient familiers. Je connaissais leurs œuvres jusque dans leurs détails; j'en récitais par cœur des passages, des strophes, des vers qui demeuraient dans ma mémoire et qui ornaient ma pauvre conversation. Mais vous, vous que j'admire et par qui j'ai remplacé mes dieux abjurés, vous avez tué ma mémoire. Je parviens encore à retenir votre nom et parfois le titre de vos œuvres; mais quant au reste, j'ai beau m'appliquer et m'efforcer, je n'en retiens ni un passage, ni une strophe, ni un mot, ni un adjectif... J'en suis honteux, j'en souffre; pardonnez-moi! ».

Quelques rapins menacèrent de peindre en vert la calvitie du pauvre homme; mais un grand éclat de rire s'éleva et soudain dix voix joyeuses renforcées bientôt par toutes les autres, s'écrièrent : « Je l'ai reconnu! C'est Libeau! ».

Profitant de la diversion, nous entraîâmes le receveur de l'enregistrement. L'air froid de la nuit rendit la raison aux philistins, et le receveur vénérable, prenant congé de nous, dit avec douceur : « Ils ne m'ont pas expliqué ce qui m'arrive. J'espère qu'ils le feront par écrit! ».

UN PETIT TRAITÉ DU MUFLISME

J'ai trouvé, l'autre jour, un petit cahier relié, d'une centaine de pages couvertes d'une écriture élégante et rapide, et dont la lecture m'a diverti.

Ce manuscrit anonyme porte comme titre : « Traité de muflisme »; et comme sous-titre, entre parenthèses : « Remarques et conseils dédiés aux débutants ».

Il est orné d'une petite préface substantielle, ainsi conçue :

« Prosper Mérimée, dans une lettre au docteur Véron, parlant d'un ami dont il ne cite pas le nom, écrit : « Il est bienveillant, sensé, spirituel, et s'intéresse à tout. Il a ce qu'il y a de plus rare aujourd'hui, de la coquetterie. Il veut plaire et plaît ». Que dirait Mérimée maintenant, si, pour son malheur, il revenait parmi nous? Il se vengerait sans doute en traçant le portrait du muflle contemporain. Il n'aurait pas besoin de faire remarquer que le muflle manque de coquetterie, et, pour le dresser devant nous, il lui suffirait de prendre le contre-pied du joli portrait qu'il fait de son ami. Le muflle, en effet, est mal-

veillant, bête et sans esprit. Personne ne lui plaît et il ne veut plaire à personne. Il ne s'intéresse à rien, si ce n'est à lui-même, et le montre grossièrement. Ce dernier trait est essentiel et distingue le mufle de l'égoïste.

On naît mufle, comme on naît poète; mais le muflisme, comme le don poétique, est susceptible de développement. Je connais quelques jeunes mufles qui ne sont pas encore entièrement conscients et organisés. Ce sont des débutants qui ont besoin, pour arriver promptement à leur complète efflorescence, d'être conseillés et guidés. C'est à leur intention que j'écris ce petit traité du muflisme. »

Ce bout de préface est excellent, et le traité tient les promesses de la préface. Il est divisé en petits chapitres concis qui portent ces titres séduisants : « Le muflisme dans la rue — dans les tramways — dans les théâtres — dans les salons ». Ce sont tantôt des observations rapides, tantôt des croquis en trois coups de crayon, tantôt des conseils pratiques d'une ironie charmante.

Je transcris ici quelques lignes du chapitre intitulé : « Le muflisme dans la rue » :

— Marchez dans la rue comme si vous étiez seul. Les autres n'ont qu'à faire comme vous.

— Si une dame est sur le point de vous croiser sur le trottoir, et qu'elle semble vouloir tenir le haut du pavé, prenez-le lui.

— Si, au contraire, elle semble vouloir vous le laisser, obligez-la à le prendre.

— Dans les deux cas, vous pouvez jouer du coude ou de l'épaule. Elle est dans son tort. La rue vous appartient.

— En vertu du même principe, si vous voyez un passant arrêté à lire une affiche, passez en vous cambrant entre l'affiche et lui. Les passants dont l'éducation est faite, lorsqu'ils s'arrêtent pour lire une affiche, se placent d'ailleurs sur le bord du trottoir.

— Si quelqu'un vous salue, demandez-vous d'abord si vous avez quelque intérêt à le reconnaître et à laisser voir que vous le saluez. Ceci ne s'applique, bien entendu, qu'au salut des passants habillés comme vous et appartenant à la même condition sociale. Devant un inférieur, si l'on veut se faire une réputation de gentleman, on se contente de renfoncer son chapeau sur la tête, d'un geste condescendant et familial.

— Il n'est pas indispensable de saluer les dames que vous connaissez — vous êtes si absorbé par de hautes préoccupations — excepté si vous avez des raisons de croire que, pour un motif quelconque, elle ne tient pas à être reconnue. Dans ce cas, saluez-la avec la plus courtoise insistance; et, quand vous serez chez elle, ne manquez pas de faire allusion au jour, à l'heure et au lieu de votre rencontre.

Le petit chapitre sur le muflisme dans les tramways est, comme vous le pensez bien, abondant en préceptes profitables. Je cite de nouveau :

— Il n'est pas de votre dignité de monter

dans un tramway presque vide. Vous vous feriez remarquer. Attendez qu'il en passe un qui soit encombré. Celui-là est le vôtre. Pénétrez-y vaillamment, et s'il reste encore une place, prenez-la non moins vaillamment.

— Si vous marchez sur le pied de quelqu'un, ne vous retirez pas : appuyez ! Les gens sur le pied desquels on marche le font exprès. Et, surtout, ne vous excusez pas : on croirait que vous avez tort. N'oubliez pas, enfin, qu'il y a deux sortes de pieds : les vôtres et ceux des autres.

— Ne cédez jamais votre place à personne, ni à une femme, ni à un vieillard. Ils ne vous remercieraient pas avec l'effusion voulue.

— D'ailleurs, les femmes et les vieillards n'ont qu'à monter dans les tramways presque vides, ceux que vous ne prenez jamais.

— Quand vous montez dans un tramway, ayez soin d'allumer un cigare. Tirez-en de grosses bouffées de fumée et secouez votre cendre avec impartialité. C'est une façon élégante de gagner un peu de place.

— Quand un tramway s'arrête encombré, montez-y comme à l'assaut, sans laisser descendre les gens arrivés à destination. Leur devoir est d'attendre, même si le tramway se remet en marche.

— Si un voyageur, qui obéit aux vieilles règles de la civilité non puérile mais honnête, descend un instant de la plate-forme pour faciliter la descente des autres voyageurs, rappelez-le à l'esprit moderne en lui prenant élégamment sa

place avant qu'il remonte sur la plate-forme. C'est un joli jeu, mais qui demande de la dextérité.

— Ne manquez pas d'être rogué avec le receveur. Vous êtes certain de passer pour un personnage.

Après le chapitre du muflisme dans la rue et du muflisme dans les tramways, vient un chapitre consacré au muflisme dans les tavernes et les restaurants. Il est trop long pour que je le transcrive tout entier. Je me borne à découper quelques extraits qui dénotent un vif esprit d'observation.

Les voici :

— Si vous pénétrez dans un café accompagné de votre femme, de vos enfants, de votre belle-mère et de votre chien, et qu'il y ait peu de monde et que, dans un coin, loin d'un certain nombre de tables disponibles, vous aperceviez un monsieur plongé dans sa correspondance, vous piquez droit sur lui, prenez possession de la table voisine et de la sienne, de manière à l'encercler de verres et de bouteilles. Est-ce que vous faites votre correspondance au café, vous?

— Entamez alors une de ces conversations bruyantes qui font, à l'étranger de passage, l'effet d'une dispute. N'empêchez pas vos enfants de crier ni votre chien de japper. Si le consommateur assiégé donne des signes d'agacement, redoublez d'éloquence et dites, avec un soupir de satisfaction : « Cette taverne est bonne. On y est à l'aise! ».

— Si, n'y tenant plus, le consommateur hèle le garçon et fait transporter son bock, le buvard et l'encrier sur une autre table, vous pouvez constater tout haut, qu'il y a, chez nous, des gens très mal élevés.

Après les conseils relatifs aux cafés, les conseils relatifs aux restaurants :

— Si, à l'heure du déjeuner ou du dîner, vous entrez dans un grand restaurant, ne vous installez pas tout de suite à la première table disponible. Cela manquerait de chic. Faites, au contraire, lentement, le tour de l'établissement; regardez les consommateurs des pieds à la tête, et regardez-les de manière à leur faire comprendre qu'ils ont tort d'être là. Puis, après avoir gourmandé les garçons, daignez vous asseoir. C'est une bonne manière de vous affirmer.

— Quand vous serez attablé, consultez longtemps et à haute voix la carte. Regrettez l'absence de certains plats distingués. Si le maître d'hôtel vous en propose un autre, dites-lui, avec une moue : « Pour qui me prenez-vous? »

— Si vous vous résignez à toucher des dents un plat du jour dont on mange aussi aux tables voisines, ne manquez pas de vous dire, très haut et comme si vous vous parliez d'un bout de la salle à l'autre : « Qui donc peut avaler ces choses-là? » Vous vous attirerez ainsi une grande considération.

— Si vous êtes avec des amis que vous traitez, ayez soin de faire votre menu de façon que tous les consommateurs l'entendent, et, au lieu de

régler discrètement l'addition, discutez-la méticuleusement, en faisant sonner les chiffres. Il sera utile aussi d'étaler, en les comptant, les billets de banque que vous déposerez dans l'assiette.

— Que le pourboire soit retentissant. Vous pouvez dire à vos amis, avec une désinvolture élégante : « Si j'étais seul, je ne donnerais pas autant ! »

— Quand vous passerez « au vestiaire », ne manquez pas d'exprimer votre mépris pour le chapeau, le pardessus ou la canne qu'on vous présentera par erreur.

— En vous retirant, faites comme en entrant : traversez la salle en regardant tous les consommateurs sous le nez. Vous n'aurez point passé pour un être quelconque. Vous aurez été vous-même. Tout est là.

Suivent quelques conseils relatifs au théâtre.

— Sous aucun prétexte, n'occupez vos places avant le lever du rideau. Il est provincial d'arriver quelque part à l'heure. Au théâtre, vous auriez l'air d'avoir des billets de faveur.

— Conduisez-vous dans les théâtres comme dans les tramways. Affirmez-vous sur les pieds de vos voisins.

— Les échanges de vues que vous aurez avec les ouvreuses ne doivent pas être confidentiels.

— Il en est de même des réflexions que vous échangerez avec votre moitié sur les spectateurs qui vous entourent.

— On affirme sa personnalité en parlant très haut dans les moments où la salle est attentive, en riant aux éclats lorsqu'elle est émue et, si elle rit, en vous exclamant : « Comment peut-on rire d'une chose pareille? »

— N'oubliez pas de vous lever avant la chute du rideau et de bousculer vos voisins pour gagner le couloir, car sinon, tout l'effet de votre soirée serait perdu. Mais une fois dans le couloir, vous pourrez vous arrêter et vous retourner.

— Confondez le vestiaire avec une tranchée.

LA MALLARMÉITE

Un petit groupe d'écrivains français vient de fonder, à Paris, la *Société Mallarmé*.

Cette société a pour objet — c'est le français du communiqué — de réunir tous ceux qui gardent le souvenir pieux du maître et de l'ami incomparable et aussi tous ceux qui, ne l'ayant pas connu personnellement, n'en ont pas moins le culte de sa mémoire.

Les fondateurs de la société ne disent pas qu'ils se réuniront pour comprendre le poète. Ils ne se proposent point de créer des chaires du haut desquelles on expliquera les poèmes du grand homme.

Ils ont raison, profondément.

Si l'on comprenait Stéphane Mallarmé, ses fanatiques ne l'admireraient plus. Plutôt que de l'expliquer, mieux vaudrait le rendre encore plus incompréhensible. Parmi les fondateurs de la société, il en est plusieurs qui, je n'en doute pas, s'y appliqueront. On peut compter particulièrement sur un philosophe redoutable, M. Albert Thibaudet, pour qui *Le Satyre* de Victor Hugo est un poème aussi fermé que *L'Après-midi d'un Faune*. Nous suivrons ses travaux avec intérêt.

Il est probable que Stéphane Mallarmé survivra comme un cas pathologique, ou si l'on

préfère, au sens scientifique du mot, comme un monstre .

L'homme était charmant et commandait la sympathie. Il avait de beaux yeux et une jolie voix de gorge. Dans le privé, il semblait timide et décevait ceux qui s'attendaient à trouver un faiseur de boniments. Il avait de l'esprit et parlait une langue délicate et claire. Ses soliloques, lorsqu'il recevait ses amis, n'avaient rien d'hermétique. Tout au plus étaient-ils un peu tendus par la nécessité de commencer avec la réception et de finir avec elle, car, s'il s'était tu, ne fût-ce qu'un instant, personne n'aurait osé souffler mot et il se serait établi un silence définitif, qui eût sonné la mort des réunions de la rue de Rome.

Stéphane Mallarmé passa par Bruxelles, il y a très longtemps. On le vit à la tribune du *Cercle Artistique*, où il fit une lecture sur Villiers de l'Isle-Adam. Il apparut charmant, élégant, sympathique et après un salut compréhensible, se mit à lire une étude dont les phrases étaient si enchevêtrées et si bizarrement construites que personne n'y comprit goutte. Cette lecture dura presque trois heures. La salle peu à peu se vidait. Nous étions quelques-uns qui connaissions le poète et qui tenions bon. Quelqu'un murmura : « Il a juré de rester ici le dernier ! » Ce fut un moment — un moment de deux ou trois heures — inoubliable et unique.

José Maria de Hérédia, qui aimait Mallarmé, disait de lui : « Ah ! quel causeur ravissant ! Comme il est clair sans cesser d'être spirituel et

spirituel sans cesser d'être clair! Mais on lui a jeté un sort : devant le papier il perd la tête! »

A part les poèmes de sa première manière, tout imprégnés de Baudelaire et qui ont un sens, ceux qui lui valurent l'admiration des jeunes symbolistes sont des rébus, des rébus écrits en rimes sonores, et parmi lesquels brille parfois un vers admirable et fulgurant. L'ensemble est d'une obscurité augurale.

Cette obscurité, on a essayé d'en rechercher les causes. Quelqu'un, qui avait de l'humour, soutint que, traduit en anglais, les poèmes de Mallarmé devenaient d'une grande clarté. D'autres, moins excentriques, prétendirent, et ils n'avaient pas tort, que si les vers de Mallarmé étaient obscurs, c'est qu'il supprimait systématiquement le rapport entre les idées, laissant sur le même plan verbal la comparaison et l'objet comparé. D'autres enfin, et ils avaient raison aussi, attribuèrent son hermétisme à l'habitude de suggérer les choses sans les nommer.

Quoi qu'il en soit, il est le poète le plus obscur, non seulement de la littérature française mais probablement de toutes les littératures. A ce titre, son nom s'incrusterà dans l'histoire de la poésie. Son culte sera pratiqué, de période en période, par une petite minorité de délicats, dont certains s'acharneront à être aussi obscurs que lui. Ils n'y parviendront pas, faut-il le dire? Pour les uns, la Mallarméite sera une pose inoffensive et pour les autres une distinguée maladie.

Je souhaite longue vie à la jeune société,

DE LA TIMIDITÉ

C'était l'autre jour, dans un salon. La compagnie était nombreuse. Un jeune homme, obligé de prendre congé le premier, fit une sortie lamentable, bousculant les chaises, marchant sur les pieds des dames, rouge comme une tomate et des perles de sueur au front.

Un léger rire salua son départ et quelqu'un dit : « Quand la timidité est poussée à ce point, elle devient une maladie ».

Un médecin exprima l'avis que les timides devraient suivre un traitement.

« Avez-vous découvert le sérum? », fit une voix moqueuse.

— Je parle, reprit le médecin, d'un traitement tout à fait spécial, sans drogues ni poudres...

« L'hypnotisme, alors? », hasarda quelqu'un.

Un chroniqueur à la mode prit la parole :

— « Je ne sais pas, dit-il, pourquoi la timidité vous paraît si ridicule... Je parle, bien entendu, de la timidité des très jeunes gens — il en est encore qui sont timides! — et non de la timidité des êtres majeurs, laquelle est peut-être une maladie et dans tous les cas une manie ridicule...

Mais Chérubin lui-même, bien qu'il ait du feu à revendre, connaît la timidité, la timidité qui rougit, qui balbutie, et qui rend le débutant sympathique, surtout s'il est joli garçon... Mesdames, je fais appel à votre sagesse : est-ce que la timidité dont je parle n'est pas un hommage, un hommage involontaire mais délicat et qu'une honnête femme peut savourer? C'est à la timidité des adorateurs novices qu'elle mesure sa puissance. »

« A condition que la timidité ne dure pas », fit un sceptique.

« Et même si elle se prolonge et même si elle rend le timide ridicule, reprit le chroniqueur, elle a son charme secret. Anatole France raconte quelque part, à ce propos, une jolie histoire... Son héros, dans sa jeunesse, a été d'une timidité folle... Un jour, dans une réunion mondaine, il fut si troublé qu'il dit « Monsieur » à une belle dame pour laquelle il soupirait... Ce lointain souvenir le couvre encore de confusion... Aujourd'hui, il a soixante ans et sa timidité est guérie. Un soir, après un dîner chez des amis, il devise avec une vieille dame qui, c'est visible, a été jolie... « Ah! dit-il, vous avez dû être adulée! » « Oui, fait la dame, mais vos hommages, Messieurs, se ressemblent tous... On les oublie vite... Il en est un cependant dont je me souviens et qui m'a émue : un jour, un adolescent qui mourait d'envie de me faire un compliment, fut tellement troublé qu'il me nomma Monsieur »...

Lisez l'anecdote dans le livre : elle est délicateuse... »

« En effet, riposta un contradicteur, le contradicteur, celui qui est toujours là et qui ranime les conversations qui vont s'éteindre. Mais êtes-vous certains que la timidité soit un hommage? Croyez-vous que la timidité ait son origine dans la modestie du timide et dans l'idée peut-être exagérée qu'il se fait du mérite des autres?... Je n'en suis pas sûr... Je suis même sûr du contraire. Je prétends que la timidité naît d'une haute opinion de soi et d'un égoïsme inconscient. Le timide croit que tous les regards sont braqués sur lui, que tout le monde épie ses gestes et ses paroles... Voilà pourquoi il se trouble, pourquoi ses discours sont incohérents. Guérissez-le de sa fatuité : il ne se troublera plus!... »

— C'est, fit le médecin, un traitement plausible... J'y avais pensé... Peut-être réussirait-il...

— Le traitement opposé, fit la voix moqueuse, réussirait peut-être aussi...

— Le traitement opposé, demanda l'assistance intéressée...

— Oui! Si au lieu de traiter la timidité par le rappel à la modestie on la traitait par une surexcitation de l'orgueil?... Si l'on représentait au timide qu'il a tort d'attacher tant d'importance à des gens qui lui sont inférieurs, qu'il est ridicule de se laisser déconcerter et troubler par des individus qui ne le valent pas, peut-être prendrait-il de l'assurance et du ton...

Et le chroniqueur amusé, conclut : « Le problème est résolu. La timidité provient d'une modestie excessive ou bien d'un orgueil excessif. On peut la traiter soit en essayant de guérir les débutants de leur modestie ou en gonflant encore leur orgueil... De même qu'à la guerre, le trembleur fuit parfois en avant, le timide se sauve par l'impertinence. Quant à vous, Mesdames, n'oubliez pas l'anecdote d'Anatole France, et tâchez de retrouver Chérubin avant qu'il ait soixante ans! ».

COMMENT ON GUÉRIT LA BOUDERIE

Je rencontre un ami, marié depuis un an ou deux. Il a l'air sombre et préoccupé. Je lui demande s'il est heureux. « Connaissez-vous, me répond-il, un remède contre la bouderie? »

Le secret professionnel m'interdit de transcrire ici ses confidences; mais rien ne m'empêche de dire au lecteur ce que j'ai répondu à mon ami.

Les femmes ont deux armes sûres : l'attaque de nerfs et la bouderie. La première est violente et rapide; la seconde est douce et lente. Toutes deux, quand elles sont maniées par des lutteuses intelligentes, sont des armes redoutables. La première est un couteau; la seconde est un poison.

L'attaque de nerfs, dont l'effet est irrésistible sur des maris faibles et violents, n'est pas d'un usage journalier. Elle exige une simulation qui ne va pas sans fatigue. Les femmes adroites ne l'emploient que dans les grandes occasions.

La bouderie, au contraire, est une arme quotidienne. Elle ne fatigue que celui à qui elle s'adresse. Il est rare qu'elle ne produise pas son effet, je veux dire un accès de colère de la part du boudé, qui se répand en mots excessifs. Du

coup, le voilà dans son tort. Il s'excuse, il regrette, il demande pardon. La boudeuse triomphe.

Il y a de l'art dans la bouderie. La boudeuse doit parler peu : il n'est pas de bouderie sans silence; mais quand le silence est rompu, il y a un timbre de voix indispensable, qui exprime l'état d'âme d'une pauvre femme faisant son apprentissage de martyre. A ce timbre de voix correspondent des gestes et des attitudes appropriés, mais le venin de la bouderie est surtout dans le timbre de la voix. Il est des boudeuses qui sont de grandes artistes et qui ont autant de génie que Sarah Bernhardt.

Le remède à l'attaque de nerfs est simple : une douche imprévue, administrée au bon moment. Le remède à la bouderie n'est pas aussi simple; il n'est pas d'ordre matériel. Il exige du sang-froid et de la patience. Il convient mieux au tempérament du pêcheur à la ligne qu'à celui du soudard.

Si vous voulez guérir une boudeuse, faites semblant de ne pas vous apercevoir de sa bouderie.

Il ne faut pas confondre ce remède avec le procédé dont M. Bergeret, dans le « Mannequin d'Osier » use envers sa femme. M. Bergeret, pour punir son épouse de l'avoir trompé, décide qu'elle n'existe plus, qu'elle n'a plus lieu, qu'elle s'est évaporée. Il agit comme si elle n'était pas là, comme s'il ne la voyait pas, comme s'il ne l'entendait pas. Il finit par la faire douter de sa

propre existence, si bien que M^{me} Bergeret, craignant de devenir folle, déserte la maison.

Ce procédé, d'une cruauté raffinée, n'a rien de commun avec le remède que je recommande. Il s'agit d'ailleurs non pas de pousser la boudeuse à abandonner le toit conjugal, mais de la guérir.

Voici donc le remède, le seul : que le boudé fasse semblant de ne pas s'apercevoir de la bouderie, mais qu'il se montre distraitement aimable. Que sous aucun prétexte il ne se départisse de la politesse et du sourire. Il suffit pour employer le remède, d'être capable d'entêtement doux. Dans ce cas, la cure est certaine. Il n'y a pas d'exemple d'une boudeuse qui ait résisté au traitement.

Tels furent les propos que je tins à mon ami. Quelque temps après, je le rencontrai de nouveau. Il n'était plus mélancolique et le plus optimiste des sourires se jouait sur ses lèvres.

Il me serra la main avec effusion et s'écria :

« Ah! mon ami, mon cher ami! Que je vous suis reconnaissant! Vous avez sauvé mon ménage d'une crise redoutable et grâce à vous je connais de nouveau le bonheur!...»

« Alors, fis-je, le remède est bon? »

« Souverain, reprit-il. Figurez-vous qu'au bout de deux jours, comme je l'employais avec constance, ma femme devint de plus en plus nerveuse. Elle multiplia les paroles et les gestes destinés à forcer mon attention. Je demeurai calme et distraitement courtois. Alors, un soir, comme je savourais un havane dans mon fauteuil, tout

en faisant des réflexions sur le temps du lendemain, n'y tenant plus, pâle et trépidante, elle se précipita vers moi et me secouant les épaules, elle fit, d'une voix frémissante : « Mais tu ne vois donc pas que je boude? ».

« La scène s'acheva dans un grand éclat de rire et depuis lors ma femme ne m'a plus jamais boudé. »

LE TRIOMPHE DU CHARABIA

Dans leurs réponses aux questions posées par l'enquête artistique et littéraire de l'*Indépendance Belge*, MM. Fernand Severin et Edmond Glesener ont traité sévèrement les marchands de charabia, dont l'exemple et la prédication sont en train de dévoyer nos jeunes écrivains.

Il faut savoir gré de leur langage au poète du *Don d'Enfance* et au romancier de *Monsieur Honoré*. Ils ont soulagé leur conscience et rempli leur devoir. Leur protestation me fait plaisir, car rien n'est plus bas que l'attitude des écrivains « arrivés » qui s'abstiennent de dire la vérité à la jeunesse afin de lui faire la cour.

MM. Severin et Glesener ont agi en honnêtes gens. Il convient de les en louer, mais il serait naïf d'espérer qu'ils détournent nos jeunes esthètes d'écrire en charabia.

Dans nos provinces, à cause de la situation géographique du pays et du bilinguisme de la population, le charabia est inévitable; j'allais écrire obligatoire. Dans les autres pays, le charabia n'est qu'une mode, une pose, un tic de m'as-tu-lu. Chez nous aussi, il est une manière

de cabotinage, mais il est, de plus, une maladie du pays, à laquelle aucun Belge n'échappe. C'est une fièvre qu'il faut avoir eue à ses débuts dans la carrière, une maladie infantine dans le genre de la coqueluche et de la rougeole.

Elle n'est pas mortelle, mais elle est contagieuse. Ce qui importe, puisqu'il est impossible de prévenir la maladie, c'est de ne pas la garder comme une relique. En d'autres termes, il ne faut pas qu'elle devienne chronique.

Je connais quelques écrivains qui n'ont pas consenti à guérir du charabia. Ils continuent gravement, dans leur maturité, à disloquer la grammaire, à désosser la syntaxe et à piétiner le dictionnaire. Ils sont attendrissants comme des quinquagénaires qui attrapent la coqueluche et leurs accès de toux sont à faire pleurer. Heureusement, leur cas est exceptionnel. En général, nos jeunes écrivains attrapent la coqueluche à l'âge où il convient de l'avoir et, s'ils ont un peu de cervelle, ils guérissent vite et sont les premiers à rire de leur folie.

Mais, je le répète, ni leur exemple ni leur leçon ne peuvent empêcher la contagion de s'abattre sur les débutants. Le charabia existe; il a toujours existé; il existera toujours. Il change de nom en passant de pays à pays et de siècle en siècle. Les Grecs d'Athènes se gaussaient du grec asiatique, les Romains de Rome, du latin africain. Du temps de Lope de Vega, le charabia s'appelait le cultisme, et du temps de Shakespeare, l'euphuïsme. Gongorisme, marinisme,

copronchi sont des synonymes. Emile Bergerat a traité le charabia de « flamand rose » et la Jeune Belgique le nomma « macaque flamboyant ». Les lettrés peuvent choisir.

Le charabia fleurira toujours chez nous, avec plus de jet naturel qu'ailleurs, pour les raisons que j'ai dites : Nos jeunes écrivains y sont poussés par l'influence du milieu et par le désir enfantin de se singulariser. On se fait plus facilement remarquer sous des vêtements bizarres que sous l'habit de tout le monde. Ce qui est difficile, c'est de se faire remarquer en portant bien l'habit.

Le charabia, en ce moment, exerce chez nous de grands ravages. Il faut en rire, le plus haut possible, mais sans trop s'en effrayer. Les jeunes malades qui ont du tempérament n'imiteront pas le héros de Millevoye : ils guériront. Les autres renonceront à la littérature, deviendront commerçants ou notaires, et adapteront leur charabia chronique aux modestes besoins de la famille Kaekebroeck.

Tous ceux qui se sont fait un nom dans notre littérature ont eu, à leurs débuts, leur heure ou leur moment de charabia. Chez quelques-uns, la maladie prit des formes très plaisantes et fort inattendues. Mon meilleur ami — vous savez qui c'est — écrivait, lorsqu'il avait vingt ans, de graves articles de critique dans le *Journal des Beaux-Arts*, dirigé par Adolphe Siret, excellent homme et romantique peu refroidi. Il avait ouvert son journal, qui ne comptait pas autant

d'abonnés que la *Revue des Deux Mondes*, aux débutants qui allaient fonder la *Jeune Belgique*. Mon meilleur ami s'avisa d'écrire, pour le journal de Siret, une étude sur Léon Cladel, que l'on ignorait en Belgique. Persuadé qu'une étude sur un écrivain doit être écrite dans le vocabulaire particulier de cet écrivain, mon ami dépouilla, la plume à la main, une dizaine de romans cladeliens, notant avec soin tous les mots inusités et tous les latinismes dans lesquels se complaisait l'auteur du *Bouscassié*. Ces mots, recueillis dans dix volumes, il les incrusta dans un article de quelques colonnes. Il s'imaginait avoir fait du Cladel. En réalité, il avait fait du Cladel décuplé, centuplé, exaspéré, flamboyant et aveuglant.

L'article, qu'Adolphe Siret eut le courage d'insérer, lui valut soixante désabonnements et les imprécations de l'Académie.

Malgré ce scandale, Adolphe Siret ne congédia point mon ami. Tous les héros ne sont pas célèbres.

L'article sur Cladel se trouve dans la collection du *Journal des Beaux-Arts*. Il mérite d'être lu. C'est du charabia de l'année, 1880. On n'a pas fait mieux depuis.

CHARLES MONSELET

L'autre jour, dans une de ces jolies lettres parisiennes qu'il envoie à l'*Etoile belge*, M. Paul Ginisty, évoquant la mémoire de Charles Monselet, souhaitait qu'en ce temps d'anniversaires, on rendît un hommage discret et reconnaissant à l'écrivain charmant et si français qui nous donna le *Panier fleuri* et *M. de Cupidon*.

Le nom de Charles Monselet remua soudain en moi de lointains souvenirs d'enfance et de jeunesse. Et je me rappelai que, dans ma petite ville natale, on lisait — on y lisait beaucoup plus qu'aujourd'hui — le *Journal illustré* qui nous arrivait chaque semaine du Paris du Second Empire. C'était une publication modeste, illustrée par de bons crayons, destinée aux familles bourgeoises, et à laquelle collaboraient des écrivains dont le nom me devint vite familier et qui plus tard connurent la célébrité. Francisque Sarcy, qui n'était pas encore notre oncle, y rendait compte des événements dramatiques. Jules Moineaux y semait de pétillantes chroniques judiciaires, et Charles Monselet, des fantaisies pleines de grâce et d'esprit. Je n'ai pas oublié certaine chronique où il défendait Baudelaire contre un conférencier scandalisé qui se nommait Des-

chanel. J'ignorais Baudelaire; mais mon cœur d'adolescent fut de l'avis de Monselet. J'ai moins oublié encore une fantaisie dansante qui portait comme épigraphe le mot du *Bourgeois gentilhomme* : « Je ne veux ni vers ni prose », et dans laquelle Monselet faisait du vers libre à la mode future, bien avant ceux qui inventèrent le troisième sexe littéraire. Je lus aussi, dans ce journal, de grands éloges de Victor Hugo, de Théophile Gautier et de Paul de Saint-Victor. Nos écoliers d'aujourd'hui, hélas! quand ils lisent, tombent sur des journaux illustrés d'une façon différente, et qui ne leur révèlent pas le nom des grands écrivains de leur temps!

Charles Monselet! Je lus plus tard son œuvre délicieuse, et je lui garde le culte que l'on doit à ce petit maître de la prose et du vers léger, à ce délicat lettré tout parfumé de la fine odeur ambrée du XVIII^e siècle, et qui promenait dans le Paris des Goncourt, des About et des Aubryet la mine réjouie et les yeux émerillonnés d'un abbé du temps de la Régence. Je crois que l'on n'a jamais écrit un français plus souple, plus flexible, plus cadencé ni plus irisé. On connaît ses sonnets de table, que les gourmets se récitent en se purléchant en esprit les babines; mais son œuvre tout entière mérite de figurer dans la bibliothèque des lettrés délicats, insensibles aux grossiers engouements de la mode et aux fanfares stridentes de la réclame.

Petit-maître, me dira-t-on : j'y consens. Les Hollandais et les Flamands eurent aussi de ces

petits-maîtres dont la gloire emplit les musées. Charles Monselet fut un petit-maître, comme Edmond About, comme Paul Arène, comme François Coppée, comme quelques autres dont les noms sont familiers aux gens de goût. Petits-maîtres, je le veux bien; mais il vaut mieux être un petit-maître qu'un grand élève maladroit et vaniteux.

Ce ne sont pas des génies, je l'accorde encore; mais les génies, au temps où vivait Monselet, étaient rares. Leur œuvre, quelque belle qu'elle soit, est parfois écrasante. Ils nous accablent souvent, et nous nous reposons de leur étreinte dans la compagnie d'esprits plus accessibles, qui nous ressemblent et qui ont le don du sourire. Ils font valoir les génies; mais les génies le leur rendent en les faisant valoir à leur tour, et il manquerait quelque chose à la fête de la littérature, si les petits-maîtres n'existaient pas!

Je n'ignore pas que cet éloge des petits-maîtres doit sonner faux dans le temps où nous vivons. Les petits-maîtres n'ont que du talent. Aujourd'hui, tout le monde a du génie. Nos esthètes le proclament, et la badauderie les croit sur parole. Laissez tomber une épingle du haut d'une des tours de Sainte-Gudule : elle tombera nécessairement sur un écrivain de génie qui passe. Le talent, au contraire, devient de plus en plus rare.

Peut-être est-ce pour cette raison que les originaux de mon espèce continuent à honorer le talent.

LE ROMANTISME DES IMBÉCILES

Un poète bizarre, celui-là même qui, au dire de Banville, appelait le public « bête à tête de veau », s'écria un jour, en tendant le poing à la statue de Casimir Delavigne : « Il est des morts qu'il faut qu'on tue ! »

Le mot fit fortune et survit à son auteur. La critique tue tous les jours des morts, qui parfois ne s'en portent que mieux. Elle s'amuse surtout, depuis quelque temps, à tuer les anciennes écoles littéraires. Parmi elles, c'est l'école romantique qui est surtout en proie aux entrepreneurs de démolitions.

Il n'est pas de jour où, ici comme en France, on ne tombe sur quelque livre grave ou sur quelque article de revue où le romantisme est chargé de tous les péchés d'Israël. C'est une croisade de plumes fort plaisante, où certains essayistes déploient de l'érudition et du talent, mais qui, jusqu'ici n'a pas réussi à me convaincre.

Je suis certain de deux choses : la première, c'est que l'on ne sait point ce que c'est que le romantisme ; la seconde, c'est que, loin d'être mort, il demeure vivant et d'une vie très dure.

Le jour où les pourfendeurs du romantisme se seront mis d'accord sur une définition du mot, s'appliquant aux principaux écrivains communément appelés romantiques, j'écouterai ces messieurs avec tout le sérieux dont je suis capable. En attendant, je maintiens mon droit de sourire.

S'il me fallait discuter avec eux, je commencerais par leur rappeler un détail qu'ils oublient trop volontiers, c'est que le mouvement romantique ne s'est pas borné à fleurir en France dans la première moitié du XIX^e siècle. Il y eut, à des époques qui ne coïncident guère, un romantisme anglais, un romantisme allemand et ces romantismes-là diffèrent très sensiblement du romantisme français. Je me contente de signaler la difficulté en passant et j'en viens au romantisme français.

On en a donné autant de définitions qu'il y a de critiques et même d'écrivains romantiques. Pour les uns, — ce sont les moins déraisonnables — le romantisme se confond avec la poésie lyrique. C'est une définition sans fond : les poètes lyriques de tous les temps et de tous les pays y passent sans la combler. Pour les autres, qui confondent la critique littéraire avec la critique des mœurs, le romantisme tient tout entier dans le dogme de l'indépendance et de la souveraineté de la passion. Tous les passionnés qui, malgré le Code, veulent « vivre leur vie », seraient donc des romantiques. Il y en a eu quelques-uns avant 1830; il y en a encore quelques-

uns aujourd'hui. Mais quel rapport la rébellion contre la loi écrite a-t-elle avec l'enseignement littéraire d'un Hugo, d'un Vigny ou d'un Sainte-Beuve? Je n'en trouve aucun. Pour d'autres critiques encore, le romantisme est une réaction contre l'esprit français. Allez donc dire cela sans rire devant la statue d'Alfred de Musset! Pour d'autres, le romantisme, c'est le visage littéraire de la démocratie. Allez donc dire cela sans rire devant la statue d'Alfred de Vigny! Disons enfin, pour ajouter un trait pittoresque au tableau, que le romantisme est le loup-garou de M. Lasserre et le croquemitaine de M. Charles Maurras.

Après ce tohu-bohu de définitions, celle que donne Musset commence à devenir claire : « Le romantisme, c'est l'étoile qui pleure, c'est le vent qui vagit, c'est la nuit qui frissonne, l'oiseau qui vole et la fleur qui embaume; c'est le jet inespéré, l'extase alanguie, la citerne sous les palmiers et l'espoir vermeil et ses mille amours, l'ange et la perle, la robe blanche des saules... C'est l'infini et l'étoilé, le chaud, le rompu, le désenivré, et pourtant en même temps le plein et le rond, le diamétral, le pyramidal, l'oriental, le nu à vif, l'étreint, l'embrasé, le tourbillonnant!... »

Ne trouvez-vous pas que cette plaisanterie de Musset ressemble fort aux grandes déclamations sur la Vie — avec une majuscule — auxquelles se complaisent les jeunes poètes d'aujourd'hui, lorsqu'ils enterrent à la fois le romantisme, le naturalisme et le symbolisme?

Ah! qu'il serait sage de décider une fois pour toutes que le mot romantisme n'a qu'un sens chronologique et qu'il sert à désigner une période littéraire qui va de Jean-Jacques à Zola? Et si vous tenez absolument à voir dans le romantisme la prédominance de la littérature personnelle, je veux dire du lyrisme et de la fantaisie, reconnaissez alors qu'il n'est pas mort et qu'il ne peut pas mourir. Mais alors cessons de parler du symbolisme, de l'unanimité, du naturisme, du dadaïsme, du cubisme, et disons simplement que ces mouvements ne furent ou ne sont que du romantisme dégénéré, tombé en enfance ou, pour tout dire en un mot, le romantisme des imbéciles.

DU DANGER D'AVOIR DE L'ESPRIT

Un jeune écrivain me disait l'autre jour, à propos de Musset et de Banville : « Leur talent est diminué par leur esprit ! »

L'esprit n'est pas en odeur de sainteté dans les récents cénacles. Et la plupart de nos compatriotes éprouvent le même sentiment que nos écrivains.

On peut affirmer qu'il est dangereux, chez nous, d'avoir de l'esprit.

L'esprit dont je parle n'est pas — que l'on m'entende bien — la tendance bassement égalitaire à déprécier toutes choses, à ne les voir que par leurs petits côtés; ce besoin presque physique de salir qui tourmente nos voyous, cet amour de la mystification grossière qui leur sert à se venger des êtres qui leur sont supérieurs; ce n'est pas non plus le bagout de Gaudissart, la calembourite déplorable qu'un Rochefort emprunte aux scies d'atelier. Cet esprit-là, s'il se borne à répéter des plaisanteries d'un effet certain, éprouvées par un long usage, ne déplaît pas à nos gens. L'esprit dont je parle, celui qui

condamne son possesseur à ne pas être mieux compris que s'il parlait la langue des Martiens et qui fait de lui une manière de lépreux de la cité de Julius Hosté, l'esprit de finesse enfin, celui qui animait Pascal et que Voltaire poussait jusqu'au génie; cet esprit qui est la respiration même d'un Aristophane ou d'un Beaumarchais, cet esprit qui trempe son bec de faucon ou de merle dans les vins de l'Attique ou de la Touraine, qui donne des ailes au bon sens et à la raison, qui prête aux mots usés la grâce et la gaîté de la lumière, qui fixe pour l'éternité le geste des êtres et l'aspect des choses, cet esprit sans lequel le génie risque de tomber dans la manière et le ridicule, cet esprit qui est sûr comme l'instinct d'orientation des oiseaux et perçant comme les yeux gris de Pallas, cette flèche rapide et vibrante qu'Anatole France lance avec tant de désinvolture et qui ne s'alourdit point sous la main étrangère, mais si française par le jeu, d'un Hamilton et d'un prince de Ligne, cet esprit-là, malheur à qui le possède chez nous!

La Belgique est plus grande que l'Attique et elle a produit quelques Athéniens; mais les Athéniens d'aujourd'hui, s'ils désirent vivre en Béotie, doivent cacher leur origine et se faire naturaliser Béotiens. Ceux qui s'y résignent mal et ne consentent pas à être « conformes » sont l'objet d'une hostilité sourde, qui prend toutes les formes et qui ne désarme jamais. S'il y a des avocats parmi mes lecteurs, ils n'ont certes pas

oublié cet exquis, ce délicieux Eugène Robert, qui avait du talent à revendre et à qui personne n'en achetait parce qu'il n'était pas «sérieux»! Paris eût salué en lui un maître de la parole! Et ce pauvre Max Waller! Lui fit-on payer assez cher le sacrilège de donner, selon l'expression de Mallarmé, un sens trop pur aux mots de la tribu? Fut-il assez en proie au dénigrement et au dédain des fermiers généraux du journalisme!

C'est parce que cet esprit de finesse est inséparable d'un goût littéraire délicat qu'il choque et blesse tant de nos compatriotes. C'est parce que cet esprit est rare chez nous que nous n'avons pas d'élite consciente. C'est parce qu'il leur manque, que la plupart de nos orateurs sont incapables d'écrire un bon morceau de prose et que la plupart de nos écrivains sont incapables de prononcer un bon discours, que nos savants sont prisonniers de leur spécialité et privés de toute communication avec le reste du monde pensant, que les hommes supérieurs, quel que soit leur domaine, sont condamnés dans l'ordre intellectuel et social au régime cellulaire!

Gare à celui qui possède cet esprit chez nous! Il sera fatalement le bouc émissaire et toutes les étables contre lui marcheront unies. Dans notre pays où la muflerie ne supporte pas la contradiction, on finit cependant, sans trop de difficulté par pardonner au contradicteur, mais à une condition, c'est qu'il soit dénué d'esprit. Sur les gens grossiers la grossièreté glisse sans laisser de trace; mais si le contradicteur a de l'esprit,

c'est une autre affaire! Un mot spirituel, qui fait sourire, voilà qui est insupportable et impardonnable! Aussi nos Béotiens ont-ils trouvé un moyen simple et sûr de se défendre contre l'homme d'esprit : ils s'apitoient sur ses prétendues victimes, non par bonté d'âme, mais parce qu'ils redoutent d'en grossir le nombre. Ils font ainsi à l'homme d'esprit une réputation de méchanceté. Et alors s'amasse autour du pauvre diable une atmosphère chargée d'une telle malveillance qu'il ne peut plus dire : « Il fait chaud », sans que le chœur indigné des badauds ne s'écrie : « Quelle rosse! »

La méchanceté, on devrait le savoir, est inconciliable avec l'esprit de finesse, qui est aussi l'esprit de charité et de justice. La méchanceté est inintelligente par essence et l'esprit n'est qu'intelligence. La méchanceté est la sœur jumelle de la bêtise. Tout être bête a une tendance à la méchanceté. Tout être méchant est bête. La tête de la vipère est plate.

Un jour, — c'était à l'époque lointaine où Francis Nautet tenait le feuilleton littéraire du *Journal de Bruxelles*, — Max Waller, qui venait de publier *Lysiane de Lysias*, reprochait à Nautet de tarder à en rendre compte. Nautet, qui avait déjà écrit beaucoup d'articles sur Waller et qui était paresseux avec délices, se faisait prier. « Veux-tu donc, s'écria soudain Waller, que j'écrive moi-même ton feuilleton? » La figure de Nautet s'illumina : « Tope! fit-il, ce sera drôle! »

Ce fut drôle, en effet, et même plus drôle que Nautet ne l'imaginait. Max Waller écrivit sur Max Waller un feuilleton délicieux. Il se fit des critiques justes et sympathiques, et aussi des compliments mérités. Il n'oublia pas de laisser entendre que sa bonne mine et son élégance avaient tourné quelques têtes et signa « Francis Nautet ». Ce bon Nautet lut-il le feuilleton? Je le crois, puisqu'il n'y était pas obligé. Ce qui est certain, c'est que le feuilleton fut publié.

Le soir où il parut, nous étions, quelques amis et moi, au Waux-Hall, avec Max Waller, lorsque nous vîmes apparaître un indifférent quelconque, qui n'était pas dans le secret. Il jeta sur notre table, d'une main crispée, le *Journal de Bruxelles* et s'écria : « Avez-vous lu le feuilleton de Nautet sur Waller? C'est une indignité! Je ne croyais pas Francis capable d'une action pareille! » Et l'indifférent s'en alla d'un pas indigné et ne comprit jamais pourquoi sa sortie fut saluée par un éclat de rire prolongé, irrésistible, interminable, pareil à la sonnerie d'un réveil-matin devenu fou et qui ne parviendrait plus à s'arrêter.

ERNEST VAN DYCK A LOUVAIN

Ce fut à Louvain que je fis la connaissance d'Ernest Van Dyck.

C'était un grand et beau garçon, aux puissantes épaules, dont le visage, bien que largement épanoui, était resté enfantin. Il avait les lèvres rouges, les yeux bruns, chauds et caresants. Le nez n'était pas héroïque; la bouche riait volontiers. Celui qui devait plus tard incarner les héros tragiques de Richard Wagner avait l'air d'un adolescent joyeux, pétulant, prêt à faire fête à la vie, qui le lui rendait.

Il se préparait, non pas à la tétralogie, mais au notariat. Il s'y préparait sans enthousiasme, avec lenteur, pour obéir à ses parents. Celui qui devait être le lion du drame lyrique était condamné à devenir tabellion. Mais — faut-il le dire? — le Code lui inspirait le même mépris que la Tabulature au chevalier Walther de Stolzing. Pour complaire à ses parents, il faisait semblant de suivre les cours et tout se passait bien pendant la première moitié de l'année académique, mais quand sonnait l'heure des examens, la situation devenait critique. Si Ernest

Van Dyck pouvait faire semblant de suivre les cours, il ne pouvait point faire semblant de passer des examens.

Son père menaçait de le rappeler à Anvers et Van Dyck aimait mieux la liberté à Louvain d'où l'on se rend si facilement à Bruxelles, que la vie de famille aux bords de l'Escaut. Que résulta-t-il de cette préférence?

Il en résulta que ses parents reçurent une mauvaise nouvelle. Leur grand diable de fils, bâti à chaux et à sable, était une sensitive, d'une timidité de petite fille. La vue d'une table d'examen, recouverte du traditionnel tapis vert, l'emplissait d'une terreur sacrée. Quand un professeur faisait mine de l'interroger, il s'évanouissait dans les bras de l'appariteur. Si bien que le pauvre Ernest, qui brûlait de devenir notaire et qui connaissait ses cours sur le bout des doigts, ne parvenait pas à passer un examen.

Ses parents le crurent. La crédulité des parents est proverbiale. Ceux d'Ernest Van Dyck firent bien, car, s'ils s'étaient montrés sévères, qui sait? il y aurait peut-être eu un notaire de plus; mais il y aurait eu un grand artiste de moins.

A cette époque pourtant, Van Dyck ne pensait guère au théâtre. Il chantait un peu en amateur, d'une très belle voix ardente et câline, dont la caresse sonore était sœur de la caresse lumineuse de son regard. Mais, — et ceci est un petit point d'histoire que ses biographes semblent avoir oublié — il n'était pas ténor, ou, pour

mieux dire, il ne l'était pas encore. Les professeurs de chant l'avaient sacré baryton.

Quoi qu'il en soit, baryton ou ténor, son ambition se bornait à chanter avec succès dans les salons, sous le regard attendri des dames. Son activité semblait même se tourner plutôt vers la littérature. A cette époque d'ailleurs, l'Université de Louvain était en pleine fermentation littéraire. Le mouvement de la Jeune Belgique s'y ébauchait sous les piliers des Halles et c'était le printemps des petits journaux estudiantins. Van Dyck y collaborait avec amour, avec paresse aussi, et préférait y faire collaborer les autres. Il signa cependant des vers et fonda *Le Polichinelle*, journal satyrique illustré, contemporain du « Type » où se cachait Max Waller, mis en pénitence par son père au Collège du Pape, et de *La Semaine des Etudiants* où Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Emile Van Arenbergh et d'autres s'escrimaient en prose et en vers.

Van Dyck fut atteint par la contagion et si profondément qu'il fit l'effort de traduire en français *La Parabole de Nathan*, œuvre oubliée d'un poète flamand, qui n'eut jamais lieu. Mais pendant ce temps, après une ou deux pâmoisons devant le tapis vert de l'examen, des musiciens bruxellois s'étaient intéressés au chanteur. Ils lui dirent qu'il avait une fortune et la gloire dans le gosier et l'engagèrent à les en tirer. Ils avaient découvert que le baryton à la voix d'or était un ténor et le confièrent à de savants professeurs de la capitale. Gounod, qui l'entendit à

Bruxelles, lui prédit un magnifique avenir. De guerre lasse, les parents de Van Dyck cédèrent. Le nouveau ténor remporta un triomphe aux Concerts Populaires de Bruxelles, où il chanta le Preislied des *Maîtres Chanteurs* et partit pour Paris. Charles Gounod lui donna, dit-on, en pleine gare du Midi, devant tous les voyageurs, sa bénédiction.

Depuis, je ne revis plus Van Dyck que deux ou trois fois, à de longs intervalles. Il n'avait guère changé physiquement. Il était devenu chauve, comme tous les hommes célèbres, mais son visage n'avait pas vieilli. Il était resté joyeux et charmant comme à vingt ans. Sans doute on lisait dans ses yeux qu'il se réjouissait des triomphes remportés, mais il n'en concevait aucune vanité. Son rire sonnait comme autrefois et son amabilité était sans arrière-pensée.

La dernière fois que je le vis, c'était un peu avant la guerre. Nous évoquâmes *La Parabole de Nathan* et nous nous séparâmes dans un éclat de rire.

Heureux ceux qui conservent le don de rire!

LE FORÇAT PRÉCURSEUR

Un historien a fait une découverte peu ordinaire.

On sait que le bonhomme Franklin, pendant son séjour en France, eut à Passy une presse privée, sur laquelle il imprima quelques ouvrages. Un chercheur américain, dans une collection de brochures provenant de la bibliothèque de Franklin, a mis la main sur deux exemplaires d'une de ces impressions, datée de 1782. Elle est intitulée : « Conciliateur de toutes les nations d'Europe ou projet de paix perpétuelle entre tous les souverains de l'Europe et leurs voisins ». Le nom de l'auteur n'est indiqué que par les initiales P. A. G.

Quel était ce philanthrope mystérieux, imprimé par Franklin pour Franklin?

On l'a découvert : P. A. G., c'est Pierre-André Gargaz, et Gargaz était un forçat.

Ce Gargaz était au bagne de Toulon, sur la galère *Duchesse*. Bien qu'on nous ait représenté les bagnes de l'ancien régime comme des succursales de l'enfer, Gargaz y connut des loisirs; il écrivait des livres et correspondait librement avec le dehors. Il envoya son manuscrit au bon-

homme Franklin, populaire même dans les bagnes, et l'Américain fut frappé par l'œuvre du forçat. Il la goûta au point de l'imprimer, et la fit connaître à M. de Vergennes, ministre de Louis XVI, à qui elle sourit aussi, et Voltaire s'y intéressa un instant. Vers la fin du XVIII^e siècle, les relations entre le bagne et la littérature étaient plus étroites et plus fréquentes qu'aujourd'hui. On se demande qui, de nos jours, y perd le plus, la littérature ou le bagne!

Ce livre du forçat Gargaz vient d'être réimprimé en Amérique. Il mérite d'attirer l'attention des curieux. Le projet qu'il développe est celui de la Société des Nations, tout simplement.

Gargaz demande qu'il soit établi dans la ville de Lyon, — Genève n'est pas loin! — « un Congrès perpétuel, composé d'un médiateur de chaque souverain d'Europe et de tous leurs voisins à qui il plaira d'entrer dans l'union universelle ». Dès que ces médiateurs seront au nombre de dix, ils commenceront à siéger et à « délibérer, à la pluralité des voix » sur tous les différends de leurs maîtres. « En cas de partage des voix, celle du président sera prépondérante, et le président sera toujours le médiateur du souverain le plus âgé ». « Ce Congrès, écrit le forçat, tempérera infailliblement par ses délibérations justes et impartiales, tous les Conseils des Cours, qui sont la plupart trop attachés à des intérêts et honneurs imaginaires de leurs patries au préjudice des étrangers ».

Ce Congrès supprimera la guerre : « Chaque

souverain se contentera des pays dont il se trouvera en possession lors de la première délibération du Congrès, sauf ceux qui se trouveront être le sujet de quelque contestation, lesquels seront unis et adjugés aux souverainetés que les médiateurs jugeront à propos. Il ne pourra y avoir de nouveaux agrandissements de territoire, même à titre d'apanage, de dot, de douaire, parce que cela a occasionné et occasionne encore une infinité de guerres ».

Gargaz, quand il prévoit des sanctions, n'y va pas de main morte. Si un souverain, membre de l'union, veut faire des conquêtes quand même et s'il porte ses armes dans un pays étranger avant d'en avoir obtenu la permission des médiateurs, le Congrès élira un autre souverain à sa place, sans avoir aucun égard pour les parents du souverain remplacé.

Chaque souverain conservera ses forces militaires ainsi que ses forteresses, pourvu que celles-ci soient « à deux mille cinq cents pas des confins ». Il aura le même nombre d'officiers en temps de paix qu'en temps de guerre, « afin que les officiers n'aient pas d'intérêt à prolonger la guerre pour ne pas être réformés ».

N'est-ce pas curieux? Et n'est-il pas piquant de constater que la Société des Nations a été entrevue, dans son plan général et même dans quelques-uns de ses détails, en 1782, par un forçat qui portait la chaîne à Toulon, et qui fut le correspondant de Voltaire et le protégé de M. de Vergennes et de Franklin?

Mes lecteurs ne manqueront pas de se demander pour quel crime Gargaz fut envoyé à Toulon. Malgré les recherches de M. Aulard, l'histoire demeure confuse. Tout ce que l'on sait, c'est que Gargaz fut condamné à vingt ans de bague pour avoir trempé dans un assassinat qui semble être un crime passionnel. Il fut frappé, en effet, en même temps que la femme de la victime. Cette circonstance le rendra peut-être encore plus intéressant aux yeux de mes lectrices.

Gargaz soutint d'ailleurs qu'il était innocent et ne cessa de demander sa réhabilitation. Il ne l'obtint pas, malgré les démarches de ses puissants protecteurs, mais il fut libéré.

Il paraît avoir consacré le reste de sa vie à convertir ses contemporains à son projet de Congrès perpétuel.

Dans une seconde édition de son livre, il complète le chapitre des sanctions. Les nations qui se refuseraient, dit-il, à l'arbitrage, seront mises en état d'interdit dans la personne de leurs employés. L'Union ordonnera « de n'avoir jamais aucune communication avec personne de ces deux classes de citoyens et de ne leur permettre jamais, individuellement ou collectivement, d'entrer dans aucune terre de la République, pas même d'en approcher à la portée du canon ».

Ajoutons que cet auteur de la Société des Nations était partisan de l'orthographe phonétique, ce qui l'apparente à la fois au président Wilson et au poète Louis Ménard.

L'ENNEMI DE LA LUNE

Stéphane Mallarmé ne fut pas seulement l'être délicieux que nous avons connu et le poète hermétique que nous avons lu : il fut aussi — ses lettres à François Coppée le démontrent — un ennemi de la lune.

Les lunatiques ne détestent pas la lune, au contraire. Stéphane Mallarmé était un lunatique d'une espèce particulière : au lieu d'adorer la lune, il la haïssait.

Cette haine étrange nous est révélée par une lettre de Stéphane Mallarmé à François Coppée, publiée dans la *Revue des Deux-Mondes* par M. Jean Monval.

Cette lettre est révélatrice. Pour qu'on puisse juger de l'état d'esprit de son auteur, il convient de la citer tout entière. Elle fut écrite après 1870, lorsque Mallarmé enseignait l'anglais au lycée Condorcet. Je la transcris fidèlement :

« Cher ami,

» On m'annonce de divers côtés que ma situation au lycée est améliorée comme je le désirais.

» Vous n'y seriez pour rien que je vous écrirais vite cette chose, parce que vous en serez heureux. Or, Graziani a agi d'une façon très intelligente, ce que je vous dois. Je ne vous remercie pas, cher, en vous pressant la main bien fort.

» Je suis très content. Il ne me reste plus qu'un souci, mais il me dévore : celui que me cause partout la Lune — dont je ne connais pas la valeur exacte.

» Nous réglerons cela un de ces jours. Demain soir, pendant que je serai chez Miss Holmès (où vous devriez venir!) M^{me} Mallarmé et Geneviève iront prendre des nouvelles de votre bonne mère et causer infiniment avec M^{lle} Annette.

» Au revoir. Votre

» Stéphane Mallarmé. »

Le passage souligné n'a rien de délirant. C'est une confidence murmurée de la façon la plus naturelle entre deux phrases raisonnables consacrées aux choses de la vie courante. C'est l'idée fixe surgissant au milieu d'une conversation prosaïque et banale. J'en appelle à tous les spécialistes : celui qui a écrit cette phrase était un fou, — un fou inoffensif et charmant — mais un fou.

François Coppée qui l'aimait, s'en rendait compte. « L'exquis dément! » disait-il en parlant de Mallarmé. Et, dans son journal intime, l'auteur du *Passant* écrit, le 28 juillet 1872 : « Passé la soirée chez Mallarmé. La lune le gêne. Il s'explique le symbolisme des étoiles, dont le désordre dans le firmament lui paraît l'image du hasard. Mais la lune, qu'il appelle avec mépris « ce fromage », lui semble inutile. Il rêve sérieusement un âge plus savant de l'humanité où on la dissoudra très facilement par des moyens chimiques. Un seul point l'inquiète : la cessation des marées, et ce mouvement rythmique de la mer est nécessaire à sa théorie du symbolisme du décor humain. Hélas! hélas! Pauvre raison humaine! »

L'idée fixe est démontrée. Mallarmé n'aurait pas dit comme Ruy Blas : « Je suis un ver de terre amoureux d'une étoile ». Il aurait pu dire, sur le même ton : « Moi, je suis un sylvain ennemi de la Lune! »

Il convient de ne pas oublier cette idée fixe et l'état mental qu'elle décèle lorsqu'on lit les poèmes de la dernière manière de Stéphane Mallarmé, et lorsqu'on se rappelle les étranges prédictions de l'esthète. « Les mots, écrit-il à Coppée en 1868, se reflètent les uns sur les autres jusqu'à paraître ne plus avoir leur couleur propre, mais n'être que les transitions d'une gamme... » C'est joli, dangereux et déjà un peu fou.

La révélation de la maladie était nécessaire pour qu'on pût déterminer la valeur exacte d'une œuvre singulière, qui survivra sans doute comme une curiosité littéraire et de laquelle on pourrait tirer une cinquantaine de vers qui, isolés de leur contexte, auraient l'air d'être les débris magnifiques d'une admirable œuvre perdue.

Quant à l'homme qui, je l'ai déjà écrit à cette place, était délicieux et charmant, il est sûr de vivre dans la mémoire de toutes les générations d'écrivains qui fréquentèrent chez lui, rue de Rome ou à Valvins. Ses amis — il en est encore, et leur groupe se renouvelle comme une académie — regretteront sans doute que l'on ait publié la lettre de 1872 et le fragment du journal de Coppée. Ils auraient tort. La vérité de la vie, s'ajoutant à celle de la Légende, rendra l'ombre de Stéphane Mallarmé plus attirante et plus chère, mais cette vérité enseignera — et c'était nécessaire — que le poète de *l'Après-midi d'un Faune* est un de ceux qu'on ne peut pas imiter sans péril.

Nos arrière-neveux, s'ils lisent encore, compareront Stéphane Mallarmé à ces personnages délicieux et falots des pièces de Shakespeare qui promènent à travers les drames les plus sombres la démente multicolore de leurs vêtements et de leurs discours.

UNE DÉFENSE DU PESSIMISME

Il arrive souvent — de plus en plus souvent — qu'on blâme un écrivain d'être pessimiste. Aux yeux de certaine critique, le pessimisme est une tare qui vicie et qui déconsidère l'auteur.

En vérité, cette lubie me laisse rêveur.

Depuis quand la foi religieuse ou les convictions philosophiques sont-elles devenues la pierre de touche de la beauté? Est-ce que le fait d'être païen, musulman, juif, chrétien, protestant ou catholique ajoute ou enlève quelque chose au mérite esthétique d'un poète? Qui donc a le plus de génie, le dogmatiste ou le sceptique, le cartésien ou le kantiste, le pessimiste ou l'optimiste?

Je voudrais bien que les critiques qui excommunient le pessimisme répondissent à ma question.

Contesteraient-ils qu'il y a de la beauté dans toute doctrine, quelle qu'elle soit? C'est au poète à découvrir cette beauté et plus son génie personnel sera grand, plus son œuvre sera belle. Un autre poète ou le même poète — relisez la *Légende des Siècles* — peut tirer un chef-d'œuvre égal d'une doctrine adverse. Il y a de

magnifiques poèmes qui s'inspirent du jansénisme; il en est d'autres, non moins magnifiques, qui s'inspirent du quiétisme de Fénelon et de M^{me} Guyon. Vigny est pessimiste jusque dans la moëlle des os. Hugo est optimiste jusque dans le sang. Henri Heine est sceptique jusqu'au bout des cheveux. Qu'est-ce que cela prouve, sinon qu'au point de vue de l'œuvre poétique, toutes les doctrines se valent?

J'ai honte d'insister sur des vérités qui sont évidentes pour tous ceux qui réfléchissent, fût-ce pendant une minute. Mais en ce benoît XX^e siècle où l'anémie cérébrale s'est déplorablement répandue, la critique confond volontiers le point de vue esthétique et le point de vue moral ou social. Or, quand on veut regarder à la fois deux objets qui ne sont pas dans le même plan, on louche. Quand la critique mêle l'esthétique et la morale, elle est atteinte de strabisme.

Si on la poussait un peu, elle finirait sans doute par avouer qu'elle fait grise mine aux écrivains pessimistes, parce qu'au point de vue moral ou social, le pessimisme est un mal, tandis que l'optimisme est, au contraire, un bien.

Mais la critique pourrait se tromper, c'est-à-dire, en prenant ce verbe dans son sens le plus philosophique, n'avoir raison qu'à demi.

Croyez-vous qu'en infusant l'optimisme dans les jeunes cervelles, on prépare nécessairement des générations joyeuses, viriles et disposées à l'action?

Ce n'est pas certain. L'optimisme, qui voit à chaque instant sa croyance souffletée par le spectacle du mal et du pire, loin d'être joyeux, court le risque de devenir mélancolique ou furieux.

J'ai connu beaucoup d'optimistes : presque tous étaient acrimonieux et rageurs. Et ils n'agissaient guère. A quoi bon? puisque c'est quand même le bien qui finira par l'emporter. Croyez-vous que ce soient les optimistes qui constituent la force des empires?

Le pessimisme, lui, n'est pas à chaque instant étonné et affligé par le spectacle du monde. Il sait que le mal l'emporte sur le bien. Cette sagesse ne l'empêche pas d'avoir l'humeur égale. J'ai connu beaucoup de pessimistes : presque tous étaient gais. Et tout en croyant que le mal l'emporte, ils n'en agissaient pas moins comme s'ils pouvaient l'aider à se convertir en bien. Croyez-vous que ces pessimistes-là soient des agents de décomposition sociale?

Il existe un optimisme naïf et niais, qui ne produit que des mollusques.

Il existe un pessimisme fécond, qui fait des êtres stoïques et virils.

Un peuple où domineraient les Berquin ne serait qu'un troupeau bêlant, destiné à être mangé.

Un peuple qui compterait beaucoup de Vigny et de Leconte de Lisle, serait assuré de vivre fortement.

Si vous m'accordez cela, je vous accorde en échange qu'il y a des optimistes délicieux et des pessimistes insupportables. Mais les uns et les autres sont rares.

Et si j'étais tenté par le paradoxe, j'ajouterais, au risque de me contredire :

« N'est-il pas évident que le pessimiste, qui connaît les laideurs du monde, est plus vivement poussé que l'optimiste à se créer un monde où la Beauté règne en souveraine? Et n'est-il pas évident aussi que le pessimiste a des sens plus délicats et l'esprit plus fin que l'optimiste content de toutes choses? Et si vous hésitez encore, comptez les grandes œuvres poétiques. Mettez, d'un côté, les optimistes, et de l'autre, les pessimistes. Et comparez! »

A PROPOS DE TOURGUENIEV

Le théâtre du Marais vient de représenter, avec le plus vif succès, une comédie inédite de Tourguéniev. C'est une œuvre charmante et profonde, qui fait penser à Musset, à un Musset russe.

Russe, oui, et jusqu'au fond du cœur, Ivan Tourguéniev l'était. Quelqu'un a dit : « Qu'on le veuille ou non, on est toujours de sa race et de son temps. » Et comme on en est toujours, il est inutile de faire de grands efforts pour en être. Le cas de Henri Heine peut servir d'illustration à ces deux maximes d'un sage. Heine détestait la Prusse et tenait les Hohenzollern pour des ennemis personnels. Personne ne s'est moqué, avec autant de cruauté, des travers et des défauts du génie allemand. Il a passé la plus grande partie de sa vie en France et, s'il n'était pas devenu Français — on ne devient pas Français — il était devenu Parisien avec délices et montra assez d'esprit pour le rester jusqu'à son dernier soupir. Et pourtant, ce Prussien libéré, cet Allemand retourné, est un poète allemand, foncièrement allemand, aussi allemand que

Schiller. De même Ivan Tourguéniev, malgré son cosmopolitisme, malgré ses voyages, malgré ses longs séjours en Allemagne et en France, était Russe et Russe jusqu'aux moëllles. Il a fallu du temps pour que la critique ordinaire rendît hommage à ce grand Germain et à ce grand Russe. L'un et l'autre furent accusés d'être des déracinés et, si l'on peut dire des « déracés ». L'un et l'autre furent représentés comme des sans-patrie et à l'un comme à l'autre on opposa, avec force injures, des écrivains dont ils étaient les frères par le cerveau et par le sang.

C'est que la critique ordinaire, lorsqu'elle se fait nationaliste, voire régionaliste, met souvent au service d'une idée juste des trésors d'ignorance, d'aveuglement et d'obstination. Ses méprises donnent raison au sceptique qui s'écriait : « Tout est inédit et personne n'a lu personne ! » Elle vaticine et bredouille comme s'il n'y avait qu'une manière unique d'être de son pays et de son temps. Or, il y en a plusieurs, entre lesquelles les écrivains ne choisissent pas, mais entre lesquelles leur tempérament choisit pour eux. Il y a plusieurs façons d'être Français : celle de La Fontaine et de Musset ne ressemble pas à celle de Hugo ou de Baudelaire. Et même il y a plus d'une façon d'être de sa province : Barbey d'Aurévilly n'est pas de la même Normandie que Flaubert ; Lamennais, Brizeux, Leconte de Lisle et Renan ne sont pas de la même Bretagne. Semblablement, la Flandre de Memling n'est pas la Flandre de Rubens, laquelle n'est pas celle de

Van Dyck. Si maintenant nous passons de l'idée de race à l'idée de temps, nous constaterons qu'il y a aussi plusieurs manières d'en être et, notamment, celle qui consiste à le glorifier et celle qui consiste à le maudire. La haine est une possession comme l'amour. Sainte-Beuve, qui ne faisait pas de la critique ordinaire, c'est-à-dire passionnée, disait de Royer-Collard : « Tout comme M. Ingres, il est encore de ce temps-ci, ne serait-ce que par le soin perpétuel de s'en garantir... On touche encore à son temps, et très fort, même quand on le repousse. »

Ce sont des vérités de bon sens que l'on méconnaît trop souvent, quand on ne pousse pas l'étourderie jusqu'à les nier d'un air de provocation et de défi. A chaque instant, l'écrivain est invité à être de son temps selon la manière du critique et sommé d'être de la région du régionaliste qui officie. L'un s'écrie : « Il faut aimer notre temps comme moi ! » L'autre s'exclame : « Il faut être de la même province que moi ! » En vain leur dit-on, comme Athalie : « J'ai mon dieu que je sers ; vous adorez le vôtre. Ce sont deux puissants dieux ! » La critique ordinaire répond avec le jeune et intolérant Eliacin : « Il faut craindre le mien. Lui seul est véritable et le vôtre n'est rien. »

Méditons cet interrogatoire d'Eliacin dans la tragédie de Racine. « Athalie » est l'évangile de l'intolérance, de toutes les intolérances.

SI JEUNESSE SAVAIT!...

Un de nos confrères wallons, *La Meuse*, vient, me dit-on, d'ouvrir une enquête sur une question qui est d'actualité depuis l'origine du monde et qui le sera sans doute éternellement.

La Meuse pose la question suivante :

« Que veut dire pour vous l'expression : Si jeunesse savait!

« Cette jeunesse, qui se trompe si souvent, qu'est-ce donc qu'elle devrait savoir de bonne heure pour se tromper moins?... »

Voilà, reconnaissons-le, une question nettement posée; mais elle est tellement vaste, qu'il faudrait du temps et de l'espace pour l'embrasser tout entière. N'embrassons pas trop et contentons-nous de répondre au point de vue littéraire. Si chacun parle de ce qu'il connaît, les vaches commenceront à être bien gardées.

La question, disions-nous, est nette; mais il est probable qu'on n'y répondra point avec netteté. La plupart des réponses manqueront de franchise et pour deux motifs. Le premier, qui est avouable et même honorable, c'est que la jeunesse est sympathique. Le second, que l'on

n'avoue pas et qui n'est guère honorable, c'est que beaucoup de gens, au lieu de tenir à la jeunesse le langage viril qu'elle mérite, la flattent dans l'espoir secret d'être flatté par elle à leur tour. Calcul ou sentiment, c'est ce qu'exprimait Catulle Mendès en s'écriant : « La jeunesse, c'est sacré! »

Je me suis toujours demandé pourquoi un jeune imbécile serait plus sacré qu'un vieux, et pourquoi la jeunesse, lorsqu'elle se trompe, doit être applaudie.

Si la jeunesse littéraire savait!... Qu'elle permette à quelqu'un qui l'aime, mais qui ne l'a jamais flattée, de lui dire qu'elle ne sait pas grand'chose, qu'elle ne veut rien apprendre et que c'est ce qui la tue.

Elle croit tirer une grande force de son ignorance encyclopédique. Hélas! c'est cette ignorance qui est la cause de sa faiblesse et de la débilité de son œuvre.

Elle veut faire table rase du passé. Elle croit inventer à la fois la Vie et l'Art et son esthétique est celle du chambardement.

Si elle savait, elle saurait que dans l'art, comme dans la nature et dans la vie, tout se tient, tout est lié. S'imaginer qu'on invente un art est une illusion puérile. En littérature, il y a peut-être des révolutionnaires, c'est-à-dire des agités qui crient qu'ils vont tout changer, mais il n'y a pas de révolutions. Il n'y en a jamais eu et il n'y en aura jamais. Il n'y a pas d'exemple d'un grand écrivain né de lui-même et qui soit

son propre ancêtre. On est toujours le fils, le petit-fils, l'arrière petit-fils de quelqu'un. Les morts sont plus vivants que les vivants le pensent. Les œuvres d'aujourd'hui naissent des œuvres d'hier, qui, elles-mêmes, étaient issues d'autres œuvres. Tout est mélange, alliage, croisement, métissage. Ah! quel soufflet la nature donne à la vanité!

Si la jeunesse littéraire savait, elle saurait, qu'une langue se développe conformément à son génie intime, que personne n'est capable de changer. Si elle savait, elle saurait qu'il y a un héritage que nous ne pouvons pas refuser, parce qu'il est dans notre sang et dans notre chair. Si elle savait, elle saurait qu'en art, il y a des lois éternelles, contre lesquelles on se brise quant on veut les abroger, et des règles qui se modifient ou s'usent avec le temps. Si elle savait, elle saurait que sa conception de l'art révolutionnaire, c'est-à-dire innovateur et progressif, n'est qu'une pauvre chimère empruntée aux politiciens. Si elle savait, elle saurait que certaines réformes littéraires, qui remplirent le monde de leur bruit, sont aux yeux de la postérité de pauvres petites convulsions qui n'ont guère changé le visage de la poésie. Contemplez de nos terrasses le mouvement romantique français! Consultez les préfaces, les proclamations et les mandements. Rappelez-vous ce que les romantiques voulaient, ce qu'ils se targuaient de faire, ce que les contemporains et leurs successeurs immédiats s'imaginaient que les novateurs avaient

fait — et regardez leur œuvre! Elle ne diffère de l'œuvre classique que par le choix des sujets, la suppression des confidents et la mobilité de la césure. C'est peu de chose, et tout le reste était mirage.

Si la jeunesse littéraire savait, elle saurait qu'elle ne sait pas grand'chose, et elle se mettrait à l'étude.

Michel-Ange, à quatre-vingts ans, disait qu'il allait encore à l'école. Et il y avait été dans sa jeunesse.

LE SORT DE PETRUS BOREL

On raconte qu'un directeur de journal, recevant un article intitulé « Dieu », jeta le manuscrit au panier en s'écriant : « Dieu ! cela manque d'actualité ! ».

Cet exemple n'a pas empêché les *Nouvelles Littéraires*, de publier un article sur Petrus Borel.

L'auteur de *Madame Putiphar* fut un dieu en 1830 et, pendant quelques années, ne manqua nullement d'actualité. Était-ce le moment de l'exhumer ? Peut-être. Rien n'est plus salubre pour préserver de la vanité les générations nouvelles, que de leur montrer ce qui reste des divinités adorées il y a cent ans. A moins que nos romantiques d'aujourd'hui ne s'éprennent de Petrus Borel et ne lui rendent l'auréole qu'il porta jadis dans le Cénacle. Tout arrive et tout recommence : mais comme on oublie que tout est arrivé, on y prend le plaisir de la nouveauté.

A l'exception de quelques vieux lettrés et de quelques bibliophiles, qui donc a lu *Les Contes d'un Lycantrope* ou *Les Rapsodies* ou *Madame Putiphar* ou *Champavert* ! Car Borel, étant sacré génie et proclamé dieu, commit l'imprudence

d'écrire, ce qui le perdit. Mais au moment de la grande effervescence romantique, le roi du Cénacle n'était pas Hugo, mais Petrus Borel. On disait du premier, entre initiés : « Hugo, oui, c'est un grand homme; mais il devra bien se tenir le jour où Petrus publiera! ». Cette illusion était commune à tous les néophytes et Théophile Gautier, qui pourtant ne se méprit pas souvent, s'écriait plaisamment, à la fin de sa carrière : « Et dire que j'ai cru en Petrus Borel! ».

Je plains les curieux d'aujourd'hui qui éprouveraient le désir de feuilleter les œuvres qui coûtèrent à Petrus Borel son génie et sa divinité. Ils ne liront pas plus loin que Paolo et Francesca, mais pour un autre motif. Cela est nul et vide. Cela n'existe plus ou plutôt cela n'a jamais existé. Le seul clou auquel on puisse essayer d'accrocher le souvenir de cette vieille gloire, c'est la préface en vers de *Madame Putiphar*, où la critique a voulu découvrir une vingtaine de vers annonçant *Les Fleurs du Mal*. Lisez les vingt vers de Petrus Borel et dites-moi s'ils méritent l'honneur qu'on leur a fait.

La seule impression que nous fasse aujourd'hui l'œuvre de Petrus Borel, c'est celle d'une grande, d'une profonde, d'une insondable naïveté. Qu'ils étaient jeunes, les jeunes gens de 1830! C'est l'exclamation que l'on pousse lorsqu'on remet la main sur les œuvres oubliées de Petrus et de ses amis. Peut-être cette naïveté n'est-elle pas sans charme pour les curieux. Un petit-fils de Gautier, s'il était aidé par un petit-fils du vi-

comte de Spoelbergh de Lovenjoul, écrivait sans doute, en racontant ces poèmes du Cénacle, en épilogue aux *Jeunes-France*, un livre charmant sur les « grotesques » du romantisme. Je prends le mot dans le sens où l'entendait Gautier et je me plainrais à voir ressusciter cette pléiade, sans rayonnement, dont la principale étoile est, non pas Petrus Borel, mais le poète de *Gaspard de la Nuit*, le délicieux et falot Aloysius Bertrand. Et il est regrettable qu'Aubrey Beardsley soit mort, car on l'eût prié d'illustrer le livre.

Aloysius Bertrand a laissé quelques miniatures exquises. Il était plein de talent et Sainte-Beuve, qui avait du flair, l'avait distingué. Il suffit d'une goutte de l'elixir que l'on boit dans *Gaspard de la Nuit* pour dissoudre les inventions saugrenues du *Lycantrope*.

Et cependant, Petrus, malgré tout, risque de conserver une poignée de fanatiques. Peut-être en gardera-t-il autant que Cabaner. Vous souvient-il du compositeur Cabaner, qui vivait à Paris, sous le second Empire, et qui était plus fort que Mozart? Qui le connaît aujourd'hui, le rival heureux de Mozart? Naguère encore, nous étions deux en Belgique à nous rappeler Cabaner et, quand nous nous rencontrions, nous en parlions quelquefois. Oui, nous étions deux : Charles Tardieu et moi. Tardieu est mort et je suis seul à me souvenir de Cabaner.

« SIGURD » A BRUXELLES

Paris vient d'honorer la mémoire d'Ernest Reyer.

La troupe de l'Opéra a joué *Sigurd*, assez médiocrement d'ailleurs s'il faut en croire la critique. Il semble que le moment le plus émouvant de la cérémonie ait été, lorsqu'on couronna le buste du musicien, l'apparition de M^{me} Rose Caron, belle et tragique sous les longs voiles blancs d'un vêtement de légende. Une acclamation a salué la grande artiste qui fut Brunehilde et Salammbô.

Cette commémoration d'Ernest Reyer remue une foule de souvenirs dans mon cœur de Bruxellois d'adoption. C'est à Bruxelles que *Sigurd* fut joué pour la première fois, et ce sont des échos bruxellois qui apprirent à la renommée, en le répétant avec enthousiasme, le nom sonore de Rose Caron.

Le Bruxelles du temps de *Sigurd* ne ressemblait guère au Bruxelles de *Francesca de Rimini*. Notre capitale, devenue une grande ville, était en proie à la fièvre. Tout se transformait en Belgique, la politique, l'art, la littérature, le visage

de nos villes. Une jeunesse hardie, turbulente et cultivée emplissait Bruxelles du bruit de ses expériences intellectuelles. Grisée par le vin nouveau qu'elle répandait en libations autour d'elle, tout événement du monde spirituel provoquait sa curiosité. Que serait ce *Sigurd*, dont le sujet était semblable, disait-on, au poème de la *Walkyrie* et du *Crépuscule des Dieux*? Quelle figure ferait dans l'opéra de Reyer, cette jeune chanteuse au masque tragique, à la voix prenante et pénétrante, qui, après un premier début dans *Robert le Diable*, venait de triompher dans *Faust*?

Dans les salons bruxellois, où elle était reçue comme une reine, M^{me} Caron était pressée de questions sur l'œuvre qu'elle répétait au théâtre de la Monnaie. Elle nous en raconta le poème, dont elle récita des fragments, d'une voix lointaine et sans inflexions, qui semblait laisser entendre que l'interprète ne comprenait ni le drame, ni le personnage qu'elle allait y jouer. Nous fûmes, je puis l'avouer maintenant, un peu déçus et légèrement inquiets.. C'est dans cet état d'esprit que nous nous rendîmes à la répétition générale.

Ah! cette répétition générale de *Sigurd*, nul de nous ne l'a oubliée! Comme la première représentation de l'opéra était un événement franco-belge, une petite élite de mondains, de musiciens et d'artistes avait obtenu de se dissimuler dans la salle. Parmi les écrivains, s'agissait Cladel, le terrible et sympathique Léon-

Alpinien Cladel, que la musique n'intéressait qu'à demi, que M^{me} Cladel devait à chaque instant rappeler au silence et qui, s'il l'avait voulu, n'eût pas éprouvé la moindre peine à couvrir de sa voix quercynoise tous les trombones d'Ernest Reyer. Et l'on attendait, on attendait quelque chose, quelque chose de grand et de sacré.

En ce temps-là, les acteurs, même à la répétition générale, ne répétaient pas en costume. Sigurd, Gunther et Hagen chantèrent en veston. C'était comique, et lorsqu'on vit Sigurd et Gunther échanger leur chapeau melon, un éclat de rire salua cette scène trop moderne.

Mais quand le rideau se leva sur le troisième tableau, il ne fut plus question de rire. La Walkyrie se réveilla d'une telle manière, que nous demeurâmes comme hypnotisés. Brunehilde aussi était en costume de ville, mais elle portait une longue et simple robe de satin noir, d'où elle jaillissait comme une déesse. Qu'elle était belle ! Que son front bas semblait écrasé par la fatalité, et quel feu profond et sombre brillait dans ses grands yeux ! Jamais sa voix, cette étrange voix, qui, déjà par moments, commençait d'être blessée, ne fut plus mystérieusement et à la fois caressante et mordante. Le triomphe de la tragédienne et de l'œuvre était dès lors assuré, et lorsque Brunehilde dit à Sigurd : « La Walkyrie est ta conquête », c'était la salle tout entière qui était la conquête de Rose Caron, de sa majesté Rose Caron.

C'est à cause d'elle qu'Ernest Reyer connut une manière de gloire tardive, car, il faut bien le reconnaître aujourd'hui, ni *Sigurd*, ni *Salammbô*, malgré quelques beaux moments musicaux, ne portent la griffe du génie et n'ont assez de vitalité pour s'imposer à l'avenir. On s'en aperçut, à Paris comme à Bruxelles, le jour où l'on reprit ces œuvres sans la première Brunehilde et sans la première Salammbô.

Le *Sigurd* et la *Salammbô*, que Bruxelles applaudit avec tant de chaleur, n'étaient pas l'œuvre d'Ernest Reyer, ce bon musicien qui fit *La Statue*; c'étaient deux opéras inventés par M^{me} Rose Caron. Et ces deux opéras, hélas! ne seront jamais repris!

UN DÉLUGE DE LETTRES

Aimez-vous les lettres échangées par les hommes célèbres? Si oui, vous devez être heureux comme un poisson dans l'eau. Jamais on n'a fouillé plus profondément dans les vieux tiroirs. Non seulement on y a trouvé dans la poussière d'innombrables mémoires, qu'on a publiés, commentés, annotés et confrontés entre eux, mais encore des centaines et des milliers de lettres inédites, signées de noms fameux, que l'on s'est empressé de porter aux grandes revues qu'elles encombrant. Lettres d'affaires, de politique, d'amour, d'amitié, c'est une pluie, une averse, un déluge. Un nuage de petits papiers crève sur nous et laisse tomber sa neige, une neige mêlée d'encre, une neige qui aurait servi! Lettres d'hommes d'Etat, de soldats, de prêtres, de grandes dames, de courtisanes, de comédiennes, lettres d'écrivains, de peintres, de sculpteurs, de musiciens, elles tombent, elles nous inondent, elles nous submergent. Et comme des enfants dans la neige, nos contemporains se jettent sur cette nappe de petits papiers, s'en délectent, s'y jouent, en font des boules qu'ils s'envoient au nez en poussant des cris de joie.

Leur joie m'étonne. Je l'envie mais je ne parviens pas à la partager. Neuf fois sur dix, pour ne pas dire quatre-vingt-dix-neuf sur cent, les lettres exhumées, quelle que soit la célébrité de leur auteur, sont dénuées de toute espèce d'intérêt. Sans doute les historiens, surtout ceux de la petite histoire, peuvent y trouver quelques menus faits; ce sont curiosités d'archives et c'est dans la collection des archives qu'il aurait fallu verser toutes ces lettres. Il aurait fallu les mettre à la disposition du chercheur sans les publier. Mais je nie, si elles ne sont pas écrites pour la postérité et par dessus la tête du destinataire, qu'elles offrent le moindre intérêt pour les honnêtes gens.

C'est qu'elles sont, la plupart du temps, si non incompréhensibles, du moins obscures. Et il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi. Deux personnes qui s'écrivent se connaissent dans la plupart des cas depuis longtemps et intimement. Elles s'expriment et se comprennent à demi-mot. Leurs épîtres sont pleines d'allusions fugitives, de sous-entendus mystérieux. Pour ceux qui les échangeaient elles étaient claires : elles ne le sont plus, elles ne peuvent plus l'être pour nous. Elles ne sont pas beaucoup plus révélatrices que ne le serait une conversation d'amis intimes fidèlement sténographiée. Cette sténographie serait, comme on dit familièrement, pleine de trous. Les lettres aussi sont pleines de points de suspension et de lacunes.

Il en est cependant qui sont agréables. Mérimée, pour me borner à ne citer qu'un écrivain célèbre, a, dans ses lettres les moins officielles, un certain tour de plume qui réjouit les gens de goût. Mais ses lettres renferment plus d'une énigme et demanderaient pour être comprises, des notes marginales. Notez cependant que Mérimée est un des plus rares écrivains de qui la prose épistolaire, même la plus spontanée, a les mêmes qualités que la prose la plus officielle et la plus académique. Mais que d'écrivains sont desservis et trahis par le jargon de leurs lettres intimes! Le pauvre grand Flaubert, qui avait passé sa vie à se faire un style magnifique, mais qui ne s'observait pas dans les lettres à ses amis, en a su quelque chose quand on commit l'erreur de publier sa correspondance. Ou plutôt, il n'en sut rien et ce fut heureux, car s'il l'avait su, il serait ressuscité de fureur et les éditeurs indiscrets auraient passé un méchant quart d'heure!

Je donne à mes contemporains le sage conseil de ne pas écrire de lettres ou, s'ils ne peuvent pas s'en abstenir complètement, d'être sobres et laconiques. Qu'ils s'envoient des billets concis dont on ne puisse pas dire, comme du distique critiqué par Rivarol, qu'ils contiennent des longueurs! Et s'ils désirent mourir tranquilles, qu'ils ne laissent derrière eux, entre les mains de leurs amis, que des cartes postales, de préférence illustrées!

LA GLOIRE DE RONSARD

Dans tous les pays de langue française, on se prépare à célébrer le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard.

C'est le monde latin tout entier qui rendra au chef de la Pléiade, l'hommage qu'il mérite, et cet hommage sera d'autant plus éclatant qu'il est tardif.

L'œuvre et la gloire de Ronsard subirent, en effet, une éclipse de plus de deux siècles. Après avoir été loué de son vivant comme personne ne l'avait encore été en France, il tomba dans le discrédit et dans l'oubli. Tout le théâtre classique, pareil à un char monumental, passa sur la poésie de la Pléiade et l'écrasa. Boileau enterra son cadavre dans l'*Art Poétique*, et ce fut seulement en 1830 que Sainte-Beuve, brisant la pierre du tombeau, réveilla, et cette fois pour toujours, l'immortelle méconnue.

Depuis lors, Ronsard étudié et commenté par les meilleurs critiques français, n'a cessé de grandir, et nous apparaît aujourd'hui comme le premier et le plus grand des poètes lyriques français.

Je rappelais que ce fut Sainte-Beuve qui, en 1830, restaura le culte de Ronsard, qu'il célébra dans des commentaires magnifiques, avec autant d'intelligence que de ferveur. Mais il ne semble pas que les grands poètes romantiques aient longuement pâli sur l'œuvre ressuscitée. Les traces de ronsardisme sont rares dans Hugo, dans Lamartine et même chez Musset. Par contre, elles sont nombreuses et de plus en plus, dans les œuvres de la deuxième génération romantique. Baudelaire et Banville avaient étudié Ronsard, et le dernier en eut, si l'on peut dire, la strophe pleine. Et parmi les symbolistes, qui furent, si l'on y regarde de près, la troisième génération romantique — la troisième et non la dernière! — les ronsardisants sont légion. M. de Régnier est Vendômois jusqu'au bout des ongles, et le récent recueil de M. Vielé-Griffin, *Le Domaine Royal*, semble avoir été rimé à l'ombre des chênes de la forêt de Gastyne.

Ronsard est le premier grand poète lyrique français. C'est sa Muse qui rendit la poésie française lyrique. Les poètes d'avant Ronsard, même quand ils ont du génie et qu'il leur arrive, comme à Villon, d'entrevoir, à la lueur d'un éclair, le Paradis lyrique, composent leurs vers au moyen de mots qui bavardent, mais qui ne chantent pas. Leur poésie n'est pas un chant. Leur poésie n'est que de la prose surexcitée, de la prose en état de lévitation. Ronsard et ses amis tirèrent de la langue française la divine musique qui dormait en elle. Ils donnèrent aux mots, jus-

qu'alors pédestres, les ailes qui leur manquaient et leur firent chanter ce qu'ils avaient l'habitude de dire. Non seulement les mots reçurent des ailes, une voix, un ramage, mais ils reçurent aussi la couleur des choses qu'ils représentaient. Ronsard et ses amis, regardant le monde avec des yeux neufs, exprimèrent sa beauté par des mots qui semblèrent nouveaux. Ronsard fut l'Adam de la poésie, et, si l'on me permet de forger le mot indispensable, il « lyrisa » la langue française.

J'en étais là de ma rêverie sur le poète de Cassandre et d'Hélène, lorsque le hasard me fit jeter les yeux, dans une revue d'avant-garde sur la plus récente proclamation d'un de nos plus récents esthètes.

Ce jeune héros, tout en annonçant au public qu'il publiera bientôt le poème du siècle, avertit ses prédécesseurs, quels qu'ils soient, qu'ils sont, à partir de ce jour « périmés ».

Pierre de Ronsard fut « périmé » pendant deux siècles. J'ignore si quelque jeune esthète, un peu fat, aujourd'hui oublié, lui signifia que son œuvre avait cessé d'exister; mais, hélas! ce grand honnête homme de Boileau lui dit, longtemps après, quelque chose d'approchant. Or, quel est aujourd'hui, du magister classique ou du grand lyrique, le plus périmé?

Sourions et redisons avec Keats : « Une chose de beauté est une joie pour toujours ».

UN PETIT MAITRE

Alfred Verhaeren, qui vient de mourir, fut dans la force du terme et dans le sens que lui donne la critique d'art, un petit maître.

Il était parmi nous, pour notre étonnement et pour notre joie, un des derniers descendants de ces peintres hollandais et flamands qui, n'ayant pas le génie d'un Rembrandt ou d'un Rubens, poussèrent le talent jusqu'à la maîtrise. Leur art, qui s'interdit les hautes visées, se maintient dans les régions moyennes chères à Sainte-Beuve. Il est fait avant tout d'intimité, de vérité et de sensualité. Plus amoureux de la beauté des choses que de celle des êtres, il se complaît dans la contemplation des natures mortes et des intérieurs. Sa patrie, c'est le décor; l'accessoire, les vases précieux, les riches étoffes, les bijoux mystérieux, les fruits opulents, et par dessus tout, les caresses et les flatteries de la lumière.

Dans l'œuvre des petits-maîtres, l'élément intellectuel n'intervient pour ainsi dire pas, du moins d'une manière consciente. L'anecdote chez eux est rare et n'est qu'un prétexte. Aucun thème sentimental, aucune pensée exprimée. Une

délectation de l'œil devant des lignes harmonieuses et de belles couleurs. Un régal donné en réalité à la vue, et en imagination à tous les sens. Une volupté à laquelle il semble que la gourmandise participe. C'est l'art le plus sensuel que l'homme ait inventé. Une nature morte d'un Alfred Verhaeren offre une fête aux yeux, tout en excitant d'une façon presque matérielle le goût et le toucher. C'est un art limité, mais qui remplit complètement ses limites. Il réalise la perfection et ne connaît rien au-delà de lui-même.

Les peintres qui pratiquent cet art n'ont pas de génie; mais ils poussent le talent aussi loin qu'il est possible de le pousser. Et leur mérite consiste surtout dans la sûreté de leur métier. Leur œil, sensible à toutes les irisations de la couleur, a pour servante une main rompue à tous les artifices. L'artisan chez eux est intimement mêlé à l'artiste et ne fait qu'un avec lui. Il peint les choses avec le même amour que l'ouvrier d'art les a façonnées. Il s'applique à peindre l'objet tel qu'il apparaît, s'y lustre les prunelles comme l'artisan qui l'a ciselé, l'a palpé de la main. Il n'y a pas d'art moins menteur, car il est fait de probité. Toute la vieille honnêteté de la race néerlandaise s'épanouit en dessin et en couleur dans ces petites toiles qui font la gloire de nos musées et qui, ne devant rien à la mode, n'ont rien à redouter d'elle et gardent intacte depuis des siècles la couleur qui enchante nos regards.

Les représentants de cette peinture deviennent de plus en plus rares. Qui donc consentirait, en l'an de grâce 1929, à s'entendre appeler petit maître? Petit! Quelle injure! Aujourd'hui tous les peintres sont grands, novateurs et chefs d'école. Il serait imprudent de leur dire qu'ils ont du talent. Du talent? Qu'est-ce que cela? C'est la chose la plus vile et la plus odieuse, qui s'apprend et qu'il faut acquérir par le travail. Fi! Monsieur! Aujourd'hui, tout le monde a du génie. Le génie, c'est inné; il ne faut pas se fatiguer à le conquérir. Le travail ne fait que le contrarier, le dominer, voire le tuer. Le génie ne doit rien apprendre : il devine tout. C'est pourquoi je ne vais plus visiter les expositions et pourquoi je donnerais pour un seul Alfred Verhaeren, représentant un vase renversé sur une étoffe, toutes les toiles géniales peintes chez nous depuis vingt-cinq ans. Et je les donnerais avec d'autant plus de plaisir que je ne les ai jamais achetées.

LES QUATRAINS D'OMAR KHAYYAM

M. Iwan Gilkin vient de publier une traduction en vers des quatrains d'Omar Khayyâm.

Ce poète qui naquit, croit-on, en l'an 1040 de notre ère, eut une singulière fortune. Devenu célèbre, en Europe, au XIX^e siècle, par la traduction de l'Anglais Fitz-Gerald, il nous est apparu comme un poète contemporain, voluptueux, sceptique, et un peu athée. Les idées d'Omar Khayyâm ne diffèrent de celles de Béranger et de Voltaire que par l'opulence orientale de la forme. Son œuvre fit scandale. Il fut condamné à faire à La Mecque un pèlerinage expiatoire. S'il avait publié ses quatrains en Europe, entre 1040 et 1135, il eût probablement été brûlé vif.

Les quatrains d'Omar Khayyâm ont piqué l'érudition de M. Gilkin. On le conçoit aisément, car le poète musulman exprime des idées qui ressemblent à celles du *Cerisier fleuri*. M. Iwan Gilkin fut plus heureux qu'Omar, les mœurs étant devenues plus douces qu'en l'an 1040. Non seulement il ne fut pas brûlé vif, mais il ne fut même pas condamné à un pèlerinage expiatoire.

La traduction de M. Gilkin est en vers, ce qui est audacieux, et respecte la curieuse ordonnance prosodique des quatrains originaux, ce qui paraît téméraire. Ce que j'en puis dire, moi qui

ne connais pas l'arabe aussi bien que M. Gilkin, c'est que les quatrains français sont d'un poète habile et d'un délicat lettré. Mais la question de savoir si la traduction de M. Gilkin est fidèle, est une question insoluble. Elle le serait même pour un Français qui connaîtrait à fond la langue arabe, ou pour un Arabe qui connaîtrait à fond la langue française.

Je m'explique.

Traduire les vers d'un poète dans une autre langue, même en prose, est déjà une entreprise bien hasardeuse; mais traduire un poète dans une autre langue et en vers, c'est tenter une œuvre au regard de laquelle la quadrature du cercle est un jeu d'enfant. Celui qui traduit trahit toujours. C'est un traître involontaire, un traître par amour, mais un traître. S'il est écrivain médiocre il trahit parce qu'il ne comprend pas assez son modèle, et s'il est un grand écrivain lui-même, il le trahit encore, parce qu'il le comprend trop bien.

En vérité, je vous le demande : Que reste-t-il d'une œuvre traduite? Il en reste l'idée, l'affabulation, les développements psychologiques, mais de ce qui fait son charme et sa sorcellerie? De la chanson des mots il ne reste rien. Mettons, s'il s'agit d'une œuvre de tout premier ordre, qu'il reste la moitié. S'il s'agit d'une œuvre de deuxième ou de troisième rang, même et surtout d'une œuvre très personnelle, qu'en reste-t-il? Presque rien : un squelette qu'on a recouvert de cire. Et dans les deux cas, la traduction enlève

à l'œuvre la sensualité verbale qui fait sa beauté. S'il reste la moitié de Shakespeare ou de Goethe traduits, que reste-t-il de Swift ou d'Hoffmann? Que resterait-il, en allemand, par exemple, d'un Paul-Louis Courier ou d'un Paul Arène?

Quant à traduire des vers en vers, c'est un défi lancé à Apollon. Le poète est celui qui fait chanter les mots : or, que reste-t-il du chant des mots, lorsque le traducteur ne s'évertue pas seulement à traduire, mais encore à mesurer et à rythmer?

On a essayé de traduire Henri Heine en vers français. Rien ne ressemble moins aux petits poèmes du chanteur allemand. Se figure-t-on, pour prendre un autre exemple, ce que seraient les *Odes funambulesques*, traduites en vers allemands?

On lit les traductions, qu'elles soient en prose ou en vers, par nécessité ou par curiosité : jamais par volupté, ou, car tout arrive, si l'on y trouve quelque volupté littéraire, il est certain qu'il ne s'agit point de la même volupté que l'on éprouverait à lire l'œuvre dans sa langue originale. Et dans ce cas, d'ailleurs très rare, soyez sûrs que la traduction est une belle infidèle.

Or, j'ai pris du plaisir littéraire à lire certains quatrains de M. Iwan Gilkin. Il est donc infiniment probable que sa version n'est pas un exemple de fidélité. Que M. Gilkin prenne ma conclusion pour ce qu'elle est : un compliment au bon poète et un léger doute jeté sur l'exactitude du traducteur.

COURTELINE A MONS

J'avais lu dans un journal, avant de m'endormir, que le juge d'instruction chargé de découvrir l'assassin de la forêt de Soignes, avait écrit au juge d'instruction qui tient l'assassin de Landelies pour demander à son collègue — c'est le magistrat que je veux dire — si le crime de la forêt de Soignes ne serait pas aussi l'œuvre du bandit de Landelies.

Cette lettre et l'hypothèse qu'elle suggérait durent m'impressionner vivement, car je fis un rêve peu ordinaire.

J'assistais à la première représentation d'une pièce de Courteline, et ce bon écrivain, devenu célèbre par la facilité avec laquelle il désopile les rates, avait pris comme sujet, ou plutôt comme point de départ, la correspondance échangée entre les deux juges d'instruction. Faut-il ajouter qu'il en avait tiré un excellent parti et que la pièce était délicieuse. Elle abondait en scènes d'une cocasserie savoureuse, et les mots d'un comique imprévu tombaient sur ma tête comme une pluie joyeuse.

Naturellement, le juge de la capitale n'écri-

vait pas au juge de province : il se rendait chez celui-ci et lui exposait son hypothèse; laquelle ne reposait sur rien, si ce n'est sur son désir de ne pas faire une instruction blanche.

Le juge qui tenait un assassin recevait froidement le juge qui n'en tenait pas. Le premier disait à l'autre, non sans une nuance de dédain : « Vous voulez collaborer avec moi ! ». Le mot, dans mon rêve, faisait beaucoup rire, et le juge heureux ajoutait : « En somme, quel intérêt aurais-je à vous laisser signer mon enquête ? ».

Alors, le juge sans coupable prenait son collègue plus heureux par le sentiment : « Souvenez-vous, disait-il, nous fûmes à l'Université ensemble; ma femme est la cousine de la belle-sœur de la vôtre, et j'ai onze petits enfants... ».

Le juge heureux, homme sensible, finissait par faiblir. Il offrait à son collègue d'interroger le bandit.

La scène était irrésistible. Le jeune Jean Hioux, cynique au-delà de toute expression, commençait par écouter gravement la requête du juge. Dès les premiers mots, il l'interrompait :

« N'avez-vous pas un havane? J'écoute mieux lorsque je fume. » Le juge offrait un Ramon Allones au bandit, qui daignait écouter le magistrat.

« Vous comprenez bien, disait le joyeux accusé, qu'au point où l'autre « curieux » m'a mené, je n'en suis pas à un crime près. » Et il ajoutait qu'il ne savait pas exactement combien il en avait commis.

Dans ces conditions, il consentirait à rendre au juge de Bruxelles le service que celui-ci lui demandait; mais il laissait entendre qu'il fallait y mettre le prix. Et le jeune bandit, qui n'avait pas un sou vaillant, se faisait mettre à la pistole. Il exigeait que ses repas lui vinsent du meilleur traiteur de l'endroit. Il composait des menus d'une opulence asiatique et réclamait d'introuvables primeurs. Il voulut bien, par considération pour le magistrat, rigide observateur des lois, ne pas exiger de fine champagne et se contenta, à la manière anglaise, d'un verre de porto.

Il montrait encore d'autres exigences. Il obligeait le juge à jouer avec lui au zanzibar.

Le juge soupirait un peu et supputait ce que lui coûterait son coupable; mais que ne ferait-on pour tenir l'auteur d'un crime célèbre?

L'accord s'établissait donc, et le jeune bandit avouait...

Le deuxième juge se retirait aussi heureux, désormais, que le premier, lorsque l'assassin, se ravisant, le rappelait et lui disait à l'oreille que, pour éviter que son nouveau coupable rétractât ses aveux devant la Cour d'Assises, il serait bon de lui ménager quelques entrevues discrètes avec une amie dont le sort cruel l'avait séparé...

Et le rideau tombait sur un grand éclat de rire.

Jamais je n'eus rêve aussi plaisant. Ma première intention était de publier tout le dialogue, que j'avais fidèlement retenu; mais j'ai renoncé à cette idée. Le Courteline que l'on rêve est supérieur à celui que l'on écrit.

GRINGOIRE

Celui de Victor Hugo? Ou celui de Théodore de Banville? L'époux platonique d'Esméralda, ou le terrible sonneur de ballades de Louis XI? Il tient de l'un et de l'autre. Il est leur arrière-petit-fils. Mais il est moderne, il est même contemporain. Il est le dernier rameau de l'illustre famille des Gringoire. Il est parent, par les femmes, par Margot ou par la belle heaulmière, de François Villon, gamin de Paris. Il cousine avec Don César de Bazan, et doit avoir connu quelque part, dans la réalité ou dans le rêve, le famélique et charmant Albert Glatigny, qui s'habillait avec des journaux. C'est la dernière branche d'un arbre qui meurt. Et quel arbre? Un arbre généalogique du pays de Bohême, un arbre fantôme, sec, sans feuilles, macabre, un vrai chêne à pendus et à branchés.

Gringoire? Connaissez-vous Gringoire? Il est artiste, cela va sans dire. Peintre, poète, sculpteur, musicien. L'un des quatre, parfois tous les quatre. Il est ivre de couleurs, de syllabes, de lignes, de musiques. C'est son vin à lui, son vin d'or, de soleil et d'ambre. Il titube dans la vie,

comme un ivrogne qui bute contre un pavé. C'est le dormeur éveillé, le somnambule perpétuel errant à travers la ville et les champs, pour rien, à l'aventure, chasseur d'aubaines et guetteur de hasards.

Vous l'avez vu, à Paris, à Bruxelles. Gringoire est jeune. Gringoire vieux serait un contresens de la nature. Il a, quand il meurt, l'âge qu'il avait lorsqu'il est né. Il conserve jusqu'à sa dernière heure, le regard étonné et candide de l'enfant. Il ne connaît ni l'ennui ni l'usure des choses. Chaque jour est son premier jour. Il voit tout, sans cesse, pour la première fois. Il ne vieillit pas, il recommence. Gringoire est jeune.

Gringoire est beau. D'une beauté spéciale qui échappe aux admirateurs de chromo-lithographies. Il est beau comme les animaux qui ne sont pas domestiques. Il est fier, indépendant, sauvage, révolté. Il n'est pas de ceux qu'on apprivoise ni qu'on amadoue. De là sa beauté bizarre qui resplendit sous le hâle, sous la crasse et sous les haillons. Il est beau parce qu'il est libre.

Gringoire est un orgueilleux. Il porte sa tête avec des morgues d'empereur et d'aventurier heureux. Il méprise ceux qui le raillent. Son essence est supérieure, il n'en doute pas. Ses vêtements chimériques, il les traîne comme une pourpre orientale. Regardez donc comme il toise les gens bien mis. Il a envie de leur faire l'aumône. Comme le loup de La Fontaine, il tient en horreur le chien gras et luisant qui « ne court pas où il veut ». Il croit à son génie, même s'il

n'a rien fait. S'il trouvait sur le pavé une auréole sans propriétaire, il la ramasserait sans vergogne et s'en coifferait. Il dirait, comme Bilboquet de la fameuse malle : « Cette auréole? Elle *doit* être à moi! ». Et si quelque Philistin mal inspiré lui disait : « Gringoire? Connais pas! » il serait capable de répondre comme André Gill : « Vous êtes le seul! ». Gringoire a *un* tableau, *un* livre, *une* statue, *un* opéra. Il les porte dans sa cervelle où il les caresse et les couve. Il les réalisera un jour, quand il aura le temps, quand il aura tout vu. Car se croyant éternel, il est patient. Donnez-lui rendez-vous pour l'an de grâce trois mille huit cent quatre-vingt-six, il ne manifestera aucune surprise, et vous répondra simplement : « C'est entendu, j'y serai! ».

Gringoire est sale. C'est lui qui a répandu par le monde que tout poète est nécessairement crotté. S'il est peintre, son veston est bariolé comme une palette. S'il est poète, il est taché d'encre. S'il n'y a qu'une flaque d'eau dans la rue, il s'y trempe inconsciemment, poussé par un aimant bizarre. Il est attiré par tout ce qui est pauvre, triste et ruiné. Gringoire ne s'arrêtera jamais devant un magasin somptueux des boulevards, où la lumière du gaz se réjouit dans les glaces et dans les douves. Mais il restera, bouche béante, pendant une heure, devant une échoppe en plein vent. Il est féroce pour les gentlemen qui sont propres. Et s'il peut, d'un coup de coude sournois, précipiter un gommeux habillé de jaune contre une porte verte fraîchement

peinte, il lui dira, comme dans la nouvelle d'Allais : « C'est bien plus japonais comme cela! ».

Gringoire ne connaît pas la valeur de l'argent. Les louis d'or sont, à ses yeux, des portraits de souverains et pas autre chose. Et comme les souverains sont généralement assez laids, Gringoire se débarrasse, le plus tôt possible, de leur effigie anti-esthétique. Il ne se doute pas du prix des choses. Il ne s'étonnerait pas si on lui faisait payer trente louis un mazagran; mais il serait capable d'offrir vingt sous pour le Régent ou le Kohinoor. Il a entendu parler des caisses d'épargne. Mais il soupçonne qu'on l'a mystifié.

Il ne comprend pas la probité comme le commun des hommes. S'il rencontre un plus Gringoire que lui, — cela arrive! — il se rappelle immédiatement qu'il lui doit de l'argent, et vide ses poches avec simplicité. Au contraire, si quelque créancier, muni d'un titre en bonne et due forme, le presse de s'exécuter, Gringoire aurait dans son gousset la fortune de plusieurs nababs, qu'il s'écrierait superbement : « Que me veut-il? Je ne connais pas cet homme! » N'est-ce pas Gringoire qui, harcelé par un créancier, répondait avec douceur, mais non sans obstination : « Vous savez, monsieur, que j'ai touché un subside? C'est la vérité. Je l'ai touché : mais je n'y touche plus! » Gringoire est d'ailleurs logique : il ne réclame jamais l'argent qu'il a prêté. L'argent, d'après sa philosophie, est fait pour être prêté et non pour être rendu.

Gringoire est partout. Le jour, la nuit, qu'il pleuve, qu'il soleille, qu'il neige ou qu'il grêle, il va. Où? Mystère. Mais il y sera bientôt. Quelque chose l'appelle. Et il obéit. Gringoire non seulement est partout, mais on ne le voit jamais venir. Il est venu. Il a surgi d'entre deux pavés, comme d'une trappe. Il s'évapore de la même manière. S'il vous rencontre, et que vous lui disiez : « Je vais au Pôle Nord ou en Océanie » il ajouterait tranquillement : « Je vais par là aussi, je vous donnerai un pas de conduite! » Je me souviens de l'avoir rencontré un jour au Passage des Galeries Saint-Hubert :

— Où vas-tu, Gringoire?

— J'attends un ami, ici. Et vous?

— Moi? Je vais au Bois de la Cambre.

— Je vous accompagne!...

— Et ton ami?

— Je l'attendrai au bois, répondit Gringoire.

L'EXORCISTE DÉSESPÉRÉ

On avait parlé occultisme, théosophie, messes noires, et quelqu'un avait rappelé le plaisir de J.-K. Huysmans montrant à Jules Huret de la pâte à exorcisme, lorsque Jean Heurtaut, éclatant d'un rire sonore, s'écria :

« J'ai exorcisé, moi! Et l'aventure ne tourna pas à ma gloire... Voulez-vous que je vous la raconte?... »

On voulut bien, et Jean Heurtaut s'exprima ainsi :

« C'était il y a trente ou quarante ans, à l'époque où l'on se battait pour l'art et pour la littérature. Anatole Baju écrivait et le symbolisme commençait à dresser la tête... Des étrangers, naturalisés parisiens, réformaient la prosodie française. Une grande émulation s'empara de nos jeunes rimeurs et ce fut vraiment une belle orgie. Nos compatriotes inventèrent une langue, que nous appelâmes le macaque flamboyant et que Caliban avait appelé le flamand rose... *La Jeune Belgique* prenait un vif intérêt à ces fêtes données en l'honneur du Catoblépas cher à Flaubert.

» Ce fut alors qu'un jeune peintre aux longs cheveux et à la barbe assyrienne, qui depuis est devenu un maître, publia, chez Lacomblez, un recueil de poèmes qui ne connaissaient aucune contrainte prosodique et dont le moindre vers hésitait entre treize et vingt-quatre pieds...

» Mais dans ce Maelström de strophes incohérentes tournoyaient quelques images éclatantes, inattendues, qui attirèrent mon attention. Je rendis compte du recueil dans *La Jeune Belgique* et je grondai vertement le poète qui gâchait de si beaux dons... Je fus éloquent, je le dis moi-même après quarante ans. Je dus l'être incomparablement puisque, le lendemain, le débutant morigéné m'écrivit une lettre débordante de gratitude... Il me remerciait de lui avoir parlé franc, il m'assurait que je lui avais dessillé les yeux, qu'il abjurait le macaque flamboyant, qu'il embrassait à tour de bras l'autel classique et qu'il allait nous envoyer des poèmes d'une prosodie impeccable.

» Ce fut un événement considérable, dont la petite salle du café *Sesino* retentit pendant des jours.

» Mes amis me félicitèrent, me serrèrent sur leur cœur et proclamèrent ma victoire dans le passage des Galeries Saint-Hubert... L'un d'eux, très échauffé, salua lyriquement en moi le grand exorciste, qui chassait les démons du vers libre du corps des symbolistes...

» Hélas!

» Quelques jours après, notre revue recevait de l'exorcisé quelques poèmes inédits. Leur prosodie, conformément à sa promesse solennelle, était irréprochable. Mais rien ne pouvait vous donner une idée de la banalité, de la pauvreté, de la gaucherie de ces vers où ne brillait plus la moindre image éclatante... Ce fut un désastre... les révolutionnaires ne s'en aperçurent même pas; mais mes amis furent consternés. Je tombais de mon piédestal de grand thaumaturge. Qu'avais-je besoin de faire des conversions compromettantes et malencontreuses? Je fus houspillé au *Sesino*. Grouchy, après Waterloo, ne fut pas plus durement traité par les vieux grognards de Napoléon. Un de mes amis s'écria : « Tu n'es qu'un maladroit! Personne ne te demandait d'exorciser ce symboliste. Toute la galerie, à Bruxelles comme à Paris, se gausse de nous! Si tu veux que nous te gardions un peu d'estime, répare le mal que tu as fait!... »

» Cette apostrophe éloquente me fit monter au nez toutes les moutardes de Dijon et je répliquai :

« Vous n'entendez rien à la démonologie. Consultez les théologiens : ils vous apprendront ce que c'est que l'exorcisme. Je ne puis pas faire ce que vous me demandez, pas plus que de trouver une rime à « triomphe ». Sachez-le une fois pour toutes : Je puis chasser du corps d'un possédé les affreux démons du vers libre, mais je ne puis pas les obliger à y rentrer! »

» Cette vieille aventure, qui m'amusa beaucoup autrefois, me fait sourire encore aujourd'hui. Referais-je ce que je fis alors? Je ne le crois pas. La vie m'a appris qu'il ne faut agir sur personne. Les possédés pour être délivrés, doivent avoir la force de s'exorciser eux-mêmes. C'est ma conclusion. Ce sera aussi, j'espère, celle du héros de cette parabole oubliée, dont il sera le premier à s'égayer. »

L'AFFAIRE SHAKSPEARE

— Messieurs, s'écria Jean Heurtaut, qui, ce soir-là, semblait de belle humeur contre quelqu'un ou contre quelque chose, vous savez qu'une place de Shakspeare est toujours vacante. Oui! une place de William Shakspeare, génie!

Un convive murmura :

« Lequel d'entre vous est Shakspeare?

Ne parlez pas tous à la fois! »

— Ne vous y trompez pas, reprit Heurtaut, la place est vacante, mais ce n'est pas dans le sens où l'entendait Banville. La critique moderne, depuis un demi-siècle, a, en effet, décerné à quelques écrivains vivants le titre de Shakspeare-adjoint... Mais ce n'est pas cela... C'est parmi les contemporains même de Shakspeare qu'il s'agit de découvrir l'auteur de *Macbeth* et du *Roi Lear*!

C'est une des lubies de notre époque de concierges de vouloir transformer la critique en roman. Quelqu'un s'est agréablement moqué de nos pipelets historiques et littéraires en démontrant que Napoléon n'a jamais existé, qu'il est un mythe solaire et que ses douze maréchaux — c'est la preuve décisive! — représentent les douze signes du Zodiaque. L'autre hiver, un poète français a démontré aussi — rien n'égale la force de pareilles démonstrations — que l'œuvre de Molière a été écrite par Corneille. Ne

nous étonnons pas outre mesure si demain, je veux dire au siècle prochain, un érudit nous apprend, assis sur une montagne de preuves irréfutables, que M. Maurice Maeterlinck était un boxeur, un apiculteur et un spirite, qu'il n'a jamais écrit une ligne et que son œuvre est tout entière de M. Grégoire Le Roy!

— Si on revenait à Shakspeare? hasarda quelqu'un.

— J'y revenais précisément, fit Heurtaut. La maladie mentale dont j'étudie les symptômes s'est déclarée il y a plus d'un siècle. Une authoress un peu fantasque et un essayiste illuminé, dont j'oublie les noms et qui finirent fous tous les deux, présentèrent les premiers phénomènes de baconisme. L'épidémie fit de grands ravages en Amérique, en Angleterre et en Allemagne. Elle a paru s'éteindre pendant quelques années, mais soudain elle s'est abattue sur la Belgique. Vous n'avez pas oublié son retour offensif d'il y a quinze ans, dont la plus illustre victime fut M. Célestin Demblon... Depuis, elle sévit en France... Vous avez lu les travaux de M. Abel Lefranc...

— Mais cependant, fit un convive, il y a des faits troublants, des coïncidences... La vie même de Shakspeare...

— Ah! nous y voilà, s'écria Heurtaut... La vie de Shakspeare est obscure et sa biographie officielle, telle qu'elle a été établie par la critique classique, a des aspects de légende... Je vous accorde tout cela... Je vous accorde même da-

vantage... Mettons que tout soit légende dans la vie du grand Will... En résulte-t-il que son œuvre doit être de Bacon, — du chancelier, de celui qui n'inventa pas la poudre, ou de Rutland, ou de lord Derby?... Malgré les savantes recherches des Moliéristes, qui sont, vous ne l'ignorez pas, les plus savants et les plus patients des hommes, il y a toute une période de la vie de Poquelin qui demeure obscure, pendant laquelle on ne sait point ce qu'il fit, sinon que, probablement, il courut avec quelques comédiens la province et les aventures... Il y a d'autres exemples... Les dernières vingt années de la vie de Frans Hals forment dans son existence une zone de silence et d'obscurité... En résulte-t-il que Molière et Frans Hals ont été, chacun, un autre?

— Il est pourtant difficile d'admettre, fit le convive récalcitrant, que le Shakspeare inculte et grossier, le cabotin sans talent et l'ivrogne de la légende...

— ... Puisse avoir écrit, interrompit Heurtaut, *La Tempête* et *Hamlet*?... Je sais ce que vous allez ajouter : vous allez dire que les œuvres attribuées à Shakspeare révèlent un écrivain au courant de la science, du droit, de la philosophie et de la politique de son temps... Cet argument, peu vérifié d'ailleurs, sauf par des passionnés intéressés à le trouver décisif, ne m'impressionne guère... Je suis prêt à faire un travail analogue sur la *Comédie humaine* et je démontrerai tout ce que je voudrai... Je sais comment se font ces recherches qui éblouissent

le lecteur candide. On extrait de l'œuvre shakspearienne quelques textes qui pourraient être d'un homme de loi, ou d'un philosophe, ou d'un occultiste, ou d'un homme politique, — et l'on ne souffle mot des erreurs grossières et des preuves d'ignorance qui foisonnent à côté... D'ailleurs, même si ces textes étaient cent fois plus nombreux, que démontreraient-ils?... Que Shakspeare a deviné beaucoup de choses et surtout qu'il en a appris plus encore par la fréquentation de l'élite de son temps, à laquelle il a dû se frotter à cause de son métier de comédien, de ses œuvres dramatiques et dont, dans l'hypothèse des Baconistes, des Rutlandistes ou des Derbystes, il a dû subir l'influence et les leçons... Même si Shakspeare était un sauvage, rappelez-vous que le sauvage est l'encyclopédiste et l'assimilateur par excellence... D'ailleurs, regardez autour de vous, et vous verrez comment se fait, dans le monde de la politique, de la presse et des lettres, une réputation de puits de science et de Pic de la Mirandole...

On rit, mais les contradicteurs ne désarmèrent pas...

— Et les preuves accumulées par M. Abel Lefranc? siffla l'un d'eux.

— Les preuves, fit Heurtaut en levant les bras au ciel. Ah! si les savants en admettent de pareilles, c'est que la critique historique est morte... Des preuves? Un long chapelet d'hypothèses et de suppositions plus ou moins ingénieuses... On trouve dans la vie de Rutland des

raisons de croire que, s'il était l'auteur de tel drame shakspearien, il ne pouvait pas le signer... Et l'on conclut triomphalement. On risque le même jeu avec lord Derby et avec Bacon et le tour est joué. Il n'est d'ailleurs pas de grand seigneur contemporain un peu en vue sur la vie duquel on ne puisse pas se livrer à ce petit tour de chimie amusante. Et tout cela fait les délices d'une foule de pipelets et de quelques naïfs doués d'un tour d'esprit mystique, sur qui le merveilleux exerce un attrait puissant et qui n'ont pas lu assez de romans dans leur jeunesse... Oui, oui, continua Heurtaut en montrant du doigt le plus obstiné des interrupteurs, c'est précisément ton cas... Tu n'as pas lu assez de romans à vingt ans... Tu n'as pas été vacciné par Dumas père et Eugène Sue : c'est pourquoi tu es victime de la contagion!

On se mit à rire et Jean Heurtaut poursuivit :

— Prenez garde aussi qu'à force de vouloir démontrer une chose on démontre parfois le contraire! Si vous faites de Shakspeare un grand seigneur cultivé, raffiné, ayant touché le fond de la science et de la politique, comment expliquerez-vous les trivialités, les grossièretés, les ordures qui émaillent son dialogue? Songez aux réflexions du portier de *Macbeth*, aux plaisanteries de la nourrice de *Roméo et Juliette*... Prenez garde que votre argument ne se retourne contre vous!...

— C'était pour mieux se cacher, lança quelqu'un, que Derby faisait le pître!

— Ah! riposta Heurtaut, vous abordez le côté psychologique du problème? Eh bien! vous avez tort, car c'est précisément au point de vue psychologique, quel que soit votre candidat à la place de Shakspeare, que votre thèse est insoutenable... Oui, je vous abandonne tous les autres arguments, je ne les discute même pas, je m'en tiens à l'argument psychologique, qui vous condamne... Quoi! à qui ferez-vous croire, s'il n'est en proie au démon de l'invraisemblance, que, leur vie durant, le grossier cabotin Shakspeare et lord Derby ou lord Rutland aient pu vivre leur double existence sans éveiller un soupçon, sans commettre une imprudence, en un mot, sans trahir leur secret? Personne parmi les amis de Shakspeare n'aurait flairé une supercherie! Personne parmi les amis du grand seigneur n'aurait éventé la ruse! Shakspeare avait beaucoup de détracteurs, qui ne l'ont guère ménagé, — et le secret de sa gloire n'aurait pas transpiré!... Mais dans les cénacles littéraires, rien n'égale la force de transpiration d'un secret!... Et Shakspeare écrivit des drames en collaboration! Il collabora avec Fletcher! Vous figurez-vous une pièce écrite en collaboration par trois auteurs, dont l'un serait inconnu, masqué, et imposerait son empreinte aux deux autres?... Non! jamais hypothèse plus folle n'a jailli d'une cervelle à l'envers! C'est contre ce simple argument de bon sens que se heurtent, le nez cassé, baconistes, rutlandistes et derbystes!... Et ramassez vos blessés!

— Calmez-vous, Heurtaut, fit un pacifiste, et pardonnez-leur parce qu'ils lisent et relisent éperdument le poète, le font relire et aimer...

— Ils le lisent ou le font lire, reprit Heurtaut, à travers des lunettes de la couleur de leur lubie... Ils sont comme les ouvriers des Gobelins, qui ne voyaient que l'envers de la tapisserie! S'ils le lisaient pour lui-même, ou pour l'œuvre elle-même, ils seraient possédés par lui ou par elle, et oublieraient tout de suite la lubie qui les a éberlués... Ah! nous avons lu et relu passionnément Shakspeare, il y a trente ans, mes amis et moi! Il en est encore ici : qu'ils se souviennent! Nous ne nous demandions pas si Shakspeare était un autre Anglais, mais nous nous grisions de son génie, nous nous assemblions pour le relire et pour le commenter avec amour! On shakspearisait à midi, au déjeuner; on shakspearisait à l'heure de l'absinthe ou de l'algarve, et l'on shakspearisait encore, souvent, à l'heure où les baconistes allaient se coucher... Vous en étiez, vous, Georges Eekhoud! de cette soirée mémorable où, ivres de clair de lune et du *Songe d'une nuit d'été*, vers une ou deux heures du matin, notre bon et cher Francis Nautet, nous entraînant chez lui, rue de l'Harmonie, pour confronter des textes, réveillait sa femme et lui disait : « Ouvre vite, ma chère amie! C'est moi, c'est nous! Allume la lampe. Nous venons lire Shakspeare! ».

On rit. Minuit sonna. Les amis se séparèrent, mais nul, en rentrant seul, pas même Jean Heurtaut, ne relut Shakspeare.

ALFRED STEVENS

C'était au fumoir, après un dîner trop fastueux offert à quelques amis par le baron Olden — noblesse congolaise — en l'honneur d'un tableau d'Alfred Stevens dont il venait d'enrichir sa galerie.

La toile reposait sur un chevalet, inondée d'un jet de lumière électrique. L'enchanteur y avait peint de son pinceau voluptueux dont chaque touche était une caresse, un salon vert et or dans le goût du second Empire, où deux jeunes femmes élégantes, en robes larges dont les teintes assorties fleurissaient le canapé jonquille, se confiaient, à l'heure du thé, des secrets d'amour. Et le décor, les meubles somptueux et discrets, la fine silhouette des deux amies, leur pâle et fiévreux visage, le bouquet de couleurs de leur toilette archaïque, tout célébrait la grâce du passé. Le cadre neuf trop éclatant, la lumière électrique trop vive, la figure largement épanouie de l'amphitryon, qui, tournant autour de la toile conquise, crut pouvoir révéler le prix dont il l'avait payée, n'empêchaient pas l'œuvre magique d'ensorceler les convives. Tous vantèrent sa beauté,

mais il était visible qu'elle ne tenait pas à tous le même mystérieux langage. Quelques-uns se défendaient contre son charme, et leur admiration se nuancait d'un peu de mépris. L'inévitable discussion s'alluma soudain, et des paradoxes se croisèrent dans la fumée bleue des havanes. Bientôt tous les invités parlèrent à la fois...

— Joli! Certes! Presque trop joli pour être beau! — Le portrait des deux belles robes! — Van Dyck chez le tailleur pour dames! — Il y a plus d'humanité dans un mur de Laermans! — Le métier a tué l'art! — Quel impressionnisme délicat! — Comme c'est léché! — Le peintre de la femme moderne! — Allons donc! Le peintre de la femme moderne, c'est Félicien Rops!...

Et tout à coup, comme interrompus par son silence, les fumeurs se tournèrent vers Jean Heurtaut, qui, appuyé à la cheminée, les lèvres closes, contemplait la toile comme s'il eût été seul avec elle.

— Eh bien! Vous n'avez rien dit! firent les convives, et le baron Olden, au milieu des rires complaisants, ajouta sans grâce : — Auriez-vous connu l'une de ces beautés?

Jean Heurtaut sembla s'éveiller d'un rêve. Il regarda les invités d'un regard lointain, puis d'une voix qui, elle aussi, venait de loin, murmura ces phrases qui ne s'adressaient à personne :

— Si je les ai connues? Sans doute... Je les ai connues toutes les deux. J'ai aussi connu leurs

sœurs, et toutes les filles de ce peintre que j'adore, je les ai connues sans savoir qu'elles étaient ses filles, ni que leur père existât... J'étais enfant, enfant solitaire et frêle, élevé et choyé par des femmes. J'aimais ce qui était beau, ce qui sentait bon. Dans la béate maison provinciale où je suis né, à côté de la vaste chambre maternelle, il y en avait une autre, plus petite, dont le caprice de ma mère avait fait une armoire. C'était un lieu charmant, où l'on parlait bas, où l'on marchait sur la pointe des pieds, un refuge plein de silence et d'ombre, où le soleil, par une fenêtre unique, semait sa poudre d'or. Lorsque je me glissais dans ce paradis, une émotion délicieuse me serrait la gorge et mon cœur palpitait comme un oiseau. Là pendaient, recouvertes de gaze, parmi les cartons mystérieux dans lesquels le linge, les dentelles et les fourrures dormaient leur sommeil embaumé, au milieu des ombrelles légères au manche d'ivoire replié, des mignons souliers de chevreau mordoré et de mille objets féériques dont j'ignorais l'usage, des robes, des robes, des robes!... Celles qu'on ne portait plus, celles qu'on portait encore, et celles qu'on porterait demain pendaient là, mêlant le velours à la soie, la faille au satin, le linon à la mousseline. Elles pendaient là, mariant leurs couleurs éteintes et changeantes, et les perles dont elles étaient garnies, au moindre souffle, tintaient vaguement... C'était l'armoire, l'immense armoire aux belles dames... J'y respirais un parfum pénétrant, composé de tous les parfums qui se

survivaient dans le pli des jupes. Quand j'étais seul, ou que je boudais les jeux trop pétulants de mes camarades, c'était là que je me réfugiais. J'y demeurais en extase pendant des heures. Je palpais, avec quelle ivresse! les étoffes voluptueuses, je m'y caressais les joues empourprées d'une fièvre subite, je les baisais comme si elles eussent été vivantes, et toute mon âme inquiète savourait, dans le bouquet de ces odeurs confondues, je ne sais quel parfum de bonté, de tendresse et d'amour! Et toutes ces robes s'animaient, et toutes les belles dames de l'armoire me montraient un pâle et doux visage, qui ressemblait à un visage adoré...

Un plaisantin voulut parler et rompre le charme, mais un « chut! » énergique le réduisit au silence. Comme s'il n'avait rien entendu, Jean Heurtaut, d'une voix de plus en plus mystérieuse et lointaine, reprit :

— ...Plus tard, beaucoup plus tard, quand l'œuvre de l'enchanteur me fut révélée, je faillis pousser un cri d'étonnement et de joie. C'était l'armoire qui se rouvrait! C'était mon enfance, mes songeries solitaires dans la chambre aux belles dames, le paradis des robes merveilleuses, l'ivresse des parfums passés, le charme des pâles et doux visages, l'infinie tendresse du monde féminin, c'était toute ma vie d'antan qui s'exhalait de ces œuvres magiques, venait à ma rencontre et me murmurait un nom familier...

Que m'importent vos plaisanteries de rapin, vos querelles d'esthète! C'est un petit maître, un

grand petit maître, si vous le voulez ! Mesurez-le ! Toisez-le ! Aunez-le ! Vous ne pénétrerez jamais son secret. Un seul de vos critiques, il est vrai que c'était un poète, a reconnu le prodigieux parfum de cette peinture voluptueuse et mélancolique, où vit à jamais un monde disparu. Aimez-la ou dénigrez-la, que m'importe ! Chaque fois que je vois un tableau du sorcier, se lèvent pour moi, du fond du passé, des ombres mystérieuses et chères. Il a peint, sans l'avoir jamais vu, le premier beau visage qui ait charmé mes prunelles... Il est de grands maîtres que j'admire : il n'en est aucun que j'aime autant que lui!... Chaque fois qu'une de ses toiles s'offre à ma rêverie, le même miracle, la même résurrection s'accomplit. Et si je n'avais peur d'exprimer un sentiment profond d'une manière un peu puérile, je dirais avec un sourire : « C'était le peintre de maman ! ».

LE SONGE D'UN DIMANCHE D'HIVER

J'ai trouvé dans les manuscrits de mon meilleur ami, Jean Heurtaut, une rêverie hivernale. Comme elle est d'une actualité contradictoire, je la transcris pour les lecteurs de l'*Eventail*.

C'est dimanche, un sombre et blanc dimanche de neige. Je suis seul, parmi mes bouquins, au coin de mon feu. Au dehors, la vie dominicale est bruyante et grossière. Les automobiles et les tramways emplissent les rues de leur tapage; les citadins s'amuse, veulent s'amuser à tout prix. Ils poursuivent leur grossier plaisir sans l'atteindre, et c'est une course folle dans la neige et la boue. Sont-ils heureux?

Ce tumulte de la grande ville m'évoque, par réaction, la calme petite ville brabançonne où je suis né. Ah! que les dimanches y étaient doux! Une atmosphère de béatitude enveloppait les êtres et les choses. Les bruits de la semaine étaient suspendus; seuls, les carillons, pareils à de bons gardiens bénévoles, secouaient leur trousseau de clefs sonores sur la petite cité anonyme.

A cette évocation pleine de contrastes, s'en ajoute une autre.

C'est le printemps, un de ces beaux et rares

printemps dont, après un demi-siècle, on se souvient encore. Le ciel est bleu, d'un bleu léger, pommelé de nuages blancs que la brise anime. L'espoir d'un prochain été trouble les âmes. De délicieux parfums, émanés des premiers lilas, vont à la rencontre de mes jeunes narines, qui aspirent à longs traits les promesses de la puberté. De mystérieux frissons parcourent mes membres. Une mélancolie voluptueuse me prend à la gorge et me donne envie de pleurer.

C'est le crépuscule, traversé d'appels de cloches. Des bandes joyeuses descendent les boulevards, sous les vieux marronniers qui ont vu passer tant de joies oubliées. C'est la jeunesse de la petite ville qui s'en est allée, au bois et dans la campagne, célébrer la fête du printemps.

Je les entends; et de les entendre, je les vois. Ils ont vingt ans. Ils ont mis leurs plus beaux habits. Les garçons ont le chapeau sur l'oreille; les filles sont un peu décoiffées.

Leurs joues sont roses; leurs yeux brillent. Ils ne songent pas à l'avenir, ou, s'ils y songent, ils le voient semblable au présent. Et leur chanson éclate par bouffées. Leurs voix leur ressemblent et ils ressemblent à leurs voix. Et leur refrain, qu'ils répètent sans cesse et dont ils ne se lassent pas, me pénètre jusqu'au cœur :

Dis-moi oui, dis-moi non!

Dis-moi si tu m'aimes!

Dis-moi oui, dis-moi non!

Dis-moi oui ou non!

Ce refrain joyeux, et pourtant mélancolique, chanté sur le mode majeur, comme presque tous nos refrains populaires, me caresse étrangement l'oreille et l'esprit. Le chante-t-on encore? Je ne l'ai plus jamais entendu. Et pourtant, qu'il est expressif et tendre! Comme il diffère des niaiseries grossières d'aujourd'hui! Comme il va plus loin que l'allégresse frileuse des chanteurs printaniers, et comme il s'applique à toutes les circonstances de la vie!

Il n'est pas de poème d'amour, fût-il des poètes persans ou de Henri Heine, qui me parle d'aussi près.

Dis-moi oui, dis-moi non!

Dis-moi oui ou non!

Que de fois, dans les hasards de la vie sentimentale, ne l'ai-je pas murmuré en esprit! Dis-moi oui, dis-moi non! Les unes disaient oui, et ce oui voulait dire non! D'autres disaient non! Et ce non voulait dire oui! Toute l'incertitude frémissante, toute la tendresse incertaine, toute l'inquiétude ambiguë du bonheur vibre dans cette phrase si simple qui vous entre dans la chair comme un couteau. Et comme, à travers le brouillard du souvenir, ce refrain me charme et m'obsède! Quel est le grand poète anonyme qui l'a improvisé et a résumé ainsi comme en se jouant, l'essence de l'illusion amoureuse?

Il n'est pas de beau dimanche printanier qui ne réveille en moi cette phrase sonore, pleine

d'espoirs et de désenchantements. Et mon émotion la transpose et l'idéalise.

Il est une ombre chère, à qui j'ai murmuré souvent, à qui je murmure encore, les jours de grâce, le vieux refrain entendu dans mon enfance.

Dis-moi oui, dis-moi non!
Dis-moi si tu m'aimes!
Dis-moi oui, dis-moi non!
Dis-moi oui ou non!

Cette ombre, c'est l'inspiratrice des beaux poèmes, la Muse sacrée et familière, à la visitation de qui nous avons sacrifié notre vie vulgaire.

A son frôlement incertain, nous sommes pris de l'angoisse délicate du trouble amoureux. Dis-moi oui! Dis-moi non!... Mais nous avons peur qu'elle nous réponde.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>NOTE DE L'AUTEUR.</i>	
<i>PREFACE</i>	
Le roman de Philomène	1
L'école de Madame Hamlet	7
Le petit bateau	12
La Haute-Colline	17
L'Atlas	29
Ma Tante Aurore - La folle Elmire - Casse-Noisettes	34
Les deux Frères - L'Anthologie	42
Mademoiselle Zoé	49
Le samedi soir	54
Mes trois maisons - Les premières lectures - La tante Bourrasque	58
 <i>LES CHRONIQUES DE JEAN HEURTAUT</i> . .	 69
Lazarine Harmax	73
Un petit monde d'autrefois	79
Le jardinier de Phœnix-Park	84
Après <i>Così Fan Tutte</i>	88
Le péché des interprètes	92
La force de la légende	97
L'âge du balcon	106
L'objection du Philistin	110
Un petit traité du muflisme	114
La mallarmeite	122

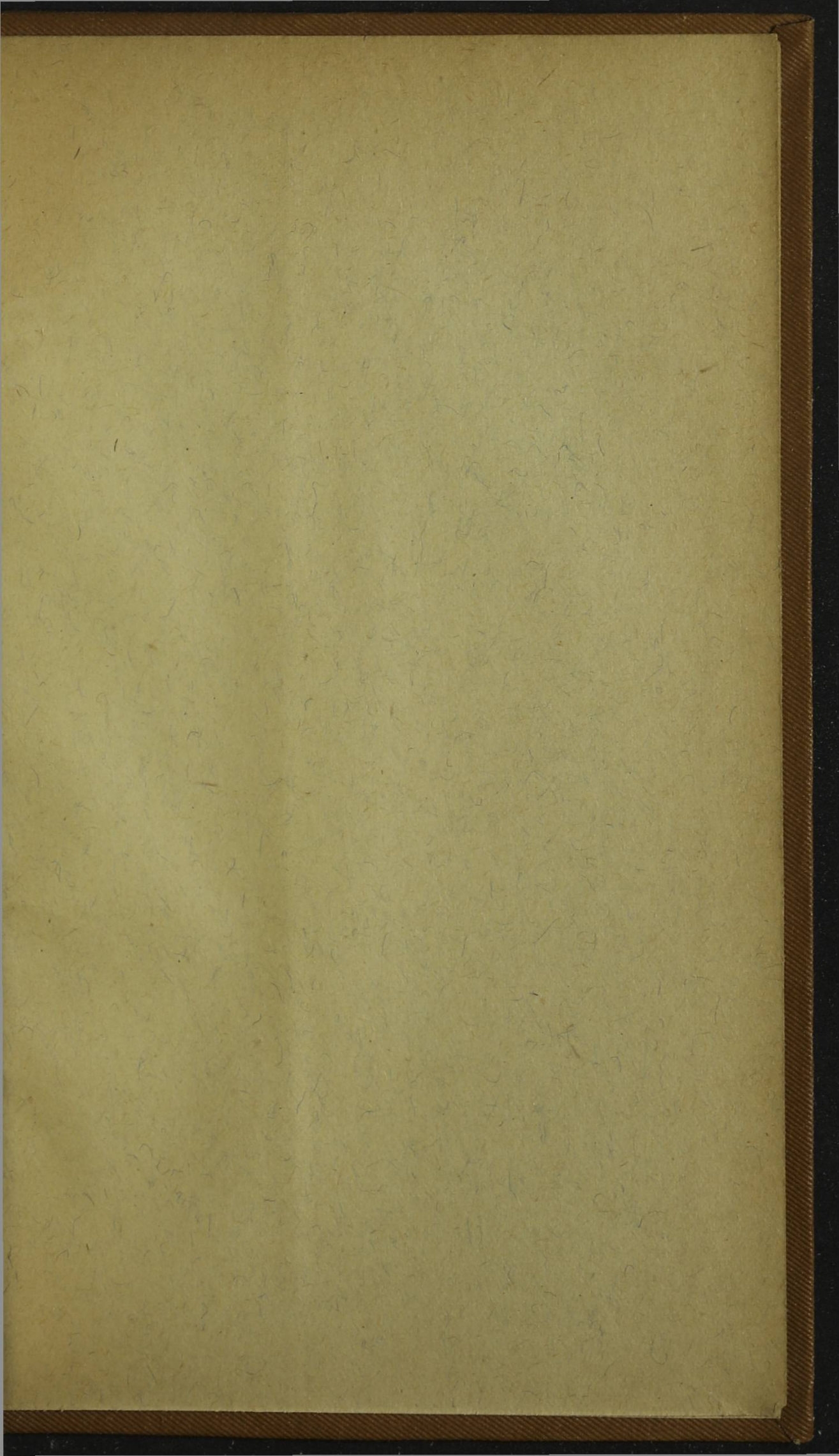
TABLE DES MATIERES

	Pages
De la timidité	125
Comment on guérit la bouderie	129
Le triomphe du charabia	133
Charles Monselet	137
Le romantisme des imbéciles	140
Du danger d'avoir de l'esprit	144
Ernest Van Dyck à Louvain	149
Le forçat précurseur	153
L'ennemi de la lune	157
Une défense du pessimisme	161
A propos de Tourguéniev	165
Si jeunesse savait!...	168
Le sort de Pétrus Borel	172
« Sigurd », à Bruxelles	175
Un déluge de lettres	179
La gloire de Ronsard	182
Un petit maître	185
Les quatrains D'Omar Khayyam	188
Courteline, à Mons	191
Gringoire	194
L'exorciste désespéré	199
L'affaire Shakespeare	203
Alfred Stevens	210
Le songe d'un dimanche d'hiver	215





Achévé d'imprimer
le 15 mars 1929, par l'Imprimerie A. LEEMPOEL,
5, rue de Danemark, 5,
à BRUXELLES (Belgique).



ad. 6057/6/78
manuscrits de Belgique liées

MUSÉE DE LA LITTÉRATURE

